

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Essai sur la France
Lettres de voyage
La philosophie du libéralisme
La caravane humaine
La seconde saison des Quinze et le théâtre de jeu
Albert Dufourcq
Les soubrettes de Molière
Gauche ou droite ?
L'Europe en morceaux
Le catholicisme en Égypte

Ernst-Robert CURTIUS
Paul CAZIN
Georges LEGRAND
Comte Jean du PLESSIS
Henri GHÉON
Paul HALFLANTS
Berthe DUSSANE
Philippe de ZARA
Pierre DAYE
M. de WÉE

Essai sur la France⁽¹⁾

La religion

Il n'est guère facile de définir sans erreur la place qui revient à la religion dans la structure de la civilisation française. Dès le premier regard jeté sur la vie passée et présente de la France, on se heurte à deux conceptions irréductiblement opposées, et qui s'appuient cependant l'une et l'autre sur d'excellents arguments.

La France se nomme elle-même « la fille aînée de l'Église ». Elle a apporté à l'Église médiévale les bienfaits de la réforme clunisienne; elle a entraîné la chrétienté sur la route des Croisades. Elle honore, comme étant sa patronne et son sauveur, la Pucelle d'Orléans, admise récemment par l'Église au nombre de ses saints. Elle a déployé un zèle fanatique à détruire les hérésies du Moyen âge, de même qu'elle a écrasé la Réforme au XVI^e siècle. Elle occupe dans le monde catholique moderne une situation prépondérante au point de vue intellectuel. La conclusion suivante paraît donc s'imposer : la religion catholique est indissolublement liée à la substance même de la France; elle forme un des traits permanents de sa physionomie spirituelle. Il existe, entre la France et le catholicisme, un lien vital d'un caractère exceptionnel, — certains vont même jusqu'à dire, d'un caractère surnaturel.

Lacordaire a déclaré qu'il était dans la vocation de la nation française d'être l'alliée particulière de l'Église. La France a combattu les trois grands ennemis de la vraie foi : l'arianisme, l'islamisme et le luthérianisme. Suivant Lacordaire, l'amour de l'Église et l'amour de la patrie, n'ont qu'un seul et même objet : ainsi naît un « patriotisme surnaturel » (2). Pie X a confirmé les prérogatives mystiques de la France dans une phrase célèbre que les publicistes catholiques se plaisent à répéter : « Si le surnaturel vit partout dans le monde, il vit surtout en France » (3).

Et pourtant, depuis le Moyen âge, cette même France a été constamment en conflit avec la papauté. L'Église romaine et le gallicanisme ont lutté pendant des siècles et, aujourd'hui encore, ce conflit n'est pas apaisé. La Révolution de 1789 a marqué une rupture collective avec l'Église telle qu'aucune autre nation n'en a connu au cours de son histoire (la Russie des Soviets exceptée). C'est de la France que sont parties les attaques les plus violentes

contre la religion. Les écrits de Voltaire ont appris à des milliers de lecteurs, à tourner en dérision les choses saintes, et à répudier les dogmes de la foi. La France de la III^e République a repris, dans tous les domaines, la lutte contre l'Église, et a poursuivi une politique anticléricale dont le point culminant fut atteint en 1905, lors de l'application des lois de séparation. En ne considérant que ces faits, on est presque fondé à dire que la France est le pays irrégulier par excellence.

La France, asile de la foi catholique, — la France, combattante avancée de la libre-pensée, ces deux thèses irréductiblement opposées sur les rapports de la civilisation française et de la religion, sont bien difficiles à concilier et demeurent un objet de perpétuelles discussions. Paul Bourget a écrit pendant la guerre de 1914 : « La France reste le grand pays catholique, malgré le gouvernement, ses électeurs, ses codes, ses journaux, malgré tout ». Mais on a répondu à cette affirmation par la question suivante : est-il possible que la France puisse rester longtemps le contraire de ce que nous montrent ses réactions extérieures et ses institutions?

Comment cette contradiction des faits et cette divergence des opinions peuvent-elles se comprendre? Il faut s'efforcer d'en trouver l'explication dans l'histoire. Mais ici surgit une nouvelle difficulté, car les historiens se sont fait, eux aussi, l'écho des controverses que nous venons de signaler. Tous les exposés français d'histoire religieuse, sans aucune exception, sont dictés par l'un ou l'autre point de vue, et ne peuvent être utilisés qu'avec la plus grande circonspection. Pourtant, il faut essayer de s'élever jusqu'à une compréhension exacte des faits, par la confrontation objective de ces attitudes opposées.

La situation que nous venons d'esquisser brièvement nous permet, dès le premier abord, de constater que le problème religieux n'existe, en France, que sous forme d'alternative entre le catholicisme et la libre-pensée. Sans doute trouve-t-on en France des églises protestantes; des personnalités protestantes ont même occupé des situations politiques ou intellectuelles prépondérantes, surtout sous la III^e République. Mais le protestantisme ne joue pour ainsi dire aucun rôle dans les luttes religieuses de la France contemporaine. La bataille engagée depuis trois siècles autour de la religion ne s'y livre, aujourd'hui encore, que pour ou contre le catholicisme romain. Il en est de même, dira-t-on, en Italie et en Espagne; mais ce qui distingue la France de ces deux pays, c'est la passion avec laquelle le catholicisme s'y trouve attaqué par les uns, et défendu par les autres, c'est l'intensité du conflit religieux, et les répercussions qu'il entraîne dans tous les domaines de la vie politique et intellectuelle. Ce conflit divise en effet la nation française beaucoup plus profondément que ne le font, en Allemagne, les divergences d'ordre confessionnel. Du moins cette

(1) Pages extraites d'un volume qui paraîtra, sous ce titre, la semaine prochaine, chez Grasset, à Paris (traduit de l'allemand par Jacques Benoist-Méchin).

Ernst-Robert Curtius est né à Thann (Alsace) en 1886; il a fait ses études à Strasbourg, à Berlin et à Heidelberg; il a occupé successivement depuis la guerre les chaires de littérature française aux Universités de Marburg, Heidelberg et Bonn, où il réside actuellement.

(2) Lacordaire : *Discours sur la vocation de la nation française*, 1851.

(3) Goyau : *Ce que le monde catholique doit à la France* : 1918, p. 185.

opposition paraît-elle avoir plus de relief en France, conformément au goût général du Français pour les opinions intellectuelles clairement définies. Si l'on voulait juger la situation religieuse de la France, uniquement d'après ses manifestations politiques et intellectuelles, on conclurait aisément que ce pays doit se trouver déchiré par les luttes impitoyables de deux camps ennemis. En réalité, les nécessités de la vie quotidienne enlèvent à ce conflit beaucoup de son âpreté.

A la France revient aujourd'hui la place dirigeante au sein du catholicisme universel. Les poètes, les philosophes et les historiens de la France catholique sont traduits et commentés à l'étranger, et même en Allemagne. La vie spirituelle des catholiques allemands en reçoit des impulsions nombreuses. Ce phénomène est surtout sensible en Rhénanie, où l'on trouve une compréhension si large et un intérêt si vif pour l'esprit romain sous sa forme latine; ce qui n'exclut pas d'ailleurs, un refus catégorique d'adhérer à la forme nationaliste du catholicisme français.

Il faudrait sans doute une forte dose d'optimisme et d'illusion, pour croire que la France puisse jamais retrouver son unité spirituelle au sein de la foi catholique. Les systèmes philosophiques continuent à s'y affronter, aujourd'hui comme jadis (1). Mais deux faits restent acquis : le catholicisme possède en France une force vitale intacte; en outre toutes les forces religieuses de la France se trouvent absorbées par lui.

Depuis la Révolution, on a maintes fois prophétisé le déclin et la ruine du catholicisme. Mais celui-ci s'est toujours relevé avec des forces accrues. Il n'a pas seulement déjoué les prévisions de ses adversaires politiques; il a démenti les philosophes et les historiens auxquels les progrès de la critique scientifique faisaient espérer une dissolution du dogme. Un spiritualiste comme Jouffroy pensait pouvoir déterminer *Comment les dogmes finissent* dans son célèbre manifeste qui date de 1823 (2). Les générations qui reçoivent leurs directives spirituelles de Taine et de Renan crurent assister à la mort du christianisme. Certains esprits voluptueux trouvèrent une délectation morose dans le crépuscule empourpré de cette immense agonie. Mais personne aujourd'hui ne ressent les choses de cette façon. L'opposition de la science et de la foi qui troublait tant les esprits, a cessé d'être un problème; la critique biblique d'un Loisy n'inquiète plus les croyants. Toutes les formes de la piété catholique s'épanouissent aujourd'hui en France.

Pour se faire une idée vivante de la piété populaire, il suffit de se rendre dans les lieux de pèlerinage et d'y lire les *ex-votos* destinés à remercier les saints pour les services qu'ils ont rendus (les succès remportés aux examens prédominant dans le nombre); ou encore d'étudier la spécialisation professionnelle des saints (saint Christophe protège les chauffeurs d'automobiles et les « exposés sportifs »; saint Expédit est « médiateur des procès » et « notre secours dans les affaires pressantes »). Le culte des saints ne cesse de susciter des dévotions et des industries nouvelles, dont la plus récente et la plus florissante est, à Lisieux, celle de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Son culte s'est étendu, depuis la guerre, à l'univers catholique tout entier.

Mais la mystique la plus sublime trouve aussi à s'incarner dans la France contemporaine. Le journal spirituel de Lucie Christine (1870-1908) (3) et la vie de Madeleine Démer (1874-1921) (4), sont les documents d'une vie spirituelle dont on chercherait en vain l'équivalent ailleurs.

L'âme française a reçu du catholicisme une empreinte indélébile qui survit souvent à la perte de la foi. La libre-pensée française fait preuve dans bien des cas, d'une orthodoxie, d'un esprit monastique, d'un rigorisme moral et d'une hostilité envers le siècle qui rappellent les anciennes disciplines de l'Eglise. « L'athéisme catholique » est un phénomène exclusivement français; il n'y a qu'en France où l'on trouve des matérialistes comme Jules Soury, qui lisent le bréviaire, ou des nihilistes romantiques comme Barrès qui se rendent en pèlerinage à Lourdes. Lorsque l'on tente, en France, de fonder une religion nouvelle, celle-ci prend toujours la forme du catholicisme : un exemple typique nous en est fourni

(1) Voir la collection de témoignages publiée par Georges Guy-Grand, sous le titre : *La Renaissance religieuse*, 1928.

(2) Ce manifeste parut dans le *Globe*, le 24 mai 1825 (N. D. T.).

(3) Paris, Communauté de l'Adoration réparatrice (hors commerce).

(4) Publiée par l'abbé Félix Klein, Blond et Gay, 1923.

par la « religion de l'humanité » d'Auguste Comte. Il existe en France moins de religiosité diffuse qu'en Allemagne, mais il ne s'y trouve certainement pas moins d'esprit religieux. Ce qui distingue les manifestations de la vie religieuse dans ces deux pays, c'est qu'en France les aspirations sentimentales s'effacent devant le besoin d'ordre et de communauté, de forme claire et de norme stable.

Il semble que l'ère des luttes religieuses soit close en France et que l'on puisse parler d'un apaisement des esprits en matière de religion. On peut dire également que les souffrances collectives de la guerre ont travaillé à égaliser et à rapprocher les diverses familles spirituelles de la France, pour reprendre l'expression de Barrès. Beaucoup de membres du clergé français ont donné, au front, l'exemple d'un magnifique héroïsme. Le maréchal Foch était connu pour être un catholique fervent. Aristide Briand étant allé un matin lui rendre visite au Grand Quartier Général, ne rencontra pas le maréchal; celui-ci, comme d'habitude, assistait à la messe. « Surtout, ne le dérangez pas », répondit le ministre de la République laïque à l'officier d'ordonnance qui proposait d'aller le chercher, « ça lui a trop bien réussi »!

Sans doute certains catholiques s'efforcent-ils encore d'obtenir la révision des lois de séparation. Mais la plupart des politiciens catholiques ne réclament plus guère que des modifications de détail et — c'est là le point capital — la liberté d'enseigner sous le contrôle de l'Etat. On ne peut croire sincèrement à un abandon de la législation laïque. Celui qui formulerait ce programme ne manquerait pas d'encourir la réprobation qui s'attache aux perturbateurs de l'ordre établi et se heurterait à une opposition cohérente et serrée. Abstraction faite des éléments extrémistes de l'un et l'autre parti, on peut dire que les divergences qui séparent la France catholique de la France laïque se formulent aujourd'hui de la façon suivante : La France n'est plus anticléricale, mais elle est profondément laïcisée.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat s'est effectuée en France au bénéfice des puissances religieuses. Elle a spiritualisé et apporté un surcroît d'héroïsme à l'idéal religieux. Elle a apporté au clergé un surcroît de force morale et d'autorité.

Pourtant un élément de conflit subsiste : la question d'Alsace. La cause la plus répandue du « malaise alsacien » réside dans le fait que la majorité des Alsaciens possèdent à la fois une conception française de l'Etat et une conscience allémanique de la race, ce que les Allemands parviennent difficilement à comprendre, et les Français, peut-être, plus difficilement encore. Mais il s'y ajoute en outre le caractère religieux si particulier de l'Alsacien — qu'il soit catholique ou protestant — toujours passionnément attaché au Concordat, à l'école confessionnelle, à la liberté de culte en langue allemande, et qui verrait dans l'application des lois laïques une atteinte envers ses biens les plus sacrés (1). Il faut attendre, pour savoir si la politique française parviendra à trouver une formule d'entente qui, satisfaisant à la fois les vœux des Alsaciens et le centralisme de la République, saura empêcher le retour des anciennes luttes religieuses.

Caractères essentiels du génie français

Il existe — non seulement dans la littérature française, mais aussi dans celle de tous les pays — un grand nombre d'idées plus ou moins bien frappées, une quantité de définitions plus ou moins exactes, relatives au « caractère français », à « l'esprit français », et au « Français » tout court. En France également, cette définition n'a cessé de préoccuper les écrivains, les critiques, les psychologues et les savants. On a construit le « Français moyen », le « Français idéal », ou encore le « Français éternel ». Mais ce Français-là est tout aussi abstrait, tout aussi irréel, que l'« Homme » dont la philosophie du XVIII^e siècle avait fait un de ses articles de foi. Ramener l'esprit français à une simple définition est un jeu littéraire plus ou moins attrayant. On n'en retire aucune connaissance réelle. Oui, cette schématisation n'est pas seulement stérile; elle peut être, en outre, trompeuse et néfaste. Celui qui s'en sert comme d'un étalon ne parviendra jamais à une conception impartiale de la réalité française. S'il se heurte à un écrivain, à un artiste, auquel ce schéma est inapplicable, il en déduira que ceux-ci ne sont « pas français », au lieu de se dire : cet écrivain, cet artiste

(1) Voir Georges Roux : *Divorce de l'Alsace?* Paris 1929.

m'obligent à reviser, à élargir ma conception de l'esprit français. Même en France, on a souvent recours à ce concept de « non-français », qui n'est, au fond, qu'un mélange de paresse d'esprit et de préjugés.

Faut-il donc renoncer à caractériser les traits essentiels du génie français? Ce serait une grave erreur de s'en tenir à cette conclusion.

C'est une tâche à laquelle il faut oser s'attaquer; chaque époque l'entreprend à son tour. Les nécessités historiques et spirituelles ne manquent pas de la provoquer éternellement. Sans doute une telle « définition » ne peut-elle être que le résultat d'une synthèse personnelle; elle ne s'effectue pas sans risques. Mais il y a des sources d'erreurs que l'on peut éviter, et des méthodes périmées que l'on peut ne pas suivre.

Une route sûre, semble-t-il, consisterait à réunir les définitions que la France s'est données d'elle-même, afin d'en extraire une double caractéristique objective. Mais cette méthode présente un double inconvénient. D'abord, ces diverses définitions sont si contradictoires, et il y a entre elles un tel écart, qu'il est à peu près impossible de les ramener à un dénominateur commun. Ensuite, les traits les plus caractéristiques d'un être individuel ou collectif sont ceux qui lui paraissent les plus naturels, ce sont ses éléments subconscients. Les données primordiales de sa vie intérieure échappent à quiconque s'efforce de s'observer et de se connaître. C'est pourquoi presque toutes les analyses psychologiques, par lesquelles un sujet cherche à se définir lui-même, risquent de passer sous silence ses aspects les plus typiques. Ceux-ci ne deviennent visibles que lorsqu'on les compare avec d'autres structures psychologiques. Les descriptions que le Français nous donne de sa nature sont une indication précieuse quant à ses tendances conscientes et à ses modes de jugement. Mais il faut compléter ces données par un coup d'œil venu de l'extérieur. C'est pourquoi les points de vue les plus instructifs sont ceux qui émanent soit des Français — d'ailleurs peu nombreux, — qui ont acquis l'expérience profonde d'une culture étrangère; soit des étrangers — peu nombreux également — qui ont pénétré jusqu'au fond les mœurs, les institutions et l'humanité de la France.

Je pense, par exemple, à l'Américain Brownell, l'auteur de *French Traits*, à l'Espagnol Salvador de Madaraga (1) ou encore à l'Anglais Harold Nicolson dont je voudrais citer l'intelligente critique du caractère français :

« De toutes les nations civilisées, les Français sont peut-être les plus doués, comme ils sont certainement les plus charmants : mais ils ont un défaut organique : il n'ont pas le sens de l'infini. Ils possèdent, en vérité, toutes les qualités du cerveau et de l'âme. Mais ils les possèdent d'une façon si vivace, si consciente, si précise, qu'aucune marge n'est laissée à leur expansion. Il n'y a pas de gradations. C'est ainsi qu'ils ont du patriotisme, mais pas d'esprit public; de la prévoyance, mais pas de vision; de l'esprit, mais pas d'humour; de la personnalité, mais pas d'individualisme; de la discipline, mais pas d'ordre... Ils n'ont rien de notre intuition joyeuse et étourdie. Dans les questions pratiques et objectives, telles que la grande guerre, cette qualité particulière du génie français s'adapte et fonctionne admirablement; mais dans les domaines plus subjectifs comme la littérature et la politique, le Français a tendance à la convention et à une certaine myopie... Mais au-dessus de ces aspects secondaires du tempérament national se dresse la qualité essentielle du génie français — tel un glacier — orgueilleux, lucide et froid. L'esprit français est avant tout de caractère architectural; il est réfléchi, prudent, pondéré, et suprêmement conscient des proportions, de l'équilibre et de la signification de l'objet qu'il traite. Il répugne à toute improvisation (2). »

Des descriptions aussi caractéristiques que celles-là sont imprégnées de vues profondes et sont d'un enseignement infiniment plus riche que les schématisations psychologiques. Car il ne faut pas confondre la compréhension vivante de l'âme française dans son ensemble, avec la sèche connaissance technique de son histoire, de sa structure sociale, ou de sa littérature.

En France, toutes les manifestations de l'esprit sont si étroitement liées aux phénomènes sociaux que l'on se ferait une image très fautive de la littérature française en ignorant les formes de la

vie nationale. Ce sont elles, en effet, qui supportent la tradition littéraire et lui assurent sa continuité. La littérature n'est pas un miroir de la société. L'expression littéraire peut renforcer certains traits de la réalité, elle peut en combattre d'autres, ou les passer sous silence. La littérature n'est donc pas un reflet, mais une recomposition de la vie. Il arrive souvent qu'elle accuse des divergences qui, dans la réalité, se compensent et s'effacent. Une psychologie des nations basée sur la littérature risque fort d'aboutir à des résultats trompeurs et artificiels.

Les méthodes généralement employées pour définir le génie français consistent le plus souvent à lui prêter certains attributs bien définis, que l'on assemble à l'image des blocs d'un jeu de construction. On additionne ainsi la « clarté » et l'« ordre », la « mesure » et la « sociabilité » (un des plus anciens clichés de la critique française); peut-être y ajoutera-t-on encore l'« amabilité », l'« éloquence » et le « scepticisme ». On peut allonger la liste à loisir. Mais de même qu'il est impossible de déduire le tempérament d'un être individuel de la somme de ses qualités particulières, de même il est impossible de connaître la totalité d'un être collectif par l'addition de ses attributs. Plutôt que de travailler sur des traits de caractère artificiellement isolés, la psychologie des nations devrait s'efforcer de saisir le dynamisme original et les modes de réaction propres au pays qu'elle examine.

La justice n'est pas seulement pour les Français une vertu théorique, sa puissance sur l'esprit et la sensibilité du peuple est considérable. Quiconque fait appel à ce sentiment peut être certain de trouver à ses côtés la sympathie, la passion et l'énergie active de la nation. C'est une réaction que connaissent les politiciens de tous les partis. Il est impossible d'enflammer le peuple français pour une cause qui ne soit pas, à ses yeux, une « cause juste ». Même la discipline militaire fait appel à cette notion. On a vu des généraux de la III^e République proclamer à leurs troupes : « Vous ferez respecter la Justice, parce que tel est le premier devoir de tout honnête homme et que la Justice — plus encore que la Liberté, l'Égalité et la Fraternité, qu'elle résume en un mot et contient à elle seule — est la chose du monde à laquelle les Français tiennent par-dessus tout » (1).

La haute opinion que l'on a de la justice et du droit, explique la place considérable accordée aux représentants de la magistrature et du barreau. L'avocat jouit, en France, de la considération unanime, et assume souvent, en politique, le rôle de chef de parti. Gambetta était avocat et ce fut un plaidoyer politique prononcé sous le second Empire qui marqua l'aube de sa gloire. Sur les 600 députés environ qui composaient la Chambre de 1914, on comptait 142 avocats. Le notaire appartient, lui aussi, aux représentants de l'ordre juridique. Il joue un rôle important au sein de la vie française et surtout en province, comme le sait tout lecteur de Balzac. Il est l'homme de confiance de la famille, il gère ses biens; il lui sert de conseiller dans les circonstances difficiles; il est indispensable pour les contrats de mariage et les dispositions testamentaires. Enfin le juge! — La magistrature incarne, en France, une forme de l'éthique publique comparable à celle qui subsiste chez nous parmi les corps de fonctionnaires. La magistrature conserve un esprit de tradition qui prend ses racines profondes dans la vieille France. Le juge applique les lois et satisfait ainsi le besoin inné de sécurité juridique. Mais si, à l'époque révolutionnaire, la loi a pu être considérée comme la source unique du droit, et la législation comme l'incarnation la plus pure des principes de la raison, une évolution très profonde s'est effectuée depuis lors; les juristes ont assumé au cours du XIX^e siècle une fonction nouvelle : celle d'adapter la loi à la transformation des conditions sociales et à l'esprit des temps. En outre, dans les cas où la loi est muette, ils légifèrent de leur propre autorité. C'est ainsi que la jurisprudence française a accompli, au cours des cent dernières années, une tâche imposante, qui sert pour sa part l'idéal du progrès social et juridique, comme le code, de son côté, sert l'idéal de la permanence et de la stabilité.

La conscience française est saturée d'esprit juridique et c'est là, à coup sûr, un phénomène qui marque la survivance de l'idée romaine. Cet esprit se manifeste par le respect des institutions, par la conception suivant laquelle la société est formée par une association d'individus libres, et enfin par la métaphysique juri-

(1) Auteur de : *Français, Anglais, Espagnols*.

(2) Harold Nicolson : *Paul Verlaine*, Londres, Constable, 1921, pp. 225-226.

(1) Général Tanant : *L'Officier de France*, 1927.

dique nettement individualiste dont le Code civil a imprégné toute la vie française. La liberté du citoyen, l'inviolabilité de la propriété privée, l'institution sacrée de la famille (1), toutes ces notions possèdent, dans la conscience nationale de la France, une signification beaucoup plus vivante que chez nous. L'Etat est considéré comme « la grande famille française », et les utopistes rêvent d'une humanité, juridiquement constituée en « grande famille humaine ». Le maintien rigoureux du point de vue juridique a souvent une certaine grandeur. Mais il a très souvent paralysé le développement de la nation. La rigidité avec laquelle les parlements s'acharnèrent à défendre leurs privilèges, fut une des causes de la Révolution. Le manifeste qui provoqua le bouleversement social de 1789, fut la « Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen ». La conception juridique a toujours eu une influence destructive dès qu'elle s'est éloignée des idées d'ordre, d'autorité et de bien général. Mais elle s'appuiera toujours, en France, sur l'exemple de la tradition romaine.

Cette attitude à l'égard du passé, qui dénote une vieille culture, se retrouve dans la conscience nationale de la France. Fustel de Coulanges a dit que le vrai patriotisme était l'amour du passé, et Barrès a forgé pour son nationalisme la devise : « la terre et les morts ». Le culte des morts est un des traits essentiels de la spiritualité française. Ce culte conserve les formes extérieures de la piété religieuse, même là où la foi elle-même a disparu. C'est ce sentiment qu'exprime Comte lorsqu'il dit que les vivants sont gouvernés par les morts. Les cimetières de Paris laissent au visiteur une impression inoubliable : le cimetière Montparnasse, le cimetière Montmartre, et surtout, le Père Lachaise. C'est là que les morts reposent, non pas sous des tertres verts, mais dans des maisons de pierre qui affectent souvent la forme de temples ou de chapelles, fermés par des grilles en fer forgé. Beaucoup de ces tombes portent l'inscription : « concession à perpétuité ». Ce cimetière forme une seconde ville, la ville pétrifiée des morts, enclose dans la « ville lumière » des vivants. Là reposent côte à côte Molière et La Fontaine; plus loin on lit les noms les plus illustres du XIX^e siècle : Musset et Chojin, Balzac et Ingres, Delacroix et Comte. Leurs tombes sont toujours fleuries; elles sont visitées par d'innombrables admirateurs, venus parfois de loin pour honorer leur mémoire. L'atmosphère de cette cité silencieuse est si intense que l'on se prend à croire — comme les anciens — que l'âme des morts habite dans les tombeaux.

Mais bien d'autres monuments, à Paris, sont consacrés à ce culte des morts : il y a le Panthéon, où la nation recueille les dépouilles de ses grands hommes; il y a la chapelle des Invalides, sous le dôme de laquelle Napoléon repose solennellement dans son sarcophage de porphyre; il y a l'Arc de Triomphe, où dort le soldat inconnu. La petite flamme qui brûle sur sa tombe garde toujours vivante la mémoire des héros de la grande guerre, au milieu du trafic assourdissant de la place, et elle symbolise en même temps la piété envers les morts, ce sentiment si profondément enraciné dans l'âme française.

Le respect du passé qui anime les Français n'est pas une forme de romantisme rétrograde — ce serait là une manifestation typique de sensibilité adolescente — mais un instinct étroitement associé à la réalité, et qui travaille constamment à façonner le présent et l'avenir. Nous autres Allemands, nous sommes remontés de la guerre, emplis d'une sorte d'ivresse extatique; il s'agissait de balayer le passé pour recréer l'univers. Il importait peu de savoir si l'objet de ce renouvellement allait être le peuple allemand ou l'humanité tout entière. En France, ce fut l'inverse. Après les troubles et les ravages de la guerre, la nation aspira instinctivement au rétablissement de ce qui existait autrefois, de ce qui était permanent. « Et le vieux monde continue... », tel fut le sentiment général. Il s'est traduit, sur le plan littéraire, par des livres comme *La Guerre avec Thucydide* de Thibaudet, ou *L'Humanité à la guerre* de Cazin. La tradition humaniste était assez vivante et assez substantielle pour servir d'aliment aux esprits, même au fond des tranchées; et l'intellectuel, sous sa capote bleu-horizon, pouvait encore y chercher une orientation, au milieu d'un chaos indescriptible et tel que le monde n'en avait jamais vu. Dans sa *Romanse du retour*, le tendre poète Jean Pellerin nous donne cette

(1) Sur le culte de la famille, voir Albert Chérel : *La famille française. Pages choisies de nos bons écrivains de 843 à 1924*, 3 vol.

même sensation de durée entrecoupée de bouffées d'humour et de mélancolie :

*Paris, milliers de promesses,
Appels de taxis inviteurs,
Aveux de nocturnes promesses
Dans les corbeilles des facteurs,
Milliers de maisons, de femmes,
Sarabande d'hommes infâmes,
Tournois de mauvaises raisons!
Le ciné donne Forfaiture.
La marchande, sur sa voiture,
N'a pas plus de quatre saisons.*

*J'ai pleuré par les nuits livides
Et de chaudes nuits m'ont pleuré.
J'ai pleuré sur des hommes vides
A jamais d'un nom préséré.
Froides horreurs que rien n'efface!
La terre écarte de sa face
Ses longs cheveux indifférents.
Notre vieux monde persévère,
Douze sous pour un petit verre!
Combien va-t-on payer les grands?*

L'attitude politique de la France après la guerre témoigne, elle aussi, de cette même volonté de renouer les liens avec le passé. On s'efforça d'y rétablir les conditions d'autrefois. La France, dont tant de villages possèdent une histoire qui remonte plus haut que l'époque romaine — et parfois plus haut que l'époque celtique — exigeait que l'on respectât les droits et les formes du passé, jusque dans les problèmes techniques de la reconstruction des régions dévastées.

Rathenau y a fait allusion, en 1921, dans une communication au Conseil économique du Reich : « Les travaux de reconstruction sont plus difficiles qu'on ne se l'imagine en général. Nous nous figurons volontiers qu'il s'agit de construire des villes nouvelles, avec un nouveau réseau de rues et avec des maisons standardisées. Ce n'est nullement le cas. La loi française l'interdit. La loi française demande, et l'habitant de la cité exige, que sa maison soit reconstruite sur ses anciennes fondations, sans tenir aucun compte de l'économie, ni de l'unité générale des travaux ».

* * *

Un autre trait qui découle du caractère de maturité de la civilisation française, c'est sa prédilection pour l'âge adulte. La France n'a pas, comme la Grèce ou l'Allemagne, une image idéale du « jeune homme ». Elle est adulte, dans le sens où l'était la Rome antique. « La France méprise la jeunesse », écrit Jean Cocteau, « sauf quand elle s'immole pour sauvegarder la vieillesse. Mourir est un acte de vieux. Aussi, chez nous, la mort seule donne du poids aux jeunes. Un jeune qui rentre de la guerre a vite perdu son prestige. Il redevient suspect ». Dans les domaines de la littérature et de l'art, les « jeunes » sont appréciés, et même commercialement exploités; mais cette tendance nouvelle date à peine de la fin du XIX^e siècle. Elle n'a atteint son point culminant qu'au cours des années qui ont suivi la guerre. Jusque-là les jeunes, lorsqu'ils avaient quelque chose à dire, étaient relégués dans les revues « d'avant-garde ». Aujourd'hui, les grandes revues et les plus puissantes maisons d'édition leur sont ouvertes. Mais il reste à savoir si cette innovation sera de longue durée.

La littérature française est une littérature d'adulte. Les qualités que la civilisation française prise le plus, sont celles que l'on n'acquiert qu'à un âge avancé : la perfection (dans le double sens de chose « achevée » et de chose « sans défaut »), le goût, l'instinct du connaisseur, et le sens de la réalité.

Les Français sont « un peuple de finisseurs ». Si les industries de luxe occupent une si grande place dans la vie économique du pays, cela tient autant à des raisons psychologiques, qu'à des nécessités commerciales et sociales. Car la valeur de tous ces objets réside dans une différenciation extrême de la qualité, dans l'esprit d'invention, et dans le goût. La vieille tradition de l'artisanat français s'y perpétue. C'est d'elle que provient la conception spécifiquement française de la perfection. Le mot de « maître » avec lequel les disciples rendent hommage à un artiste ou à un penseur, est une survivance de cette même tradition, tout comme

la notion de « chef-d'œuvre ». Ce mot servait jadis à désigner le travail que l'on exigeait du compagnon, et qui constituait un des éléments les plus importants de son « examen de maîtrise » — (on en trouve les premières traces à Paris, dans le statut des brodeurs, qui remonte à 1316).

Le mot « chef-d'œuvre », a gardé quelque chose de sa signification primitive, et l'on en perçoit encore l'écho à travers son sens actuel. Lorsque Boileau conseille :

*Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse et le repolissez.*

il emprunte sa métaphore à l'esprit des métiers manuels.

Aux yeux des Français, les notions d'« art » et de « métier » sont étroitement apparentées. Ingres, lorsque ses amis le pressaient de terminer plus rapidement ses toiles, avait coutume de répondre : « Si mes œuvres valent quelque chose c'est que je les ai recommencées vingt fois, et que j'ai mis tout mon soin à les rendre toujours meilleures ». Ce n'est pas l'inspiration, mais une parfaite possession de ses moyens, une longue pratique et un polissage incessant qui ont conféré à sa peinture — comme à la poésie de Racine ou à la prose de Flaubert — le sceau de la perfection.

Cette application patiente et consciencieuse exige de la part de l'artiste une connaissance approfondie des procédés techniques et un sens critique très sûr et très finement éduqué. L'œuvre terminée doit plaire ; l'artiste français doit contenter le goût du public d'amateurs et de connaisseurs pour lequel il travaille. S'il veut le satisfaire, il doit avant tout accumuler les expériences, affiner sa sensibilité, différencier ses jugements et imposer à toute sa vie affective une discipline très sévère. Chez nous, ce qui prime tout, c'est la violence de l'émotion, c'est la force avec laquelle elle parvient à s'exprimer. Tandis que les Français considéreront toujours que, dans le domaine artistique, intellectuel et humain, la valeur réside avant tout dans le « fini » de l'exécution, et dans le « rendu » des nuances savamment graduées.

* * *

La culture française est une culture de connaisseurs, ce qui est un autre symptôme de sa maturité. Être « connaisseur », c'est savoir différencier et apprécier, avec une sûreté sans défaut et dans leurs variations les plus ténues, toutes les manifestations de la vie intellectuelle et sentimentale. L'activité du connaisseur s'étend à tous les domaines de la psychologie et de la physiologie. Elle fait appel à l'intelligence, mais aussi au palais, car elle se manifeste aussi bien dans la gastronomie que dans la critique. La critique — cet art dont les opérations fondamentales sont la discrimination, l'évaluation et l'analyse — appartient aux fonctions les plus nobles de l'esprit français. Ce qui caractérise à la fois la sensualité et l'intelligence françaises, c'est leur faculté de percevoir les nuances les plus fugitives de la pensée ou de l'émotion. L'une et l'autre — l'intelligence et la sensualité — se fondent, au sein de l'esprit français, en une vertu unique, qui s'exprime par ce mot de « goût », dont les applications sont pour ainsi dire infinies. Un autre produit typique de la civilisation française — et qu'aucune autre civilisation ne parvient à atteindre, ni même à produire — c'est le connaisseur. La passion de connaître, qui anime chez nous un Faust, se manifeste en France par l'entremise de ce type humain. Mais comme cette passion est différente chez l'un et l'autre ! Leur connaissance elle-même diffère du tout au tout. Pour l'exprimer, nous aurions recours en allemand, à deux mots : « kennen », et « erkennen », que distingue la syllabe *er* si chargée, pour nous, de signification. Or qu'est-elle, sinon une variante phonétique du préfixe *ur*, au sujet duquel, Fr. Kluge (1) a déclaré qu'il n'existait, dans toutes les autres langues aryennes, « aucune forme que l'on pût lui apparenter avec quelque certitude » ?

Au fond des conventions de l'esprit français résident certaines normes morales, qui trahissent, elles aussi, l'amour de la maturité. La « sagesse française » est un des thèmes favoris des exercices de rhétorique. Mais cette sagesse ne s'identifie ni à une doctrine religieuse, ni à une construction métaphysique. Elle est un « art de vivre » basé sur l'expérience et sur une connaissance approfondie du monde. Les Français louent cette vertu qu'ils aiment

à retrouver dans leurs classiques, leurs moralistes et leurs hommes d'Etat. Elle a souvent quelque chose de froid, de calculé, elle confine au « bon sens » ; elle fait, souvent, une large part au scepticisme et au mépris humain. Elle conseille la prudence et la critique ; elle engage à « voir venir », et à peser ses décisions. Elle engendre facilement la méfiance et s'allie souvent au « besoin de sécurité ». Celui-ci trouve sa justification historique dans le passé d'un peuple qui conserve, parmi ses souvenirs de jeunesse, la conquête romaine, les invasions germaniques, la guerre de cent ans, et qui se sent aujourd'hui encore menacé par les « barbares ». Buckle a vu dans le « protective spirit » un des traits essentiels de l'esprit français. Le besoin de sécurité a pour corollaire l'horreur du risque. On sait la part qui lui revient dans la vie des familles françaises. Les mariages, le choix des professions, la naissance et l'éducation des enfants y sont l'objet de prudents calculs. Les parents cherchent avant tout à diminuer pour leurs enfants les risques de l'avenir. On fait des économies pendant dix ou vingt ans pour doter ses filles, pour payer l'instruction nécessaire aux garçons. Tout est prévu. La diminution de la natalité est liée à cette façon de concevoir la vie : « La cause de la dépopulation est claire », dit Valéry, « c'est la présence d'esprit ». Et il ajoute : « Une somme d'époux prévoyants de l'avenir constitue un peuple insoucieux de l'avenir. Il faut perdre la tête ou perdre sa race ». L'expansion nationale de la France a été caractérisée, depuis les premiers Capétiens jusqu'à Louis XIV, par cette prévoyance méthodique, cette attente de l'occasion, cette avance effectuée prudemment et pas à pas. C'est cette profonde sagesse politique que la France admire dans un roi comme Louis XI.

* * *

Les dangers inhérents à cette forme de tempérament sont la perte des facultés d'adaptation et l'horreur de tout ce qui est nouveau. A force de s'abandonner à l'habitude et à l'imitation, l'être entier finit par s'émausser. « Les morts eux-mêmes », dit Jean Finot, « ne cessent d'être nos hypnotiseurs. Nous les imitons sans y penser, de même que nous subissons l'action des siècles passés. Plus notre habitude d'imiter vieillit, plus la force, ou plutôt la facilité de l'appliquer grandit. Nous imitons encore plus facilement que nos ancêtres d'il y a quelques siècles ». Ce n'est sans doute pas un effet du hasard si la sociologie doit justement à la France un ouvrage classique sur les *Lois de l'imitation* (de G. Tarde) ; si le roman français — Balzac et Proust — nous a dépeint les dégradations de l'âme soumise à la tyrannie de l'habitude ; et si la philosophie française, enfin, a accordé une attention particulière aux phénomènes de la mémoire. Sans doute est-ce justement Bergson, qui a déblayé la voie, grâce à laquelle il a été possible de prendre de nouveau conscience des moments créateurs de l'évolution. Mais l'argumentation de Bergson ne fait que confirmer la part prépondérante revendiquée par l'habitude dans la pensée française. Il s'efforce de démontrer, avec infiniment de perspicacité, qu'il existe vraiment « du nouveau » dans l'univers, et il recommande à ses lecteurs de ne pas s'efforcer de le réduire à un schéma « tout fait », à quelque chose de déjà connu.

Sans doute, la vie est-elle une création et une transformation perpétuelles, et cette grande loi de l'évolution s'applique aussi bien à la France passée, présente, qu'à toutes les autres nations. Mais ce qui est spécifiquement français, c'est l'attitude de la conscience en face de l'inconnu, et les formes qu'elle lui impose pour parvenir à l'assimiler (1). En France, les transformations spirituelles sont beaucoup plus lentes que chez nous. C'est là un phénomène que les tentatives de rapprochement franco-allemand ne devraient jamais oublier. Jean Schlumberger en donne une explication psychologique extrêmement pénétrante : « Si les Français ont la réputation d'être légers et versatile, cela tient au fait qu'en Allemagne, on n'a pas toujours su faire le départ entre les traits profonds du caractère, et ceux qui apparaissent à la surface. Peu de peuples sont plus fidèles à leurs propres sentiments, et, par suite, plus impropres à une évolution rapide. C'est là, sans doute, l'effet d'une certaine maturité morale, d'une certaine autonomie de la personnalité, qui entraînent une grande répugnance à se contredire. Mais quelles qu'en soient les causes, la situation est la

(1) « Le Français ne croit pas au changement, ou il y croit trop tard. Alors, il se rattrape comme il peut, d'ailleurs très adroitement... L'esprit nouveau fleurira en France comme partout, mais quand ? Question angoissante, que peu de Français se posent ». (Jacques MOREAU, *Perspectives*, 1929).

(1) Célèbre philologue allemand, auteur du *Dictionnaire étymologique de la langue allemande* (N. d. T.).

suivante : en Allemagne et en France, les sentiments ne sauraient se transformer selon le même temps. C'est là le plus grand obstacle psychologique dont nous soyons forcés de tenir compte. On risque souvent de croire à des divergences là où, dans le fond, il s'agit seulement d'un manque de simultanéité. Notre lenteur a parfois l'apparence d'une incorrigible obstination, alors qu'il faudrait plutôt y voir de l'honnêteté envers soi-même. Mais si l'obstacle est clairement reconnu, on pourra en venir à bout par la patience; c'est ma profonde conviction ».

Même lorsque le Français agit en novateur, il reste souvent sous la dépendance du passé. Tarde a montré qu'il existe deux genres d'imitations : « faire exactement comme son modèle, ou faire exactement le contraire ». La contre-imitation est, elle aussi, une des formes de l'imitation. Il arrive maintes fois en France qu'une action soit rigoureusement « déterminée » par l'influence d'un modèle préexistant, qui agit sur elle de l'une ou de l'autre façon. Les critiques discutent encore aujourd'hui pour savoir en quoi a consisté le romantisme. Mais quel qu'ait été le caractère de ce dernier, une chose est certaine, c'est qu'il fut anticlassique. L'école de 1830 fit tout ce que l'école de 1660 avait interdit. Elle abolit ses lois : les règles de la métrique, la hiérarchie du vocabulaire et la séparation des genres. Lorsque Victor Hugo écrit, il écrit avant tout *contre* Racine, *contre* Boileau. En France, le trait commun à toutes les écoles littéraires, c'est le besoin de faire « autrement » que la littérature du moment. Lorsque Valéry analyse l'idée d'originalité, il déclare : « Il est des gens, j'en ai connu, qui veulent préserver leur originalité. Ils imitent par là. Ils obéissent à ceux qui les ont fait croire à la valeur de l'originalité ».

* * *

Mais il ne faut pas tomber dans l'erreur contraire, qui consisterait à prendre pour des faiblesses ou des défauts — comme on le fait souvent en Allemagne — les caractères de maturité inhérents à la civilisation française. Ici aussi, il faut admettre que chaque âge a ses qualités. Le privilège de l'âge mûr est un accroissement de la conscience. L'intensité de cette conscience est si grande, qu'elle illumine de sa clarté — et c'est là un de ses traits principaux — toute la vie intellectuelle française. La maturité française est riche d'un immense savoir. Comme elle se connaît elle-même, elle connaît aussi ses dangers, et sait y faire face. La France sait qu'elle risque de se pétrifier dans le culte du passé. C'est justement pourquoi elle s'efforce d'acquiescer la souplesse nécessaire pour s'adapter à la nouveauté des temps. C'est ainsi qu'elle fait preuve d'une élasticité que l'on aurait tort de sous-estimer.

La France peut paraître anti-moderne et retardataire à l'Allemand qui n'y voit avant tout, que la prépondérance accordée à la tradition. Mais il serait naïf de s'en tenir à cette première impression. L'Allemand qui raisonne ainsi oublie la capacité de durée de la France, et méconnaît les trésors de vitalité dont elle dispose. Nous avons cru longtemps à la décadence française. La France elle-même y a cru pendant un temps. Mais le sentiment français de décadence, tel qu'il s'est manifesté surtout à la fin du XIX^e siècle, était le résultat de circonstances précises et purement passagères dont l'effet a cessé de se faire sentir depuis longtemps. Ce sentiment avait des racines politiques, littéraires et philosophiques. Il était né par réaction contre la conception optimiste de l'avenir qui triomphait entre 1830 et 1840. L'issue de la Révolution de 1848, le revirement qui lui succéda, l'avènement du césarisme en la personne de Napoléon III, furent une profonde déception pour l'utopisme messianique de l'époque. L'opposition, dont les forces ne cessaient de croître, prophétisait le désastre et la ruine imminentes. C'est ainsi que l'idée de décadence fut teintée dès ses origines de théories politiques et agitatrices. Elle s'aggrava au cours des premières années de la III^e République. Le parti clérical et conservateur, vit la France humiliée à l'extérieur, et livrée à l'intérieur, aux volontés d'un gouvernement hostile à la foi. Elle imputa tous ses malheurs à la Révolution. Au moment même où se manifestaient ces appréhensions, l'on se remémora l'effondrement de l'empire romain. Le sentiment français de décadence n'aurait jamais pu se développer à un tel degré, s'il n'avait été hanté par le souvenir de la décadence romaine. La défaite des Italiens en Abyssinie (1896), celle des Espagnols à Cuba (1898) furent interprétées comme des présages funestes,

annonçant le déclin des races latines. L'atmosphère « fin de siècle » favorisa un pessimisme désespéré, une résignation fataliste. On pensait que la fin du monde était imminente. En même temps, les poètes et les littérateurs découvraient les attrait moribides des cultures en voie de décomposition. Les esthètes décadents allèrent grossir les rangs des politiciens et des moralistes. Mais une réaction salutaire se dessina au cours des dix années qui précéderont la guerre. La France se sentit soudain plus forte sur les terrains politique et militaire; on parla d'un « réveil national »; la philosophie s'affranchit du déterminisme; la littérature surmonta l'esthétique anémiée des symbolistes; la jeunesse retrempe ses muscles dans le sport; une foi nouvelle s'éveilla, qui fortifia l'idéalisme de l'esprit, et infusa une vie nouvelle au catholicisme. On déclara que « la décadence » n'avait été qu'une époque transitoire, une crise momentanée; et l'on n'en parla plus.

Ajouter foi, aujourd'hui, à la décadence française n'a guère plus de sens que de croire avec Spengler à celle de l'Occident. Si la France est un vieux pays, c'est que l'Europe est un vieux continent et le génie français peut assumer une fonction essentielle en Europe, dans la mesure où la culture européenne atteindra à sa maturité, et adoptera les conceptions qui vont de pair avec elle.

* * *

Malgré sa prodigieuse diversité, malgré toutes ses contradictions et ses crises intérieures, la France et sa civilisation témoignent d'une unité, comme seule peut en forger une longue expérience collective de l'histoire. En France, les libres-penseurs sont taillés dans le même bois que les croyants, les révoltés emploient le même vocabulaire que les conservateurs, les intellectuels se mêlent aux hommes politiques, et les princes de la science comprennent le langage des artistes. Toutes les couches de la nation semblent posséder un répertoire commun des idées, un registre unique des sentiments, et toutes demandent à la vie d'accomplir des vœux identiques. La France dans son ensemble est parvenue à l'unité d'une personne. Elle se pense elle-même en tant que personne, et considère son histoire comme l'histoire d'une personne. Pour le géographe, le sol français est devenu « un personnage historique »; pour l'historien de pensée conservatrice, la France est la création personnelle de ses rois, — ou la création de son peuple, s'il se rattache, comme Michelet, à l'esprit de la Révolution. Cette personnification de la France a profondément pénétré la conscience populaire. « La France est la plus grande personne morale qui ait jamais existé réellement » — des phrases comme celles-là reviennent sans cesse dans les écrits populaires. Ce sentiment vit dans l'âme de la nation. Marcel Proust parle, dans le *Temps retrouvé*, de l'« immense être humain appelé France », et qu'il oppose au « conglomérat d'individus » qui compose l'Allemagne.

Ce seul nom : « La France », permet déjà une personnification de la patrie, que le mot « Allemagne » n'autorise pas. La figure de la « Germania » n'est pas, pour nous, une chose vivante. Elle est une création artificielle. Tandis que : « La France » vit, dans la conscience française, sous les traits d'une femme héroïque ou charmante. Elle est une fiction à laquelle les usages de la langue et les effigies dont on décore les timbres-poste, les peintures et les monuments, ont fini par conférer un corps et une vie. Un orateur de l'opposition jeta ces mots, un jour, au gouvernement de la monarchie de Juillet : « La France s'ennuie ! » Et, en 1914, le maréchal Joffre, lors de son entrée dans la petite ville alsacienne de Thann, proclama : « Je vous apporte le baiser de la France ».

La France, en tant que femme, est capricieuse et coquette. Même ses sautes d'humeur et ses erreurs sont exquises. Comme l'a dit Renan : « La France est charmante comme elle est ». Elle exige et reçoit l'hommage de tous les Français. On l'a élevée au rang d'une déesse. A la Dea Roma, correspond la Déesse France, qu'honorait André Chénier, et sur l'autel de laquelle Charles Maurras célèbre l'office rituel du Nationalisme intégral. Le cri de « Vive la France » ne s'adresse pas à un Etat, à une nation, ou à un pays, mais à un être vivant que des millions de Français nourrissent de leur sang et de leur moelle, de leur esprit et de leur volonté. La France a su gorger ce mythe d'elle-même. C'est là le secret de la puissance inégalée qu'elle a toujours exercée sur les âmes, à toutes les époques de son histoire, et plus encore à partir de 1789. C'est aussi la raison pour laquelle la culture française a pris, à travers les siècles, l'apparence et les formes d'un culte.

ERNST-ROBERT CURTIUS.

Lettres de voyage⁽¹⁾

III. — Poznan et Varsovie

Lwów, 2 février.

Je vous donnerai au moins des nouvelles fraîches, comme dit l'autre : depuis huit jours que je suis ici, le thermomètre n'a guère monté au-dessus de zéro, le grésil n'a pas cessé de tourbillonner et voilà aujourd'hui la neige de Pologne. Non point moelleuse et humide comme la nôtre, mais si sèche et si grenue que les autos la soulèvent en poussière. Elle enfarine si drôlement les promeneurs et les sergents de ville, qu'à regarder par la fenêtre d'un appartement bien chauffé, on se demande si c'est sérieux. Elle finit pourtant par s'accumuler en belles épaisseurs. Quand je jette mes lettres à la boîte au long de la rue, j'ai l'impression de les glisser dans un terrier de marmotte. C'est peut-être pour cela qu'elles vous parviennent si tard. On voit de plus en plus de traîneaux par les rues, conduits par des paysans qui sentent très fort la peau de bête. Le service de voirie travaille à curer les rails des tramways. Et ce n'est rien. Il y a des années où il doit creuser des tunnels.

La Chandeleur est une fête chômée en Pologne. A ce propos, le journal de ce matin signale 320.000 chômeurs qui, eux, ne sont pas à la fête. Aux portes des églises, où l'on célèbre des messes très tardives, les marchands vendent des cierges de cire jaune, ornés d'images au coloris criard. Ils servaient, jadis, aux dévotions qui préféraient aux principaux travaux de la campagne; on les allume encore en temps d'orage et on les pique dans la main des mourants. On les employait aussi, comme protection spirituelle, contre les bandes de lous qui devenaient agressives à cette époque de l'année.

Le folklore a groupé autour de la Chandeleur maints pronostics et dictons. Il paraît que si le froid relâche, ce jour-là, c'est mauvais signe pour les récoltes, et que s'il tient, c'est le présage d'une heureuse saison d'été.

Malgré le vent qui coupe la figure et le grésil qui aveugle les yeux, il y a foule dehors. Je remarque que cette foule se soucie, avec raison, plus de la santé que de l'élégance. Les moineaux, dont le nombre est incroyable, n'ont pas l'air, (à les entendre), de se soucier de quoi que ce soit, mais je crois qu'au fond ils désirent que les traîneaux remplacent les autos, pour qu'il y ait le plus de chevaux possible. Même à Paris je n'ai jamais vu tant de moineaux. Les arbres d'une belle esplanade, appelée « les Remparts de l'Hetman », en sont noirs; les corniches et les balcons où s'accrochent des arbustes grimpants, en fourmillent. Et c'est, au milieu de cette neige qui assourdit tous les bruits, un pépiement assourdissant, un énorme grésillement de friture. Dans cette grande ville où tant d'hommes manquent de pain, où l'état de siège de la misère est affiché à la porte de chaque magasin sur la pancarte qui repousse le mendiant, ces petits oiseaux dont l'Evangile raconte qu'ils valaient jadis un as la paire, que crient-ils si fort?...

La population les protège. On m'a rapporté aussi qu'à Vienne, vers la fin de l'an dernier, une grande quantité d'hirondelles était tombée victime des premiers froids inattendus; on a ramassé les survivantes et on les a expédiées par avion en Italie.

Mais j'ai abandonné mon récit de voyage à mon arrivée à Poznan. Retournons-y vite.

* * *

Je retrouve toujours cette vieille ville avec plaisir. « Vois, reconnais les lieux où ta vie était jeune », me dis-je avec notre

poète. C'est aux environs, dans le beau Rogalin, domaine des Raczynski, dans les bras de « mon cher comte », auquel j'ai dédié plus tard mon Décadi, au bord de la Warta où les canards sauvages se battent avec les brochets, que je suis né polonisant, voilà plus d'un quart de siècle. J'ai lu, pour la première fois, les ballades de Mickiewicz sous les arbres centenaires du parc qui ressemblent à des cascades de verdure, et dans ces admirables forêts de pins, où les troncs roses, même ruisselant de pluie, diffusent des lueurs d'aurore. J'ai joué à cache-cache avec des enfants derrière la table de marbre, où le maréchal Duroc et le ministre d'Etat comte de Bosc signèrent, le 13 décembre 1806, une paix selon la formule « à jamais mémorable » entre la France et la Saxe.

L'hôtel de ville de Poznan, rebâti, à la Renaissance, par un de ces architectes italiens qui ont semé ce pays du Nord de monuments méridionaux, ne me redonne plus mes anciennes impressions. Il m'était apparu jadis, comme le beffroi de Bruges, vieux spectre, dur, menaçant, culotté de patine, surgissant, soudain, du fond des âges. Au second regard, les matériaux plus mous de la construction : brique, plâtre et stuc, affaiblissent souvent l'effet plastique de l'architecture polonaise. Je ne lui trouve pas moins grand air, avec sa haute tour aux étages inégaux, étirée comme une lunette d'approche, et ne me lasse pas surtout des détails décoratifs de l'intérieur. Les plafonds à caissons des salles offrent une imagerie des plus amusante. Vous verriez là, par exemple, au milieu des blasons de toute la vieille Europe, Autriche et Castille, Hongrie et Milanais, un rhinocéros comme je parie que vous n'en avez jamais vu, et, sculpté en modillon sous un cintre, un petit diable qui indique, en se bouchant le nez, les « commodités » de nos bons aïeux.

Le gouvernement de la province, ou wojewodie, est installé dans l'ancien collège des Jésuites au beau campanille baroque. C'est le style qui domine ici. Près de la cathédrale, située hors du centre, dans une presqu'île du fleuve, on voit pourtant une intéressante église gothique du XV^e siècle, dédiée à Notre-Dame, et la Psalterja d'un ancien évêque, sa Psalette comme diraient les Tourangeaux.

L'administration en Pologne ne m'a point paru perdre son temps. J'ai du moins vu un wojewode qui reste à son bureau de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi et lit encore, la nuit, des dossiers. Pour moi, déjeuner à 4 heures me dérangerait encore quelque peu, mais non plus à 3, je me suis accommodé au régime, je me suis nationalisé l'estomac.

Le souci de chercher pâture m'est épargné dans ce chef-lieu où l'on me promène dans une auto à fanion, mais j'entends dire qu'on mange à bon marché. Un lapin de garenne se vend 2 zlotys, 2 fr. 80. Les propriétaires de chasses préfèrent les acheter au marché plutôt que de les faire abattre par leur garde, parce qu'il faudrait, paraît-il, deux coups de fusil, ce qui reviendrait plus cher. Les lièvres valent de 8 à 10 zl. par suite de l'exportation en France.

La baisse considérable des produits alimentaires, causée par la surproduction et le manque de débouchés extérieurs, est loin de faciliter la vie, les autres articles, le vêtement entre autres, demeurant à la hausse. Le paysan qui a vendu 1 zloty un joli petit cochon de lait, n'a pas de quoi se payer une paire de bottes. Aujourd'hui même, à Lwów, un gros cultivateur me donne des chiffres : le froment se vend 22 zloty les 100 kilos; l'orge 13 zlotys; le porc gras, 40 gros le kilo, environ 1 fr. 12 centimes; le bœuf, de 40 à 50 gros; un veau de 35 kilos, 12 zlotys; un canard, 2 à 3 zlotys, un dindon, de 8 à 7.

Je n'avais jamais tant fait de ma vie d'économie politique. Mais la vie intellectuelle polonaise reste au premier plan de ma curiosité. J'ai visité, à Wongrowiec, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Poznan, une école normale d'instituteurs. Elle compte 170 élèves, presque tous internes. L'aménagement

(1) Voir *La revue catholique* des 5 et 12 février 1932.

en est imposant ; les laboratoires outillés de la façon la plus moderne. Dans les cabinets d'histoire naturelle, pleins de bêtes empaillées et de plantes vertes, vraies serres chaudes, des microprojecteurs me montrent sur l'écran des pucerons gros comme des tortues et des infusoires comme des blaireaux. Une large place est faite à la culture physique ; le professeur de gymnastique revient de Joinville. On est loin du vieux collège, où l'on lisait la Bible au réfectoire : la T. S. F. pendant les repas, fait entendre opéras et fox-trotts.

Le beau temps tenait encore quand je filais sur Varsovie, par Kutno et Lowicz. Je regardais ces grandes plaines dénudées, où quelques rares lignes d'arbres marquent les chemins, et en comparaison desquelles nos campagnes françaises semblent si touffues. Le soleil posait une lumière caressante sur le visage meurtri de la terre ; des bourrelets de vapeur gonflaient à l'horizon. Dans la chaleur du train je ne me rendais pas compte que les lignes scintillantes qui sillonnaient les champs étaient de la glace, de la glace dure.

Mais Varsovie m'accueillit poliment, coquettement, avec une voilette de brouillard parisien. Varsovie est la capitale d'un pays qui, d'après le dernier recensement compte 32 millions 120,002 habitants ; il y en a 192,222 sous les drapeaux. Cette population n'a fait que croître, depuis quelques années, non seulement par le progrès de la natalité mais par le retour des Polonais de Russie. La densité générale en est de 82,2 habitants par kilomètre carré ; elle atteint son maximum dans les régions industrielles de la Silésie, où elle est de 307,1. Au ministère de l'Instruction Publique on me dit que les locaux des écoles primaires deviennent de plus en plus insuffisants.

Il y a, dans la vie varsoviennne, de la grâce et une aimable animation. Dès le dimanche soir, lendemain de mon arrivée, on m'embarquait, en guise de vêpres, pour le Palais du Conseil des Ministres, où des chanteurs extrêmement mondains et des danseuses très aériennes célébraient une fête de bienfaisance. J'allai deux fois au théâtre en quatre jours, je visitai une exposition de peinture, je fis une vingtaine de visites et passai le reste du temps à téléphoner.

C'est une bonne école de langue vivante que le téléphone ; quand on s'est fait rabrouer par la demoiselle, on retient les noms et les chiffres. Je fais du reste de beaux progrès. On me prend de plus en plus pour un Polonais qui parle mal, ce qui me flatte beaucoup plus que si l'on me prenait pour un Français qui parle bien.

Au café Ziemianska, Boy-Zelenski, le fameux traducteur de nos classiques, disait au poète Tuwim :

— C'est fabuleux... Il me semble, quand je l'entends, être à l'époque où les Bêtes parlaient. »

PAUL CAZIN.

Conférences CARDINAL MERCIER

La prochaine conférence sera faite le mardi 1^{er} mars, à 5 heures (Salle Patria) par

M. Henri GOFFINET

SUJET :

PASCAL

Cartes en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Tyeuwenberg, au prix de 15 francs.

La philosophie du libéralisme ⁽¹⁾

En dépit des adeptes du matérialisme historique, de plus en plus rares d'ailleurs parmi les gens que n'aveugle pas le préjugé, ce sont bien les idées qui mènent le monde. D'où l'importance souveraine qu'il convient d'attribuer à l'étude des doctrines.

Or le fond des doctrines est toujours emprunté à la philosophie et à la religion, si bien qu'un des plus grands penseurs du XIX^e siècle, Donoso Cortès, a pu écrire en toute vérité que « la civilisation est toujours le reflet d'une théologie » (2). De là, ajoute-t-il, cette conséquence que la doctrine libérale, qui se vante d'être laïque, et, comme telle, essentiellement antithéologique, est impuissante à faire de grandes choses, de ces choses qui donnent à la civilisation une impulsion définitive.

C'est, en effet, dans les conceptions philosophiques et plus encore dans les conceptions religieuses que gisent les principes sur lesquels repose tout l'édifice politico-social.

Et ce n'est pas de nos jours il ne s'agit de rien moins que de ces principes dans les débats quotidiens, la loi que nous venons de rappeler et qui se vérifie en tous les temps acquiert aujourd'hui une signification particulièrement pleine et éclatante.

Les grandes doctrines qui se partagent l'empire des esprits au XIX^e et au XX^e siècle sont le catholicisme, le libéralisme et le socialisme. Donoso Cortès en a eu l'intuition très nette lorsqu'il a choisi le titre et l'objet de ce magistral *essai* que nous venons de rappeler et auquel nous reviendrons au cours de ces pages. C'est bien sous les espèces du libéralisme et du socialisme que les vieilles hérésies ont trouvé un visage nouveau qui s'oppose, comme l'ombre à la lumière, au visage du catholicisme.

Ces deux doctrines — libéralisme et socialisme — sont vivantes autour de nous. Depuis le début du XIX^e siècle, elles ont évolué, elles évoluent constamment encore.

En certains points, elles divergent. En d'autres, plus nombreux et plus profonds, elles se rapprochent et même parfois s'identifient.

Il arrive que les catholiques eux-mêmes subissent l'empreinte ou tout au moins l'influence de la mentalité libérale ou de la mentalité socialiste ; raison de plus pour s'efforcer d'en bien saisir les caractères et les dangers : comment se garder de leur contagion si l'on ne s'est mis à même de les reconnaître et d'en prendre une vision nette ?

Comme ces doctrines sont en perpétuelle évolution dans leurs formes apparentes, beaucoup se contentent d'en avoir une idée vague, floue, insuffisante. Il importe d'avoir mieux.

C'est du libéralisme que nous nous occuperons ici.

* * *

Dans son principe, le libéralisme est une doctrine philosophique qui s'affirme et se développe plus spécialement sur le plan social et surtout sur le plan politique (3).

On a dit que le libéralisme est un acte de foi dans l'individu et s'il n'était que cela, on en pourrait donner une interprétation favorable. Mais, dans cet acte de foi, le libéralisme implique cette affirmation que l'individu est, dans son for intérieur, juge de ce qu'il doit faire et ne pas faire, partant que l'objectif suprême doit être la sauvegarde de la liberté de l'individu.

Que l'Etat n'intervienne donc pas dans le domaine de la moralité, sauf pour les strictes nécessités de la conservation sociale. Sa mission propre est de protéger la liberté individuelle ; l'Etat est symbolisé par le gendarme.

Les philosophes du moyen-âge étaient généralement partis d'une toute autre conception ; pour eux, l'Etat devait, non seule-

(1) Ces pages sont le résumé de cinq leçons données à l'Ecole d'action catholique organisée par l'A. C. J. B. F., à Bruxelles en février-mars 1931 et 1932.

(2) DONOSO CORTÈS, *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, traduction, 1859, Paris. Vatou, particulièrement tome III.

(3) Abbé JACQUES LEBLERQ, *Leçons de Droit naturel*, t. II. L'Etat ou la Politique, chap. III.

ment garantir les droits de la personne humaine, mais encore promouvoir le bien commun et ce critère du bien commun jouait dans toute leur sociologie et toute leur politique le rôle d'une clef de voûte.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, en Angleterre d'abord, puis en France et en Allemagne, la nouvelle doctrine de l'Etat se fait jour et peu à peu triomphe.

Formulée en termes modérés au XVII^e siècle par l'Anglais Locke, reprise avec passion et poussée au paroxysme au XVIII^e siècle par Jean-Jacques Rousseau en France, consacrée vers la même époque par l'autorité du puissant logicien qu'est Emmanuel Kant en Allemagne, diversement nuancée par des penseurs anglais tels que Bentham, Stuart Mill, Spencer, jetée ainsi dans le grand courant doctrinal qui circule à travers l'Europe pendant et après la Révolution française, l'idée libérale de l'Etat acquiert un rayonnement immense.

Avec un publiciste comme Montesquieu, elle se pose sur le continent en adversaire des vices de l'absolutisme politique, en protagoniste des garanties dues au citoyen, de la séparation des pouvoirs, de la monarchie constitutionnelle et représentative à l'instar du régime dont se prévaut l'Angleterre.

Elle trouve un précieux auxiliaire dans l'expression exaltée et parfois indisciplinée du moi qui s'affirme dans le romantisme littéraire et artistique en réaction contre les abus et les défaillances du classicisme. Et sans doute le romantisme a produit des chefs-d'œuvre, sa veine est riche, mais on en a trop souvent montré les dangers et les excès pour que nous y insistions ici.

La conception du libéralisme que nous venons d'évoquer se rencontrait fréquemment il y a soixante-quinze ans en terre belge, on la retrouve parfois sur les lèvres de certains hommes politiques et non des moindres.

C'est ainsi qu'au cours d'une réunion destinée à commémorer le centenaire du libéralisme belge, le ministre Paul Hymans disait, le 30 novembre 1920 : « J'entends par esprit libéral, l'amour de l'indépendance, l'initiative, la tolérance, le respect de la conscience et du droit individuel, la pratique facile et normale de toutes les libertés publiques, par où la Belgique apparaît aux yeux des autres peuples comme un exemple de large et saint libéralisme » et, dans un plus récent article de *l'Indépendance belge*, M. Charles Magnette écrivait : « L'essence du libéralisme, c'est le respect, c'est le culte, c'est le développement de la liberté » (1).

Formule du libéralisme modéré, non exempt d'erreur et de danger cependant, car il mise trop sur l'individu, il a trop de confiance dans les lumières de sa raison et la droiture de sa volonté, tandis qu'il réduit à néant ou à un rôle médiocre l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle, préparant ainsi les voies aux revendications d'un individualisme effréné, à la licence et à l'anarchie.

* * *

De la même souche sort le *libéralisme économique* que les physiocrates français ont présenté à la fin du XVIII^e siècle comme une déduction de leur théorie de l'ordre naturel.

L'idée des lois naturelles domine toute la doctrine physiocratique qui constitue une sociologie complète.

Du libre jeu de ces lois naturelles découle un ordre providentiel. La grande affaire est donc de les découvrir et de les formuler, et c'est à quoi s'emploieront les physiocrates, principalement dans le domaine de la production et de la circulation des richesses matérielles. Ainsi le libéralisme économique est d'accord avec le libéralisme politique — tel que nous l'avons défini jusqu'ici — pour réduire la fonction de l'Etat à la protection des droits individuels. Cette protection assurée, il n'a plus qu'à « laisser faire et laisser passer » suivant le mot de l'intendant du commerce, Vincent de Gournay, dont l'école entière fera sa devise.

Pour que se réalise l'ordre providentiel, il suffira que chacun discerne clairement son intérêt particulier et le poursuive librement; du jeu des intérêts particuliers résultera le bien général en vertu d'une harmonie préétablie.

Pas n'est besoin de groupements intermédiaires entre l'individu et l'Etat, ils ne pourraient que rompre cette harmonie. Arrière donc les corps professionnels, les « états » dont l'Ancien Régime faisait un rouage essentiel dans sa conception organique de la

société. « Toute la distance de l'économie politique chrétienne à l'économie politique libérale tient en ces deux mots : aménagement organique ou équilibre mécanique » écrivait justement M. G. Renard dans un article récent (1).

Théoriquement, une doctrine ainsi hostile à l'intervention de l'Etat et à la formation des associations, aurait pu se concilier avec le développement de sentiments généreux. En fait, l'économie libérale s'épanouit dans une atmosphère de sensualisme, de matérialisme et d'égoïsme préparée par la philosophie anglaise et française du XVIII^e siècle, si bien que, produire le plus possible pour jouir le plus possible devint le mot d'ordre; l'économie politique fut considérée comme la science générale de la société, la morale y fut absorbée ou n'en fut plus qu'un accessoire.

Est-il besoin de montrer comment la seconde moitié du XIX^e siècle assista à l'entière faillite du libéralisme économique, comment les faits d'abord, les doctrines réformatrices ensuite se chargèrent d'instruire son procès? Ce serait peine perdue! Le libéralisme économique ne compte plus de défenseur.

* * *

Proche du libéralisme économique et plus encore du libéralisme politique modéré apparaît au XIX^e siècle le *libéralisme religieux*, notamment le *libéralisme catholique*.

Sa formule est : la vérité et le bien n'ont à faire d'autres armes que de la liberté. La liberté garantit le succès à la bonne cause.

Au surplus, disent les catholiques libéraux, rappelez-vous les premiers siècles de l'Eglise et les interventions malencontreuses de nombre de chefs d'Etat dans les affaires de l'Eglise, rappelez-vous les luttes du Sacerdoce et de l'Empire, essayez de compter les scandales donnés par des prélats de cour sous l'Ancien Régime et les abus de tout genre auxquels a donné lieu le mélange du spirituel et du temporel, l'union du trône et de l'autel jusque dans la France du XIX^e siècle. Ainsi parlent des libéraux spiritualistes, religieux même, sinon catholiques, un Jules Simon, un Guizot, un Cavour; et les grands catholiques libéraux, un Ballanche, un Lamennais (d'après 1830) un Montalembert, un Lacordaire, un Albert de Broglie, un Dupanloup, n'hésitent pas à faire aux premiers un écho plus ou moins prononcé cependant que Joseph de Maistre, Victor de Bonald, Veillot, Mgr Pie, dom Guéranger, la Tour du Pin, et en Belgique Ch. Périn prennent nettement une position opposée. Et la lutte s'engage, elle se poursuit, parfois âpre, à travers le XIX^e siècle entre les deux tendances.

Sans doute, il y a place pour bien des nuances dans le groupe des catholiques libéraux. D'aucuns se préoccupent surtout de prouver que l'Eglise catholique n'est point solidaire de l'Ancien Régime — ce qui est très vrai — cherchent toutes les occasions de rapprocher l'Eglise du siècle présent — ce qui est tout à fait apostolique pourvu que ce rapprochement ne les entraîne à aucun compromis fâcheux, à aucune transaction en matière essentielle, pourvu que ce soit bien la doctrine intégrale de l'Eglise qu'ils entendent faire accepter par le temps présent.

Cette préoccupation demeurera au premier plan chez ceux que le R. P. Emonet, dans un article fameux, appelait les « catholiques de gauche » et l'on sait qu'ils forment aujourd'hui encore une phalange brillante (2).

Certes, sans rapprochement, la conquête des âmes est impossible. Certes encore, la distinction du « religieux » et du « politique » s'impose pour la réalisation du bien spirituel. S. S. Pie XI ne cesse d'y insister dans ses directives à l'*action catholique*.

Le danger qui menaçait le catholicisme libéral, c'était l'assimilation du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, non dans le domaine de la philosophie, mais sur le terrain social et politique, c'était l'adoption d'un régime de liberté des opinions et des cultes, de séparation de l'Eglise et de l'Etat comme statut idéal alors que ce n'est qu'un pis-aller, c'était la substitution de l'hypothèse à la thèse ou plutôt leur confusion, c'était la reconnaissance mise à la place de la tolérance (3).

(1) G. RENARD, « La pensée chrétienne sur la propriété et les inégalités sociales qui s'ensuivent, dans la *Vie intellectuelle*, septembre 1930.

(2) Voir sur ces groupes divers de catholiques et leurs tendances dans les différents domaines l'excellent ouvrage du R. P. HONNAY, *Les Cercles sociaux de Doctrine catholique*, 2^e édit., annexe VI, Paris-Giraudon, Louvain, Editions de l'A. C. J. B.

(3) R. PÈRE VERMEERSCH, *La Tolérance*, un volume de la collection d'*Etudes morales et juridiques*, Louvain et Paris 1912. Traduit en plusieurs langues.

Pour parer à ce danger Pie IX par le *Syllabus* et l'encyclique *Quanta cura*, Léon XIII par les encycliques *Libertas praestantissimum* et *Immortali Dei* ont élevé hautement la voix. Il était bien nécessaire que le magistère suprême se fit entendre.

Jugeons-en par l'infiltration des idées libérales dans nombre de milieux catholiques de nos jours. Cette pénétration se manifeste notamment dans l'habitude de séparer radicalement vie privée et vie publique, de telle sorte qu'« officiel » et « neutre » ou « laïque » soient termes synonymes. Cette synonymie acquise, — mais justement il ne faut pas qu'elle le soit — comment comprendre que le cardinal-archevêque de Malines intervienne d'autorité pour rappeler aux mandataires catholiques du corps électoral belge la discipline de l'Eglise dans une question telle que l'incinération? Le vieux levain du libéralisme catholique n'a pas encore perdu toute sa force, loin de là. On s'en aperçoit chaque jour.

Garçons-nous en d'autant plus qu'il nous faut être pleinement imbus de la doctrine de l'Eglise si nous voulons faire front à l'orgueil persécuteur du libéralisme anticatholique, aréligieux et laïque.

« Comment admettre, dit le R. P. de Pascal, que Dieu, auteur de la loi naturelle et auteur en même temps d'une loi surajoutée à la loi naturelle, n'ait pas voulu que cette seconde loi, suffisamment promulguée, obligeât rois et peuples, comme la loi naturelle elle-même? » Et encore : « le libéralisme, en tant qu'il implique l'indépendance de la raison à l'égard de la Révélation et — je ne dirai pas, la distinction, ce qui est la vérité, — ma's la séparation de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, revendiquant pour celui-là le droit de se constituer, de se développer, d'agir, sans tenir compte de celui-ci, mérite à proprement parler les noms de *libre-pensée*, de *rationalisme*, de *naturalisme* ». (1).

Rien n'égale, pour mettre ces grandes vérités en pleine lumière, les fameuses *Instructions synodales* que le cardinal Pie consacrait aux *principales erreurs du temps présent* (2).

* * *

Avec le libéralisme anticatholique, il ne s'agit plus de rapprochement entre l'Eglise et la société moderne, mais bien d'antagonisme irréductible.

Comment n'en serait-il pas ainsi si l'une signifie : autorité, révélation, tradition, et l'autre : liberté, science, progrès? Au dogme catholique, opposons donc sans ambages, diront ces libéraux, un dogme « laïque »; à la morale catholique, une morale indépendante, c'est-à-dire affranchie non seulement du catholicisme, mais des préceptes de toute religion positive. Cette morale et celle-là seulement aura sa place dans les programmes de l'école « neutre » (3). Tel est le sens de mainte déclaration émanée de « la ligue de l'enseignement » en France, et des congrès de la libre-pensée en tous pays. C'est bien ce libéralisme antireligieux que l'on vise quand, dans un grand nombre d'écrits modernes, on identifie libéralisme et laïcisme (4). On peut répéter de ce laïcisme ce que Joseph de Maistre écrivait de la philosophie du XVIII^e siècle qu'il déclarait atteinte de « théophobie » (5).

La religion catholique barrant la route au progrès, à la science et à la liberté, il faut l'écarter du chemin, et pour la réduire à merci employer les armes que l'organisation politique met à la disposition de ceux qui gouvernent, particulièrement dans les domaines de l'enseignement et, pendant tout un temps, de la bienfaisance. Logiquement, le libéralisme se fait persécuteur, reniant ses origines philosophiques. S'il demeure méfiant à l'égard de l'intervention de l'Etat, ce ne peut être que dans le domaine des relations économiques; par contre, il sera le protagoniste de l'enseignement de l'Etat, de la bienfaisance publique, l'adversaire de l'enseignement privé et de la bienfaisance privée parce que ce sont là généralement institutions d'inspiration catholique.

(1) G. DE PASCAL, article « Libéralisme », dans *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, de d'Alès, Paris, Beauchesne, 1911.

(2) Voir un excellent résumé dans *La Royauté sociale de N. S. J.-C.*, d'après le cardinal Pie, par le R. P. THÉOPHILE DE SAINT JUST, Paris, librairie Saint-François.

(3) Le R. P. Vermeersch a consacré au dogme laïque dans l'*Echo religieux de Belgique*, 16 décembre 1902, une étude fortement pensée et documentée qu'il serait opportun de reproduire en brochure de propagande.

(4) Ainsi M. l'Abbé DERMINE dans l'Œuvre du *Syllabus* et du Concile du Vatican, *Cité Chrétienne*, janvier 1931.

(5) *Soirées de Saint-Petersbourg*, 5^e entretien.

Des deux théories de l'Etat sorties des principes de J.-J. Rousseau et entre lesquelles Rousseau lui-même balance sans pouvoir prendre nettement parti, le libéralisme reprend celle qui donne tous les droits à la majorité parlementaire laquelle est censée exprimer la volonté générale : contre les décisions de cette majorité, il n'y a pas de droit qui tienne. Sous le couvert de cette théorie de l'Etat, toutes les infamies ont pu être légalement consommées au cours du XIX^e siècle.

En Belgique, la politique sectaire d'un Bara, les doctrines juridiques d'un Laurent, la législation et la jurisprudence qui en ont été l'application, notamment en matière de donations, legs, fondations, sont la traduction en actes de la conception politique chère aux libéraux antireligieux et qui est loin d'être abandonnée par eux. Elle revient constamment à la surface, en dépit des trêves scolaires nécessitées par les circonstances. Ce que Veillot qualifiait dans une brochure célèbre d'*Illusion libérale* demeure un signe de ralliement pour tout ce qui est hostile à l'ordre religieux, social et politique.

* * *

Demandons-nous maintenant en quoi divergent et en quoi convergent les deux grandes doctrines modernes opposées au catholicisme : le libéralisme et le socialisme.

Economiquement, elles ont adopté au XIX^e siècle des directives profondément différentes, le libéralisme étant hostile à l'intervention de l'Etat, le socialisme poussant à la concentration entre les mains de l'Etat de toute l'activité en matière de production des richesses. Si l'antinomie s'est atténuée en ces derniers temps, cela tient d'une part à ce que le libéralisme économique absolu a complètement disparu laissant la place à des discussions touchant la mesure de l'intervention de l'Etat, d'autre part à ce que, dans les écoles socialistes, le collectivisme radical de Marx et d'Engels a perdu beaucoup de suffrages, au profit de formules nuancées.

Nationalement, le libéralisme demeure fidèle aux principes et aux traditions consacrés par la parole de ses grands chefs en se préoccupant de prendre tous les moyens utiles à la consécration, à l'honneur, au développement de la patrie, tandis que nombre de socialistes (1), hantés par le dogme de la lutte des classes, mettent volontiers l'internationalisme de classe au-dessus de tout et le drapeau rouge au premier rang.

Mais sur le terrain philosophico-religieux, l'accord s'affirme profond entre libéralisme et socialisme.

Avec toutes les formes du libéralisme, le socialisme s'accorde pour proclamer la religion « affaire privée », ce qui place la religion en marge de la vie publique contrairement à la doctrine de l'Eglise qui prétend à pénétrer toute la vie sociale aussi bien que la vie individuelle de l'idée religieuse.

En matière d'enseignement et de bienfaisance, le socialisme ne demande pas mieux que de contribuer au développement de l'enseignement public et de la bienfaisance officielle, c'est dans la logique de sa conception de l'Etat omnipotent. Mais il est juste de reconnaître que certains de ses représentants sur la scène politique belge ont eu la hardiesse de prendre de larges mesures d'équité à l'égard de l'enseignement libre (2). Quant à la bienfaisance privée, la législation récente en matière de personification civile des associations sans but lucratif lui assure un statut voté par les législateurs de tous les partis — catholique, libéral, socialiste — et qui lui donne des moyens et des facilités d'action qu'elle ne connaissait plus sous les régimes juridiques étriqués du XIX^e siècle.

Le fin fonds de l'entente entre le socialisme et le libéralisme antireligieux est dans la conception même de la nature de l'homme et des rapports de l'homme avec Dieu. Du moment que l'on déclare avec J.-J. Rousseau que l'homme est naturellement bon, du moment que l'on soutient la thèse du naturalisme absolu telle que l'énonçait et l'illustrait un autre publiciste célèbre du XVIII^e siècle, Bernard de Mandeville, dans la fameuse *Fable des abeilles* ou « vices privés — bienfaits publics », le dogme chrétien du péché originel, dans lequel Le Play voyait, après bien d'autres, le substratum de toute saine sociologie, ne peut plus être tenu que pour une invention naïve, une explication fantaisiste, une erreur stupide, l'ascétisme chrétien devient pure folie d'imagination.

(1) Il y a des dissidences. Voir par exemple le livre de LASKINE, *Le Socialisme national*, Paris, Renaissance du Livre.

(2) Ainsi sous le ministère de M. Destrée.

en délire; dès lors, il s'agit d'aménager la vie terrestre, la seule qui compte, de façon à procurer aux hommes le maximum de satisfactions avec le minimum de peines. L'Église ne peut que projeter une ombre grotesque ou déplaisante sur le tableau de cette vie terrestre telle quelle sera aménagée par les soins et les efforts du libéralisme et du socialisme. Par conséquent, elle n'a qu'à se tenir à l'écart et, si elle n'y consent pas de bonne grâce, on le lui fera bien entendre.

Voilà ce que cet aigle de la pensée dont nous citons le nom au début de ces pages — Donoso Cortés — avait clairement vu et dit dès 1850 dans son *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*.

« L'école libérale tient pour certain qu'il n'y a d'autre mal que celui qui se trouve dans les institutions politiques léguées par nos pères, et que le bien suprême consiste à abolir ces institutions. La plupart des socialistes, de leur côté, regardent comme hors de doute qu'il n'y a d'autre mal que celui dont la société est la source et que le grand remède serait dans le bouleversement complet des institutions sociales.

« Libéraux et socialistes proclament donc d'un commun accord que le mal vient des temps passés; mais les premiers affirment que le bien peut déjà se réaliser dans le temps présent, les seconds que l'âge d'or ne commencera que dans les temps à venir.

« Le bien suprême devant être le fruit d'un bouleversement suprême, dans les régions politiques, disent les libéraux, dans les régions sociales, disent les socialistes, les uns et les autres affirment également la bonté substantielle et intrinsèque de l'homme, dont l'action intelligente et libre doit amener ce bouleversement. Cette conclusion, explicitement formulée par les socialistes, est implicitement contenue dans la théorie que soutient l'école libérale, si bien qu'on ne peut la rejeter sans être obligé, sous peine d'inconséquence, de rejeter cette théorie elle-même. La doctrine suivant laquelle le mal est dans l'homme et procède de l'homme est en effet en contradiction formelle avec la doctrine suivant laquelle le mal ne serait que dans les institutions, sociales ou politiques, et n'aurait d'autre cause que ces institutions. Quelle est, en bonne logique, la conséquence de la première? Que, pour extirper le mal du gouvernement et de la Société, il faut commencer par l'extirper du cœur de l'homme. De même que suit-il de l'autre? Qu'il n'y a pas à s'occuper de l'homme, où le mal n'est pas, et que, pour l'extirper, il faut opérer directement, soit sur le gouvernement, soit sur la société, où il a son centre et son origine. La théorie catholique et les théories rationalistes sont donc non seulement incompatibles, mais encore contradictoires. »

On aura remarqué que, dans ce passage de même qu'un peu partout dans ses écrits, Donoso Cortés minimise le rôle des institutions sociales et politiques, ainsi que l'importance d'une réforme de ces institutions. En cela il a tort, tort partagé par nombre de penseurs catholiques de son temps, contre lesquels les Le Play, La Tour du Pin, Toniolo, Périn, Hitzel et Ketteler et bien d'autres sont venus restaurer la vraie doctrine. La réforme sociale complète postule à la fois et parallèlement une réforme de l'individu et une réforme des institutions politiques et sociales, puisque entre l'individu et la société il y a action et réaction constantes.

Après avoir traité du libéralisme modéré qui essaie vainement de trouver une formule plus ou moins conciliable avec le catholicisme, Donoso Cortés poursuit le développement de sa même pensée.

« Dans l'hypothèse de la bonté innée et absolue de l'homme, l'homme, réformateur universel, est lui-même irréformable; d'homme il devient Dieu; son essence est d'être humaine pour être divine. Il est en soi absolument bon et il produit hors de lui, par des bouleversements, le bien absolu. Bien suprême et cause de tout bien, il est la bonté, la sagesse par excellence, la toute-puissance... Ces idées étant les idées dominantes des écoles socialistes touchant l'homme, il est clair que le socialisme nie la nature antithétique de l'homme; il n'y voit qu'une invention de l'école catholique. Aussi le saint-simonisme et le fouriérisme refusent-ils d'admettre que l'homme soit constitué de telle sorte que l'accord ne règne pas toujours entre son intelligence et sa volonté et nient-ils absolument toute opposition entre l'esprit et la chair. La fin dernière du saint-simonisme est de démontrer pratiquement la conciliation et l'unité de ces deux puissances énergiques, unité et conciliation, symbolisées dans le prêtre saint-simonien dont l'office

était de satisfaire l'esprit par les joies de la chair et la chair par les joies de l'esprit. Le principe commun à tous les socialistes : que la construction de la société est vicieuse et qu'il faut la refaire sur le modèle de l'homme, qui, suivant eux, est parfait, ce principe a conduit les saint-simoniens à nier toute espèce de dualisme politique, scientifique et social. Cette négation, d'ailleurs, est logiquement nécessaire dès qu'on nie la nature antithétique de l'homme. La pacification entre l'esprit et la chair, étant proclamée, doit entraîner la pacification universelle et la réconciliation de toutes choses. Et, comme les choses ne se pacifient et ne se concilient que dans l'unité, l'unité universelle est une conséquence logique de l'unité humaine : de là le panthéisme politique, le panthéisme social, le panthéisme religieux, dont la réunion constitue le despotisme idéal auquel aspirent, d'une aspiration immense, toutes les écoles sociales. Le père suprême des saint-simoniens et l'omniarque des fouriéristes en sont les personnifications les plus augustes et les plus glorieuses (1). »

Dans l'ensemble des doctrines socialistes qui commandent aujourd'hui l'opinion, on retrouve, sous des formes nouvelles peut-être, l'essence philosophico-religieuse du socialisme français de 1848, du saint-simonisme et du fouriérisme, telle d'ailleurs qu'on la saisit en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, sous les espèces des systèmes auxquels leurs auteurs donnent un cachet personnel. Il est vrai — et nous sommes heureux de le noter ici — que dans ces derniers temps, un mouvement socialiste indépendant, très soucieux des valeurs éthico-religieuses, s'est prononcé un peu partout. De ce mouvement, la Belgique compte un représentant de tout premier ordre dans la personne d'Henri de Man (2). Nous ne pouvons que suivre avec un vif intérêt un tel mouvement, souhaitant qu'il lui soit possible d'influer sur les destinées futures du socialisme.

En attendant, il n'est pas douteux que nous sommes arrivés à ce point d'évolution de la pensée humaine nettement prophétisé déjà par Donoso Cortés où toutes les formules intermédiaires se dissolvant, deux doctrines seulement, celle du Christ, et celle de l'antéchrist, s'affronteront, à travers le monde, dans un duel gigantesque « *mors et vita duello conflixere mirando* » (3).

GEORGES LEGRAND,
professeur d'Economie sociale

La caravane humaine⁽⁴⁾

La marche de la caravane

I

Il existe aujourd'hui une civilisation qui n'est d'aucun pays, d'aucune race, d'aucune couleur; une civilisation humaine. Fille de l'Occident, elle a envahi le monde. L'Orient, divisé pour et contre elle, rêve à la fois de la régénérer et d'en débarrasser la terre. Il s'élançait dans ses voies et, tout ensemble, la méprise, l'exècre, s'irrite de la subir.

Il a tort et il a raison. Elle est double : œuvre de l'Église et œuvre de l'apostasie, elle mérite ces enthousiasmes, quoique souvent ils aillent à ce qu'elle a de moins bon, ou de plus vulgaire ou de pire; et elle n'a pas volé ces anathèmes, quoique parfois ils s'adressent à ce qu'elle a de plus noble et de meilleur. De telles erreurs, l'esprit prompt, crédule et borné des hommes en commet

(1) *Loc. cit.*, pp. 304 et suiv.

(2) HENRI DE MAN, *Au delà du Marxisme. La Joie au Travail*, Bruxelles, éditions de l'Eglantine.

(3) *Sequentia Paschalis*.

(4) Conclusion d'une philosophie de l'histoire qui paraîtra sous ce titre, le mois prochain, dans la collection du *Roseau d'or* (Plon, Paris).

sans cesse. Le Prince de ce monde ne l'ignore pas et il en profite.

Il sait aussi que, entre une société de justes et une conspiration de pervers, la partie n'est pas plus égale qu'entre un joueur honnête et un Grec. Il compte là-dessus, et les pervers, pour que réussisse leur conspiration de haine.

Le plan est simple : pousser vers ces erreurs la multitude ignorante en flattant ses passions; lui faire prendre pour pervers les justes et pour justes les pervers; s'assurer ainsi son alliance et la redoutable force de la droiture égarée; ruiner dans l'œuvre de l'Eglise tout ce que l'on ne saurait démarquer au profit de l'apostasie; accaparer enfin, au moyen de ce démarquage, la part de l'Eglise, au ban de la civilisation humaine, pourrait conserver encore dans cette civilisation.

Etudiez l'un après l'autre les nombreux assauts de l'apostasie depuis tantôt cinq cents ans : vous n'en trouverez pas un qui se développe d'après un autre plan ou qui cadre mal avec celui-là. Chaque attaque de détail montre en raccourci l'attaque d'ensemble et y joue son rôle.

Considérez ensuite le sens de l'histoire : les révolutions en route, le réveil de l'Asie et de l'Islam, la rénovation catholique et apostolique de la Cité sainte, la gravitation de l'humanité vers elle, les grandes unités qui s'élaborent, la grande unité d'après-demain et son émiettement normal dans l'universelle anarchie. Vous verrez s'esquisser peu à peu, dans cet enchevêtrement, la marche de la Caravane.

C'est premièrement un exode, celui de son avant-garde, l'Eglise. Ah! le rêve ingénu de nos libéraux qui se crurent éternels dans un univers en extase devant le progrès et les libertés, la science et le génie de l'Occident! Pie IX leur sembla moyenâgeux, sans prudence ni mesure, de condamner leur cher axiome : « que le pontife romain peut et doit se réconcilier et se mettre d'accord avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne »; Léon XIII et ses successeurs, de vouloir, dans le monde de Bergson, de Tolstoï et de Darwin, de Hegel, de Kant, de Spinoza et de Descartes, renvoyer l'Eglise rue du Fouarre, à l'école de Frère Thomas; Pie X, de proscrire le modernisme et d'en laisser aux seuls protestants les principes féconds et les judicieuses méthodes. On constate aujourd'hui l'illusion et combien les vues de ces grands papes furent profondes, leurs décisions sages.

Ce qu'ils ont commencé, Pie XI semble avoir hâte de le parfaire. Une pensée, un ardent souci le domine : dégager partout l'Eglise des contingences temporelles, des rivages de Génésareth, et mettre le cap sur le large. Visiblement, Celui qui l'éclaire et l'encourage sait des périls plus ou moins prochains, des nécessités plus ou moins impérieuses de salut et d'apostolat, qui imposent ce coup de barre. Il faut que l'Eglise sorte.

Elle renonce même aux Sept Collines. Elle ne veut pas qu'on la mêle aux puissances séculières, aux guerres humaines, aux dissensions politiques, aux luttes des partis contre les gouvernements quels qu'ils soient, hostiles ou favorables, bienfaisants ou persécuteurs; aux rivalités économiques, aux discordes sociales, aux alliances, ambitions et bousculades des nations, des empires et des races. Ni Orient, ni Occident : le genre humain.

Elle entend rester à tout prix ce qu'elle a toujours été et doit toujours être : le royaume qui n'est pas de ce monde, l'Eglise universelle, messagère de sainteté envoyée à tous les peuples pour leur porter le témoignage, les sacrements, les préceptes, les dogmes, la paix et l'amour de Jésus-Christ.

Une fois de plus, Grégoire XI quitte Avignon, et Simon-Pierre la Judée. Cet exode, l'essence même et la mission du catholicisme le rendent inéluctable sous l'action de quatre causes : l'apostasie de l'Occident, les révolutions qui montent, le réveil de l'Asie et de l'Islam, l'entrée de la Caravane dans une étape mondiale qui la mène à l'unité.

L'histoire universelle apporte ainsi sa confirmation aux esprits lucides et aux cœurs droits qui, des deux côtés du Rhin et des Alpes, ont su comprendre que « la seule force capable de résister à la tradition dissolvante » de la Réforme, de l'individualisme, du nationalisme religieux, « c'est le catholicisme, mais un catholicisme approfondi, intégral, qui ne se laisse intimider par rien, qui méprise les petits intérêts, découvre Satan sous tous les masques et défend coûte que coûte les droits de Dieu ».

Quelle en peut être la suite, sinon une séparation de plus en plus complète, visible, tranchée, entre la Cité de Dieu et la Cité du monde dans l'ordre de l'esprit? « Je me représente les temps nouveaux comme ouvrant à l'homme deux routes », écrit Nicolas Berdiaëff, arrivé là-dessus à la même conclusion que moi par d'autres voies que les miennes. « Sur ce sommet de l'histoire, la divergence va s'opérer, définitive. L'homme est libre de prendre le premier chemin, de subordonner son être aux principes supérieurs et divins de la vie et de renforcer sur ce terrain sa personnalité humaine. Il est libre également de se subordonner à d'autres principes, ni divins ni humains, mais surhumains et pervers, et de s'en faire le valet (1). »

Il ne manque pas d'historiens et de philosophes, parmi ceux que l'avenir préoccupe, pour le voir sous cet aspect. Peu importe que certains d'entre eux, intervertissant les rôles et faussant les mots, glorifient la Cité du monde d'avoir frayé le premier chemin. Le fait est qu'il faut opter. Ici, l'Eglise et Jésus-Christ; là, le paganisme antique de l'Orient, l'Islam, le paganisme moderne et le Prince de ce monde. La séparation deviendra si nette et la conspiration si manifeste qu'on ne pourra plus ne pas choisir. Les brebis viendront au Pasteur.

II

Ainsi la Caravane continuera de marcher vers sa fin surnaturelle et accomplira du même coup sa destinée dans l'ordre de la nature. Au temporel, cependant, le cours des choses semble aller aussi vers d'autres par ages.

Considérez, d'une part, l'hégémonie anglo-saxonne; la puissance, la richesse, les ambitions de la République américaine et la nécessité qui s'impose à elle de gaver de ses produits tout l'univers; la fragilité croissante de l'empire britannique et l'indignation de l'Islam, les Indes, de la Chine contre l'Angleterre; le réveil de l'Asie et sa modernisation; le retour de toutes les Russies à son vaste sein et la conscience enfin que prend l'Europe de courir un péril mortel à rester trop longtemps encore divisée.

Ajoutez à cela, d'autre part, l'état mondial des affaires humaines, la prépondérance de l'argent et de la machine; les besoins factices, l'égoïsme radical, le matérialisme pratique, le mercantilisme automatique, impersonnel et international qui en sont les fruits; l'avidité d'accaparement, d'agiotage et de domination que ces fruits excitent; les concurrences collectives sans scrupules, les luttes sans merci, les haines mortelles, enfin, que ces passions attisent sous le masque de fausse paix nécessaire à leurs brigandages.

Voilà, sur le tableau noir, un système d'équations quelque peu complexe, mais dont les solutions ne laissent pas de percer à travers le réseau des expressions et des signes. A moins d'événements tout à fait surnaturels, — Pilate ne pouvait prévoir la résurrection de Jésus, ni Bedford la venue de Jeanne d'Arc, — il est dans la logique des faits que la Caravane se rassemble d'abord, au temps qui vient, en un petit nombre de groupes, ca didats à l'hégémonie : puissances colossales, à la fois politiques, économiques et militaires, telles que furent, au début du XX^e siècle, l'Empire Britannique, la Triple-Alliance et la Triple-Entente.

(1) *Der Sinn der Geschichte* (Darmstadt, 1925), p. 250.

On en peut d'ores et déjà distinguer quatre : Amérique, Islam, Europe, Orient, quoiqu'il soit encore impossible, du moins pour les trois derniers, de préciser leurs éléments, ni leurs domaines, ni la façon dont ils prendront corps. On entrevoit leurs mutuels assauts, préludes à la grande unité, et celui qui soulève ensuite contre la Cité de Dieu, dès lors totalement séparée, toute la Cité du monde. Comme ses pareils, depuis le Christ jusqu'à nos jours, ce ne sont pas des armées qu'il met aux prises, mais des bourreaux et des victimes. Il se nomme persécution et il passe, laissant la victoire aux persécutés et à leurs fils.

Perspectives bien lointaines, suggèrent les uns en hochant la tête; bien chimériques les autres. Lointaines, peut-être; mais la loi d'accélération les rapprochera sans doute plus qu'on ne pense. Chimériques, peut-être; et pourtant, ma méthode, depuis plus de quarante ans que je l'étudie, la met en œuvre et la perfectionne, n'est pas sans m'avoir donné quelques résultats.

Longtemps avant la Grande Guerre, elle m'imposait de la prévoir, ainsi que l'écroulement russe, le déclin britannique, le réveil de l'Asie, le renouveau du catholicisme. Plus tard, tandis que j'écrivais dans les tranchées, au Chemin des Dames, le premier brouillon de ce livre entre les deux ruées allemandes sur Amiens et sur Soissons, elle me dictait la victoire de l'Entente, les avortements de la paix, la naissance et la débilite congénitale de la Société des Nations, le relèvement de l'Allemagne vaincue et l'entraînement de l'Amérique, malgré elle, après la guerre comme en 1917, dans l'engrenage européen par l'engrenage mondial.

Cela vaut peut-être quelque confiance. — Alors, le dénouement? — Qu'il vienne tôt ou tard, l'histoire, dès lors qu'elle a un sens, l'affirme tout entière; mais que sera-t-il? « *Les jours de Noé... Peu de foi... le filet jeté sur tous ceux qui habitent la face de la terre... L'éclair qui part de l'Orient et brille jusqu'à l'Occident...?* »

L'histoire, sur tout cela, ne sait qu'une chose : l'Évangile affirme que le Fils de l'Homme reviendra, et de cette façon, pour tout clore. Le reste n'est plus de son domaine. Elle n'a rien à en dire.

Avec elle, je me tais et, dans le silence, j'écoute parler les Prophètes, les Apôtres et Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Comte JEAN DU PLESSIS.

La seconde saison des Quinze et le théâtre de jeu

I

Pourquoi nous nous tournons vers les Quinze, quoi qu'ils nous apportent, avec une curiosité passionnée et un grand espoir? Parce qu'ils ont déjà réalisé beaucoup. Parce qu'ils se maintiennent obstinément dans la ligne esthétique qu'ils se sont tracée. Parce qu'ils nous donnent la preuve d'une diversité vivante que l'unité et la continuité des principes ne dessèchent pas. Parce que ces principes sont, à notre sens, les seuls qui puissent sauver le théâtre du pseudo-réalisme où il languit depuis plus de cent ans. Car, il ne faut pas s'y tromper, de Diderot à Augier, d'Augier au Théâtre libre, du Théâtre libre au Théâtre dit d'atmosphère, le même esprit va se perpétuant. Seules la coupe et la présentation diffèrent. Que l'on condense la matière en actes, qu'on la monnaie en tableaux successifs, qu'on évoque un milieu mondain, bourgeois, ouvrier, paysan, bohème ou apache, qu'on l'encadre avec ou sans

goût, dans des décors pittoresques ou non, bien éclairés ou mal, à la manière d'un chromo, d'une image d'Épinal ou d'une eau forte, on se borne toujours, sous prétexte de vérité, d'humanité et de modernité, à l'imitation de la réalité quotidienne sans aucune transposition. L'art qui omet de transposer, n'est pas un art.

Beaucoup de critiques le sentent, peu osent le dire. Il est malaisé d'attaquer de front l'idéal déjà centenaire qu'incarne la « comédie en veston » — ou en caraco — dont le grand public a pris l'habitude. Forme inférieure du théâtre, ils laissent croire que c'est la seule, la principale tout au moins. Quand, par hasard elle respectera les règles particulières de la construction dramatique inventée au grand siècle, elle ralliera parmi eux les champions de la tradition — et ceux de la subversion, si, par défi, elle les viole. Alors ils crieront au chef-d'œuvre; *Marius* ou *Maya*. Eh soit!

Ils voudraient pourtant en sortir du vieux bourbier naturaliste. « *Judith!* » vive Judith! un grand sujet au moins! Le malheur veut que l'auteur soit un précieux, c'est-à-dire quelqu'un qui dissocie au lieu de réunir, qui entorille au lieu de démêler. Verroterie de littérateur, paradoxes d'idéologue, cela remplace-t-il la verdeur toute nue, toute droite, du vrai créateur d'action? D'aucuns ont proclamé à ce propos la rentrée triomphale de la littérature sur la scène; elle devait sauver le théâtre; c'était de son absence qu'il mourrait. *Le théâtre ne sera sauvé que par lui-même*, par un retour à sa nature propre, où la littérature a sa part, mais rien qu'une part.

Voilà ce qu'ont compris les Quinze et voilà pourquoi ils nous intéressent. Voilà pourquoi on les combat. Il fallait le redire avant de nous pencher sur leur effort.

II

Le jeu, tout par le jeu. Ce qui le sert sera le bienvenu. Ce qui l' dessert, à proscrire. Le jeu est l'essence du drame, parce qu'il est la mise en ordre de toute expression de l'homme par l'homme, sur un thème donné : attitude, mouvement et voix. Autant de jeux que de thèmes. En voici trois.

Premier thème, premier jeu : *La vie en rose* : Jeu d'époque. Improvisé par Armand Salacrou quelques jours avant la représentation, je ne ferai qu'un reproche à cette charmante fantaisie : de languir vers le second tiers. Elle part bien, elle arrive bien; mais elle se repose en route. Le genre n'admet pas de repos. Tout doit sembler jaillir dans la seconde, la force motrice de chaque moment est seule capable de nous porter, de surprise en surprise, de plaisir en plaisir, à travers les caprices d'une action dont le fil est insaisissable, l'enchaînement illogique, le développement tout gratuit. Ceci dit, je n'ai aucun souvenir d'avoir vu ailleurs un tableau aussi frais et aussi piquant, aussi poétiquement satirique de l'avant-guerre. On a pu l'essayer partiellement au cinéma; un tel art, je le reconnais, est à la frontière de l'art de l'écran. Mais il lui montre ce qu'il devrait faire, si l'art de l'écran, lui aussi, ne pataugeait dans un naturalisme affreux. Puisqu'il ne le fait pas, que l'art de la scène le fasse, avec ses moyens qui sont plus humains; et d'une plus rare qualité. Sans compter qu'il s'ouvre par là des perspectives imprévues. Qu'on imagine ce que serait sur ce plan de féerie cocasse, une comédie de mœurs moderne, limitée à un seul objet.

De cette fantaisie, n'exagérons pas l'importance. En tout cas, elle honore son inventeur; elle peut l'aiguiller, en le révélant à lui-même. Elle nous prouve qu'il est possible, avec peu d'années de recul, de résumer en un jeu nos façons de vivre. Elle donne l'occasion aux jeunes acteurs de mettre au jour de nouvelles ressources, en parodiant, avec style et grâce, une réalité très proche de nous. Ils sont tous la justesse même et donnent l'illusion d'une parfaite liberté.

III

Second thème, second jeu. *La mauvaise conduite*. Jeu de farceurs, sur un thème de Plaute, avec masques, selon la plus ancienne tradition.

L'expérience était risquée. Le masque a mauvaise réputation. La comédie moderne nous a habitués à porter notre attention sur le visage de l'acteur aux dépens du reste de sa personne, d'y chercher un plaisir divers et nuancé. Pourrait-on toute une soirée s'intéresser à des figures synthétiques, quasi fixées dans leur comique essentiel?

A dire vrai, la *Mauvaise Conduite* n'emploie guère que le demi-masque, qui laisse à l'œil et à la bouche leur liberté d'expression et, dans une certaine mesure, peut être mu par le visage. Mais avec le masque, complet ou non, l'optique change, l'intérêt se déplace. On a devant soit l'homme en pied. Il parle tout entier, avec son corps, avec ses membres, avec sa tête, par des signes nouveaux, distincts de ceux de la réalité. Le jeu est amené, contraint à se déployer sur le plan du style, dans une recherche continue de transposition.

La tentative a-t-elle réussi? Oui et non, selon moi. Mais oui l'emporte. Des figures comme celles de Legoinfre, de Ménechme, de son épouse, pour ne citer que les trois plus frappantes, sont de véritables types qui entrent dans l'esprit et s'y incrustent fortement; comme Ubu, Gnafron ou Polichinelle. N'aurait-on qu'elles à louer — ce qui n'est pas — que cela suffirait à justifier la reprise du genre, à lui restituer ses lettres de noblesse, à nous assurer qu'il peut vivre encore: il a retrouvé une scène, une technique, un auteur, des acteurs. Que veut-on de plus?

Ce qui fausse le résultat, ce qui empêche l'expérience d'emporter l'adhésion totale du public, comme elle le devait, comme elle le pouvait, c'est la longueur ou plus exactement la prodigalité du texte. Il eût fallu pour commencer un scénario plus nu, moins verbeux. Je suis aussi sensible que personne au comique de Jean Variolet. L'imprévu de ses traits, la saveur de sa langue, son ton dru sont irrésistibles; je ne boude pas mon plaisir. Mais j'ai pu constater — sur moi et sur les autres — que dans cette farce éperdue, fondée comme on sait sur un quiproquo, c'est le quiproquo qui fait le moins rire et les monologues le plus. Le bondissement des lazzis et leur inépuisable drôlerie, moins souvent suscités par la situation que par l'ébriété et le bon plaisir du poète, nous distraient, nous dissipent, au lieu de nous conduire au but. En vérité, nous perdons l'action de vue; l'essentiel se trouve submergé, supplanté par l'accidentel; et le jeu bridé par les mots qu'il doit aider de ses figures, se répète, piétine sur place; sa gratuité s'accuse; sa pointe vive s'émousse; il ne sait plus vers quoi il court.

On aurait dû porter la hache dans cette forêt de parole, l'émonder, la percer. Sitôt qu'elle s'éclaire, et nous laisse voir l'horizon, dans la première moitié du dernier acte par exemple, voyez avec quelle verdeur, le comique repart, voix, mimique, pensées, à la frontière de l'humain pourtant: la rencontre des deux Ménechmes! Le jeu redevient nécessaire; il n'est plus tenté d'abuser; parce que les mots n'abusent plus, parce qu'ils ne lui en fournissent plus le prétexte. (Je passe sur la conclusion pseudo-morale qui grossit le thème inutilement). C'est toujours le même problème, trouver l'équilibre juste entre l'agi et le parlé.

Réduite d'un tiers, braquée directement sur son objet, la *Mauvaise Conduite* eût tenu tête à toutes les critiques. Sa réalisation poétique et scénique ne nous offrait pas de vagues promesses, mais des trésors solides, de la plus rare qualité. Nous palpions de nos mains la matière vivante de la farce, ses types, son mécanisme, sa santé: voilà ce qu'il faut retenir. Pour la première fois, nous avons vu un jeu de «masques». Si, pris en bloc, ce n'est pas encore un chef-d'œuvre, tous les éléments d'un chef-d'œuvre y sont enfermés.

IV

Troisième thème, troisième jeu. *Bataille de la Marne*. Jeu épique, jeu tragique. Sans exemple depuis les *Perses*.

Mais comment en parler avec équité?

J'écarterai d'abord les objections singulières de M. Benjamin Crémieux dans son article de la N. R. F. «Pourquoi ce sujet? nous demande-t-il. Veut-on nous préparer à une nouvelle bataille de la Marne? Veut-on raviver en nous la haine des Allemands? etc.». Mais non, Monsieur, on ne veut rien que porter à la scène, avec le plus de conviction et d'art possible, un sujet héroïque, humain national, comme par exemple la *Délivrance d'Orléans*. Lorsque j'aborde un sujet religieux, ce n'est jamais dans le dessein de prouver une vérité de la foi ou de convertir une âme; cela me sera donné par surcroît, s'il plaît à Dieu; je ne veux que le bien traiter. Evidemment, je crois à mon sujet; ainsi qu'André Ohéy au sien. Est-il désormais interdit à un dramaturge français de croire à une victoire de la France, aussi bien qu'à un dramaturge chrétien de croire en Dieu — et d'en parler? Laissons cela. Le partisan a montré le bout de l'oreille.

A l'autre pôle du monde littéraire, on a vu l'Académie s'émouvoir. Elle a attribué par un vote unanime, le Prix Brieux à notre

auteur. Je la félicite de ce choix; il aura eu pour résultat d'attirer l'attention du public bourgeois sur un essai de tragédie moderne qu'il n'était peut-être pas fait pour découvrir et pour goûter tout seul. Mais que l'on ne s'y trompe pas; le *Prix Brieux* couronne une «bonne œuvre». Il ne prouve donc rien. Cette «bonne œuvre» est-elle une «belle œuvre»? dans quelle mesure? et pour quelles raisons? C'est le seul point qui nous regarde ici.

Il n'est pas aisé de donner les miennes. Je suis Français, j'ai fait la guerre, je crois en la victoire remportée sur la Marne, je suis certain qu'elle nous a sauvés. Si le rappel du fait, si son nom seul m'émeut, que sera-ce du fait lui-même restitué tout à coup devant moi? Un pantalon rouge, une capote bleue, trois notes de clairon en coulisse... tout le passé remonte, je vibre, je vais pleurer... Aussi bien je me suis mêlé de mon cœur. J'ai assisté plusieurs fois à la pièce, afin de revenir à froid sur le saisissement du premier jour. Je me suis armé devant elle de plus de critique pour l'éplucher que jamais devant aucune autre; je tiens pour nuls, les jugements contradictoires qui ont été portés sur elle par ceux de mes confrères qui n'ont pu la voir qu'une fois. Des patriotes l'auront condamnée pour marquer leur indépendance; des internationalistes l'auront louée dans le même but; les plus nombreux n'ont écouté que leur sincérité de partisans. A droite, à gauche, peu m'importe! Je me suis efforcé de trouver un terrain plus sûr.

L'effet de surprise est passé. Scène après scène, je sais tout ce qui va venir. Le choral allemand ne me jugulera pas. Je prévois le retournement des soldats qui passeront soudain de la fuite à l'attaque. Il s'agit pour moi de peser, à mesure qu'ils se présentent, la valeur esthétique des moyens mêmes qui m'ont arraché des larmes hier...

Mais avant de me prononcer, je préciserai deux points de doctrine.

1^o Je ne crois pas à la supériorité absolue de la technique dramatique du XVII^e siècle français. Elle a ses vertus et elle a ses vices. Il en est d'autres qui la valent. Loin donc de souhaiter que l'on impose à la tragédie le mécanisme de Racine, je réclame pour elle le droit d'user d'une autre sorte d'agencement. Notons-le bien, les Grecs (comme Shakespeare) ont employé une technique sans intriguer, celle du pur déroulement. Il existe, à mon sens, que trois principes de construction dramatique assez essentiels pour qu'on les dise universels: *unité, continuité, progression*. Indépendants des questions de temps et de lieu, des modes d'exposition et de coupe, ils admettent tous les moyens, toutes les conventions imaginables, toutes les formes possibles d'un *ordre* qui est leur commune fin.

2^o Je m'élève une fois de plus contre certaine conception de l'art dramatique qui enferme l'auteur dans son cabinet.

«Qu'est-ce que le texte de M. Ohéy? s'écrie quelqu'un qui le trouve bien mince. Admirez ce que le metteur en scène en a fait».

Le metteur en scène n'en a rien fait, que n'eût conçu, prévu, voulu l'auteur lui-même. Compte-t-on pour rien la conception? Il n'y a pas d'un côté la *littérature* d'une pièce, de l'autre sa *figure scénique*; elles sont pensées en même temps. Lorsque Racine déclarait «Je n'ai plus que les vers à faire», il signifiait que son plan était établi, mais aussi bien sur les planches que dans sa tête. Sa tragédie avait déjà sa stature, son rythme, sa place dans l'espace concret, elle vivait déjà de sa vie plastique. A plus forte raison, Sophocle; à plus forte raison, Eschyle.

Certes, l'auteur peut demander des suggestions à ses interprètes, avant de concevoir et dans le moment d'achever. Mais c'est lui qui décide, c'est lui qui crée. Si l'honneur de la réussite doit être partagé, c'est à lui qu'en revient la majeure part. Plutôt ne les séparons pas. Sans eux, il ne peut pas grand-chose, mais eux ne peuvent rien sans lui.

V

Donc, le rideau se lève sur le premier acte.

La scène nue, ses colonnes blanches: un vaste espace libre et qui permet d'imaginer. Nul artifice de décor. Nul artifice d'éclairage. Aidés de quelques chants, de quelques bruits, les personnages rendront compte de tout.

Six jeunes femmes et une vieille, cheveux tirés et visages hâlés, en corsage noir et tablier bleu, forment un bloc pesant, tragique. En coulisse, invisibles, les soldats passent en chantant. Ils partent pour la guerre: elles les regardent partir.

Jamais aucune pièce depuis la tragédie antique ne nous a pré-

senté une image chorale d'une telle grandeur. Pas même *Cromede* du temps de Copeau; il faut aller chercher dans *Noëes*, chez *Diaghilev* un équivalent exotique. Mais l'exotisme porte en lui son recul, si nécessaire au style de la tragédie. Le recul, on l'obtient ici par l'immobilité et la simplicité, par la vérité et la gravité, à l'exclusion du petit geste anecdotique, à l'exclusion de l'accident singulier. Le cinquième siècle athénien rencontre Le Nain et la France. Une pensée qui suscite une forme. Avoir réalisé ceci classe une troupe; en avoir eu l'idée classe un auteur.

Qu'on ajoute à cette image quelques mots échangés très simples, quelques silences, quelques soupirs, l'irruption d'un soldat qui embrasse sa mère; le sujet est posé, très haut. Il s'agit pour lui de s'y maintenir. De Charleroi aux marais de Saint-Gond; un mois de guerre. Une victoire née d'une défaite, le sursaut vainqueur d'un peuple vaincu, voilà ce qu'on veut nous montrer, nous faire vivre: une suite de « communiqués ». Par quels moyens?

En mettant en scène le peuple lui-même dans sa généralité la plus humble, mais la plus noble, aux divers temps du drame où se joue son sort. D'un côté, les femmes de France. De l'autre, une poignée de soldats. Deux groupes figuratifs, mais réels, assez lourds de réalité pour figurer la nation entière: les envahis, les défenseurs. S'il faut entre eux quelques comparses, pour susciter leur jeu, on les fera aussi effacés qu'on pourra: le maire, le médecin, la châtelaine. Car la *personne* ne compte plus ici. Plutôt il n'y en aura qu'une qui les rassemble toutes, qui les signifie toutes. Une seule: mais il faut qu'elle y soit.

Ce personnage unique, c'est la France. J'en demande pardon aux esprits forts. Une *Bataille de la Marne* conçue du point de vue français, sous forme de tragédie pure, ne saurait avoir qu'un ressort: l'idée, le sentiment et la réalité de la *patrie*. Si l'on n'y croit plus, si on ne l'aime plus, si l'on n'imagine plus qu'un peuple ait pu vraiment y croire, vraiment l'aimer, jusqu'à donner son sang, n'en parlons pas. Une tragédie nationale pose ce postulat, exige qu'on l'accepte; ce n'est pas un débat d'idées, un examen critique de l'histoire, mais la présentation et l'exaltation d'un événement et d'un état d'esprit donnés. Il y a la France avant tout.

Pour l'évoquer devant nos yeux suffira-t-il de l'action du double chœur; le chœur qui lutte et le chœur qui souffre? Comment deviner sa présence active dans l'âme de ces femmes et de ces soldats? Ils sont trop engagés dans le combat, dans la fatigue, dans l'effort, dans la peur et dans la souffrance pour parler d'elle comme ils pensent à elle, passionnément sans doute à leur insu. Alors, elle sort de leur pensée, elle se montre, elle prend un corps et un visage, la voici!

Il fallait y songer, et il fallait l'oser. On a beaucoup discuté cette audace. Elle s'est imposée pourtant. Mon émotion seconde confirme en tout cas la première: le protagoniste devait surgir.

C'est elle, ce ne peut être qu'elle: blonde, fraîche, franche, saine; simple avec un air de grandeur. La jeune fille en fleur, la vraie, la fleur même de notre sol. Au naturel, dans sa robe drapée, surprise par l'assaut. En casque à haut cimier, un grand manteau de cavalier sur les épaules. Que fera-t-elle? Elle assistera à son drame qui est celui de tous; surtout le sien. A peine se mêlera-t-elle à son peuple: tous sont aimés, comment choisir? Les femmes prient à son ombre, elle consolera un soldat mourant. Sa qualité de fiction, le plus souvent, la tiendra à distance, condamnée à la solitude, à l'ignorance, à l'impuissance: ce n'est pas elle qui commande, hélas!

On la verra craintive, soucieuse, éplorée, épuisée, faible et forte, tendre et brave, à l'affût des nouvelles de son destin. Que veut-on d'elle? Que fait-on d'elle? Sera-t-elle perdue? Sauvée? à quel prix, mon Dieu! Devant l'événement, elle sent croître ou décroître sa confiance, s'assombrir ou s'ensoleiller son humeur; elle reçoit parfois une inspiration que les faits semblent contredire. D'une entité, l'auteur a fait un être humain.

La France devant sa passion, c'est tout le drame. Elle voit son peuple s'enfuir, elle voit son armée en retraite. L'auteur attache à sa personne un messenger officiel, quelque chose comme le porteur du « communiqué quotidien »: un de ces vieillards toux irs jeunes, créés par Erekmann Chartrian, qui aurait assisté aux guerres de la Révolution et de l'Empire, à toutes nos guerres peut-être, de Poitiers à Champigny et d'Azincourt à Sedan; il sort des siècles pour assister à la dernière. Oh! c'est un homme bien vivant; il est un peu sceptique, il a du bon sens, il ne croit guère qu'à ce qu'il voit, il est respectueux et familier, il sait ce qu'on doit à la France. De sorte que les rapports qui vont s'établir entre eux seront d'une émouvante qualité.

La France, le messenger, le chœur des femmes, le chœur des soldats. Rien de plus. Et l'action s'engage. C'est une action successive. L'art consistera à doser les interventions de chacun le long d'une courbe continue qui suivra la marche des événements, de la défaite à la retraite, de la retraite à la victoire.

Je crois qu'à ce point de vue le premier acte est un chef-d'œuvre; ou il s'en faut de peu. Le départ, les femmes en pleurs, le succès d'Alsace, la paix de l'été; le canon, Charleroi, la fuite, la retraite; la France qui appelle au secours, l'annonce du bombardement de Reims; la fatigue qui croît, le choral allemand qui s'enfle, qui va tout submerger; le premier soldat allemand qui pose le pied devant Paris; on ne saurait mieux varier les effets, dans l'unité de ton, selon une progression constante. Le bloc des femmes, l'ordre dispersé des soldats, la France seule avec son cri, et le communiqué impitoyable, alternent, se poussent, se renfoncent, composent un poème de voix, d'attitudes, de mouvements, d'une sobriété qu'on peut dire sublime. Laconisme des mots, laconisme du jeu, laconisme des bruits. Tout juste ce qu'il faut de pittoresque dans les paroles des comparses, le maire, le docteur, la dame du château, pour éclairer l'action d'un sourire et nous rendre le ciel de France dont les oiseaux continuent de chanter au-dessus du drame sanglant. Je sais gré à l'auteur, dans une action qui devait rester pure, d'avoir esquivé le débat entre l'envahi et l'envahisseur, en laissant celui-ci délibérément en coulisse; le choral de Bach qui le représente et l'unique soldat casqué signifie amplement son irrésistible puissance.

Dois-je formuler une réserve? Oui, je suis ici pour tout dire. Que l'auteur ait, dès le début, pris le parti de la concision, presque de l'abstraction dans le langage, j'en suis pour ma part enchanté. Aucune concession au patriotisme de violoncelle. Les faits dictent les mots et les mots frappent comme des faits. Pas un de trop, bien sûr. Ils seraient plutôt en trop peu. A certains moments d'extrême tension, quand les événements extérieurs viennent converger au même point, à l'intime du cœur du tout unique personnage, la France, quand ils pressent ce cœur, le déchirent, le broient, on attend un éclat, une explosion. La mimique, la stature ne suffiront plus; il faut le *verbe*; simple, mais splendide; sobre, mais puissant; à l'image de la mimique, à la hauteur de la stature, à la mesure de la passion. Le cœur crie et on veut l'entendre.

« J'ai été lâchement attaquée... »
Oh! le beau départ! — Non. La France n'en dit pas plus: elle se retire. Elle renie Eschyle, Shakespeare, Claudel, Péguy surtout dont la voix était attendue.

Je sais qu'il fallait éviter ici tout soupçon de littérature. La vraie poésie en est-elle qui naît de la nécessité? Ou l'auteur s'est trouvé à court de poésie, ou il a douté de lui-même. Ce que je sais, c'est que l'émotion tragique m'avait creusé le cœur et qu'elle me la laisse incombé.

VI

Fallait-il un second acte? N'eût-il pas été préférable de tout masser dans le premier, la descente et la remontée, l'une prenant appui sur l'autre, le double mouvement décrit en boucle d'un seul trait? De là vient, à mon sens, la moindre émotion que suscite le second acte, sa moindre puissance, sa moindre beauté... Des moments peut-être plus saisissants, des inventions plus hardies... Le retournement subit des soldats: « on ne recule plus, on avance! »; l'égrènement du chœur des femmes, chacune repartant pour son village délivré; le geste et le mot de la fin: « Que font-ils donc? — Ils creusent des tranchées... » voilà trois exemples sans prix de la plénitude tragique dont André Obey est capable sur le terrain que les Quinze lui ont conquis; ce ne sont pas les seuls. Mais comment nourrir tout un acte, sans tricherie et sans littérature, avec une « victoire »? La défaite est un bon sujet; parce qu'elle met en œuvre les deux ressorts essentiels de la tragédie, terreur et pitié. La victoire n'a d'autres ressources — faibles, du reste, quand on la sait d'avance acquise — que les fluctuations du combat. Obey s'en est-il avisé? N'a-t-il pas trop scrupuleusement obéi au souci de la vérité historique? La victoire de la Marne a été obtenue en plusieurs temps, il aura voulu les marquer.

Quoi qu'il en soit, il a fallu meubler les intervalles. D'où l'anecdote. D'où la poésie. Mais on sait que la poésie, je m'excuse de le répéter, ressemble bien à la littérature quand ne la dicte pas une forte nécessité. D'où l'épisode de Gérard et de Sylvie, à la fois poétique et anecdotique; il me distrait. D'où le récit du chauffeur de taxi, savoureux et charmant, mais qui vient après la bataille; il fait hors d'œuvre, étant retour sur le passé... De sorte

que ce second acte ressemble plus à une rapsodie qu'à une symphonie; il nous emporte par à-coups. Il n'a ni l'unité, ni la continuité, ni la progression du premier acte. Plein de beautés, palpitant de sublime, il n'est ni tout à fait sublime, ni tout à fait plein, ni tout à fait beau. Réduit à des scènes majeures et soudé à l'acte du fléchissement, il eût produit, me semble-t-il, un effet de redressement inoui; il eût bouclé et parachevé un chef-d'œuvre que la sûreté, la nouveauté, le grand style du jeu et de la mise en scène se sentaient en mesure de dresser devant nous, dont ils nous ont donné l'idée sans cesse. Plus d'unité avec quelques beaux chants, voilà tout ce qui a manqué, pour fermer la bouche à nos adversaires. On me permettra de le regretter.

J'ai formulé ma pensée, sans aucune feinte. Mais ai-je fait assez sentir, malgré l'aveu de ses imperfections l'importance de ce jeu tragique? Dire qu'il est unique aujourd'hui n'est rien, si on n'ajoute pas qu'il est. Dans ses parties les plus hautes, il égale *Noé* et *Lucrèce*. Pour la conception, pour l'exécution. Il joint la poésie et la familiarité de l'un à la sévérité et à la densité de l'autre. Il nous propose un usage vivant du chœur. Il nous prouve surtout qu'une matière toute moderne est capable d'atteindre au style, même au style tragique, sans s'écarter de la réalité, avec notre langage, notre visage, notre costume. Ce point est d'un intérêt capital. La tragédie retrouve ici son sens antique, sa valeur architecturale, son caractère de célébration. Elle redevient nationale et religieuse. Tout espoir lui est donc permis.

Le théâtre de jeu nous aura donné, en une saison de deux mois, un jeu d'époque, la *Vie en Rose*; un jeu de masques, la *Mauvaise Conduite*; un jeu d'attitudes moderne et tragique, *Bataille de la Marne*. Tout cela par les Quinze.

Vivent les Quinze et vive le jeu!

HENRI GHÉON.

Albert Dufourcq historien de l'Église

M. Albert Dufourcq, âgé de soixante ans, est depuis trente-deux ans professeur à l'Université de Bordeaux. Ses élèves reconnaissants viennent de lui offrir, sous le titre de *Mélanges Albert Dufourcq*, un recueil d'études d'histoire religieuse, dont M. Georges Goyau a écrit la préface. Hommage délicat à un maître qui, au cours d'une si longue carrière, a conquis l'admiration et l'affection des générations d'élèves qu'il a formés aux méthodes historiques.

Parmi les travaux considérables publiés par l'éminent historien, brille son œuvre capitale sur *L'Avenir du Christianisme*, dont sept volumes sont parus et peut-être autant d'autres en préparation.

Ce titre, à première vue, paraît paradoxal pour un ouvrage consacré au passé de l'Église, depuis ses origines, ou mieux depuis sa préparation lointaine jusqu'au XX^e siècle. Il faut, sans doute, y voir un acte de foi dans la vitalité de l'Église jusqu'à la fin des temps. En montrant à travers les siècles le développement de l'idée chrétienne, l'histoire du passé devient une garantie de l'avenir.

Qu'on ne se figure pas que cette œuvre, apologétique par la force des choses, constitue un discours lyrique sur les triomphes de l'Église. C'est un travail d'historien probe et impartial, dont la grande et unique règle consiste à ne tenir compte que des faits et à dire toujours et en tout la vérité, telle que les documents consciencieusement comparés la lui ont livrée.

M. Albert Dufourcq n'est pas de ces pusillanimes qui croient devoir cacher sous les fleurs d'éloquence les taches ou les déchirures du manteau de la sainte Église. Il ne simplifie pas les questions d'apologétique en passant sous silence ce qui générerait sa thèse. Ou plutôt, il n'a pas de thèse préconçue; il se contente de

considérer la multitude des faits et, de son analyse, se dégager d'elle-même la conclusion. C'est la vraie position qui convient à l'historien digne de ce nom.

Un appareil scientifique et critique fort considérable risque d'être encombrant. Les broussailles des documents ne couperont-elles pas les perspectives? Déterminé à ne rien avancer sans les références des témoins et poussant très loin le souci du détail, comment réussira-t-il à se ménager des vues d'ensemble; à dégager les grandes lignes de l'histoire?

Il a adopté pour cela une méthode que M. Goyau rapproche avec bonheur de la disposition imaginée par Ferdinand Brunetière dans son *Manuel d'histoire de la littérature française*; au bas des pages s'accumulent les faits et les réflexions de détail, dont le solide fondement soutient la synthèse qui se déroule dans le haut des pages. D'une part, l'analyse des documents; d'autre part, les idées générales qui s'en dégagent.

Le lecteur, au début, se sent un peu tirailé de haut en bas. Pour bien faire, il faut, après avoir lu le texte et les notes d'un chapitre, reprendre d'une traite la partie supérieure; alors seulement, on se rendra compte combien cette synthèse est vivante. « Toute une philosophie de l'histoire, dit encore M. Goyau, règne sur l'opulente annotation, elle la domine en même temps qu'elle s'en dégage; le philosophe éclaire l'historien, l'historien soutient le philosophe; fréquentes sont les pages qui condensent en vingt-cinq lignes de nombreuses lectures; et l'architecture dessinée par M. Dufourcq, au point où elle est parvenue, fait le plus grand honneur à la science catholique dans le domaine particulièrement délicat de l'histoire des idées ».

Pour nous en tenir au cinquième volume, sur le *Christianisme et les Barbares*, dont une nouvelle édition vient de paraître, disons tout de suite qu'il ne constitue pas ce qu'on appelle une « lecture pieuse », quelque édifiante qu'elle soit en son genre. Les catholiques peu avertis y trouveront peut-être matière à étonnement, sinon à scandale. Mais ne vaut-il pas mieux qu'ils connaissent la vérité et se rendent compte de la part humaine de la sainte Église?

Il ne faut pas se représenter l'Église des premiers siècles comme l'actuelle, ni oublier que, si le dogme reste immuable à travers les temps, la discipline ecclésiastique a dû subir une évolution en rapport avec les contingences du milieu.

Ajoutons que la situation de l'Église du V^e au X^e siècle est navrante en Orient et en Occident. Comparée à l'état actuel, elle apparaîtrait désespérée, et cela cinq siècles à peine après sa fondation. « Ne marche-t-elle pas à la mort? » Si l'on n'avait foi dans les promesses divines, on serait tenté de le croire. Cela n'est pas mauvais à dire pour nos pessimistes, qui se lamentent sur la décadence morale du XX^e siècle, et ne voient pas l'immense prestige dont jouit l'Église d'aujourd'hui et la magnifique pureté de mœurs qui fait la force et l'honneur du clergé moderne dans son ensemble.

Il n'en était pas ainsi à l'époque qui suivit les invasions des barbares.

Les seigneurs laïques sont devenus les maîtres des évêchés, des paroisses, des monastères. L'élection aux dignités ecclésiastiques en arrive souvent à ressembler à une vente. « Il n'y a presque rien, écrit Abbon au IX^e siècle, dans l'Église qui appartient à Dieu seul, qui ne soit donné à prix d'argent ». Et Rathier : « On ne cherche pas celui qui se distingue des autres par son obéissance, mais celui dont les coffres sont le mieux remplis, qui a la meilleure table, qui distribue le plus généreusement les terres ou les bénéfices de l'Église; celui qui a le père le plus puissant, le frère le plus riche, la famille la plus généreuse, les fils les plus influents. Ainsi, on ne tient plus compte de l'âge : les jeunes gens s'emparent d'une dignité due aux vieillards et ce qui est divin est mis à l'encan. »

Cette simonie qui, malgré les canons de l'Église, tend à se substituer au droit régulier, s'accompagne, naturellement, d'un relâche-

ment énorme de la discipline. Le mariage des prêtres, interdit rigoureusement par les conciles, devient un usage général. Evêques et prêtres mariés transmettent leurs églises à leurs enfants : « le clergé tend à se transformer en une caste héréditaire, le don de Dieu à n'être plus qu'une part de succession. »

En Angleterre, le désordre est si grave que le pape Formose veut excommunier en bloc tous les évêques anglais.

En Germanie, la situation est moins mauvaise, mais là aussi le roi devient le chef incontesté de la société religieuse et dispose presque souverainement des évêchés et des monastères. Henri II, vénéré comme un saint par l'Eglise, sans jamais rompre avec la Papauté, s'érige en maître absolu des dignités ecclésiastiques. A ses yeux, le droit du roi prime tout. Du moins, faut-il lui rendre cette justice que son choix ne se porte jamais sur un indigne. Mais la corruption naît de la richesse; et le roi songe, peu de temps avant sa mort, à réunir un grand concile pour mettre fin aux abus.

Rome même n'est pas épargnée par le flot montant de la dépravation. La sinistre famille des Théophylactes prend et garde longtemps la direction des affaires, dispose du siège de saint Pierre au gré de l'infâme et criminelle Marozie, et l'abomination de la désolation envahit le sanctuaire. On finira par voir sur le trône pontifical un débauché de seize ans, qui gouvernera l'Eglise pour des années sous le nom de Jean XII.

Est-il étonnant que certains prédicateurs de l'époque annoncent comme imminentes la venue de l'Antéchrist et la fin du monde? « L'universelle dissolution n'a-t-elle pas partout commencé son œuvre? »

Mais « la fin du monde n'est pas venue; le christianisme n'est pas mort; l'Eglise s'est ressaisie. C'est que la désorganisation seigneuriale n'a pas paralysé toute vie chrétienne, ni toute vie catholique ». Et M. Dufourcq énumère les saints que Dieu suscite partout et dont l'influence prépare le renouveau.

Ainsi, aucune situation n'est jamais désespérée pour l'Eglise, qui se ressaisit toujours...

M. Dufourcq, nous l'avons dit, fait uniquement œuvre d'historien; il se contente de rapporter les faits. Peut-être, pour ne pas froisser certaines oreilles catholiques, aurait-il pu commenter théologiquement telle ou telle donnée. Il mentionne, en passant, qu'au VII^e siècle, il est à peu près sûr que les diacres, les femmes et les laïques peuvent entendre les confessions aussi bien que les prêtres ou les évêques (p. 112). Encore serait-il opportun d'ajouter que ces confessions étaient un abus, contre lequel les papes protesteront.

Quel que soit le dévergondage de certains papes, il est bon, en le signalant, de remarquer que jamais, à aucune époque de relâchement, on n'a vu un pape chercher à justifier ses désordres par des changements apportés aux doctrines de l'Eglise. Si leur conduite est monstrueuse, leurs bulles restent irréprochables. Les pontifes les plus corrompus sont les gardiens fidèles du dépôt de la foi et de la morale.

Alors que tous les hérétiques ont prétendu légitimer leur propre conduite par des accrocs portés aux principes, il y a, dans cette intégrité pontificale, un véritable prodige, d'autant plus frappant qu'il a été prédit par Jésus-Christ : *Ego rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.*

D'autre part, il est clair qu'un historien, qui écrit une œuvre de pareille envergure, ne peut, à propos de chaque détail, recommencer l'interprétation doctrinale des faits. C'est dans son ensemble que l'œuvre doit être jugée. Alors apparaît magnifiquement la marche triomphale de l'Eglise, à travers les siècles, vers un avenir qui la conduira jusqu'à la fin des temps et qui ne se consommera que dans l'éternité.

PAUL HALFLANTS.

Les Soubrettes de Molière⁽¹⁾

Deux mois avant la mort de Molière, son ami Boileau vint lui rendre visite. Il le trouva très malade, toussant à fendre l'âme. Boileau, ému et inquiet, s'enhardit à lui dire (Molière n'aimait pas qu'on parlât de sa santé) : « Mon pauvre Monsieur Molière, vous voilà dans un pitoyable état. La contention continuelle de votre esprit, l'agitation continuelle de vos poumons sur votre théâtre, tout enfin devrait vous déterminer à renoncer à la représentation. N'y a-t-il que vous dans la troupe qui puisse exécuter les premiers rôles? Contentez-vous de composer, et laissez l'action théâtrale à quelqu'un de vos camarades : cela vous fera plus d'honneur dans le public, qui regardera vos acteurs comme gagistes; vos acteurs d'ailleurs, qui ne sont pas des plus souples avec vous, sentiront mieux votre supériorité. » — « Ah! Monsieur, répondit Molière, que me dites-vous là? Il y a un honneur pour moi à ne point quitter. »

L'histoire dit que Boileau ne comprit point quel honneur Molière pouvait trouver à crayonner sur son visage de grand homme un masque de bouffon, à lancer des traits plaisants au parterre et à recevoir sur la scène des coups de bâton. Boileau était un sage et digne homme, mais c'était un homme de lettres : il ne pouvait pas comprendre cette parole de comédien. Nous, comédiens, nous la comprenons. Le vrai, c'est que, selon le mot de Visé, Molière « était tout comédien ».

Comédien il avait quitté Paris à vingt-deux ans, comédien il y revint après avoir, en comédien, couru quinze ans la province; ce Paris, c'est en comédien autant qu'en auteur qu'il y triompha. Et c'est, vous le savez, en comédien aussi qu'il y mourut et qu'il y fut, à grand-peine, enseveli.

Cette fidélité à une troupe qu'il avait formée, cette solidarité qui, peut-être, lui coûta la vie, font que nous, ses comédiens d'aujourd'hui, nous le sentons encore tout mêlé à nous, plus proche de nous qu'aucun autre de nos grands auteurs. En étudiant ses pièces, nous interrogeons certes la pensée de l'écrivain, mais, presque aussi souvent, la pensée du comédien. Ce commerce commencé dès notre adolescence, et jamais fini, ce commerce qui semble devenu une seconde nature, prend, à cette évocation de Molière comédien, les nuances familières et tendres d'une longue amitié.

Cette amitié-là, elle est notre honneur, à notre tour, et notre richesse aussi. C'est elle, peut-être, qui fait que nous, sociétaires de la Comédie-Française, nous arrivons rarement à nous attendrir sur nos transfuges... C'est cette amitié qui m'enhardit à venir vous parler, en comédienne, de quelques-uns des personnages qu'a enfantés son génie d'auteur dramatique. Je dis *auteur dramatique*, et non simplement écrivain, parce que j'espère vous montrer au passage qu'il a nourri son génie (comme une très belle plante prend sa nourriture dans un humble terrain) à toutes les ressources, à toutes les habitudes de son métier de comédien.

Je vous parlerai de ces rôles en comédienne, c'est-à-dire la brochure à la main : non pas un texte ancien richement relié, mais une bonne brochure solide, sans prétention et dans les marges de laquelle on puisse crayonner à l'aise.

* * *

On s'est souvent tourmenté à essayer de justifier l'audacieuse familiarité des servantes de Molière. On a cherché si, vraiment, au XVII^e siècle, les servantes lançaient les oreillers à la tête de leur maître et si elles se faisaient poursuivre par eux à travers les chambres en dansant avec les fauteuils. On a reconnu que les mœurs d'alors étaient bien différentes de celles d'aujourd'hui; on a établi que les suivantes vivaient dans une grande intimité avec leurs maîtresses, mais enfin, on n'a jamais pu prouver que cette intimité autorisât une telle désinvolture. Peut-être les servantes de Molière nous trompent-elles un peu par l'extraordinaire vérité de leur accent, par leur éloquent bon sens, par leur éclatante

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal-Mercier

raison. Leurs paroles sont si simples et si justes qu'elles ne nous semblent pas pouvoir être dites par des êtres de convention. Je crois pourtant que ces joyeuses soubrettes sont plus vraies *humainement* que socialement.

Il faut se rappeler la naissance de l'emploi dans notre vieille comédie. La scène française ne s'était ouverte aux actrices qu'assez tard, et encore uniquement pour des rôles nobles et touchants. On sait de reste ce qu'était alors le répertoire comique. Perrine, ordinaire antagoniste du Gualtier Garguille et parlant le même vocabulaire que lui, était jouée sous le masque par un homme. Un autre homme, Alison, s'était fait une spécialité des « nourrices » riches d'industrie, pauvres de scrupules, équivoques de langage. Corneille, le premier s'avisait, dans la *Galerie du Palais*, d'introduire une suivante jouée par une femme; cela dix ans tout juste avant les débuts de Molière, vingt ans avant la *Marinette du Dépit amoureux*. Il semble que toutes les forces de maturation de notre théâtre se soient conjurées pour préparer sa saison de récolte féérique; il fallut que Corneille et Scarron se trouvassent juste à point pour permettre à Madeleine Béjart d'essayer, sous la coiffe de dentelle, l'éclat de sa chevelure accoutumée aux diadèmes tragiques, et de risquer dans les épigrammes sa voix consacrée aux nobles alexandrins; il fallut qu'ils se trouvassent juste à point pour libérer à travers le monde la *muse comique* de Molière.

Je dis : la muse comique. Le mot est de Sainte-Beuve, dans *Port-Royal*, et justement à propos de Dorine : « Cette Dorine si provocante, si drue, servirait très bien à figurer la muse comique de Molière, en ce qu'elle a de tout à fait à part et d'invincible, et de détaché d'une observation plus réfléchie, — l'humeur comique dans sa pure veine courante, qui l'assaillait, qui le distrait... et faisait remue-ménage à travers sa mélancolie habituelle, dont la profondeur ne s'en ébranlait pas. »

La comédie du temps de Molière était encore très près de ces habitudes de la vieille farce, où chaque personnage est typé une fois pour toutes, comme il l'est encore dans le répertoire de Guignol. Les « servantes » furent peut-être, malgré les caractères si vivants et si variés qu'il leur a donnés, quelque chose comme une survivance de ces masques sous lesquels Molière aurait fait parler librement, directement, sa *muse comique*.

Sa muse comique, c'est-à-dire son humeur, son inspiration comique toute vive. Nous nous sommes fait, et surtout depuis le romantisme, une idée fort inexacte de la mélancolie de Molière, une idée de gens aux nerfs surmenés, une idée de gens à qui la neurasthénie est familière. Certes, je ne veux pas entreprendre de vous persuader que Molière était joyeux comme le premier coup de matines, mais on se tromperait certainement en l'imaginant incapable de secouer sa tristesse. Les répliques comiques ne se fabriquent pas par le simple jeu de la volonté. On ne répand pas le rire par un effort de stoïcisme, et l'héroïsme de Sénèque ou de Marc-Aurèle n'a jamais pu aller jusqu'à leur donner figures de boule-en-train.

Il y avait bien en Molière cet esprit grave, douloureux, qui nous le fait chérir, mais par-dessus toutes les mélancolies, Molière gardait la force du rire. Dans ce tour comique de son esprit, dans cette force précisément, il devait puiser une consolation. Le comique profond de Molière n'est pas simplement une aptitude de l'esprit, c'est un mystère de la sensibilité.

Ce mystère est passé tout vif dans ses personnages de soubrettes. Ce jaillissement constant de l'humeur comique fait la grâce de *Marinette* et de *Toinette*, et l'originalité de *Dorine*.

* * *

Je vous disais tout à l'heure que le comique est un mystère de la sensibilité. Ayant à vous parler de personnages essentiellement comiques, j'ai été amené à me poser cette question, que je pose à mon tour ici, sans me flatter d'y apporter une réponse définitive : « Qu'est-ce que l'invention comique ? »

Le comique a toujours été étudié par des spectateurs. Le philosophe assis à l'orchestre se demande : Pourquoi tel mot, telle image, tel spectacle me fait-il rire ? Mais le mystère qui s'élabore dans le for intérieur de celui qui réussit à faire rire, qu'est-il ? L'instinct qui le guide, le désir qui le pousse, qu'en savons-nous ?

Nous n'en savons rien.

Philaminte, Arnolphe, Orgon sont comiques, mais sans le vouloir : ce sont des ridicules. Zerbiniette rit de toutes choses : elle nous fait rire, mais simplement par la contagion physique de sa

gaieté. En *Toinette*, en *Dorine* — en *Dorine* surtout — il y a autre chose.

Dorine, tout le long de la pièce, est en colère; cette colère est légitime. *Dorine* a toujours raison; nous sommes avec elle de tout notre bon sens et même de tout notre cœur, car elle s'emporte contre une prévention ridicule dont les conséquences menacent d'être tragiques. Or, sa colère et sa raison s'expriment perpétuellement en trouvailles comiques, c'est-à-dire comme s'exprimait la colère même de Molière au spectacle du monde.

Quelle est donc cette mystérieuse alchimie qui change en rire toutes les misères humaines, sans cependant les faire oublier ? En désespoir d'analyse, faudra-t-il arriver à parler de *comique pur*, comme on a parlé de poésie pure ? Faudra-t-il, en l'un et l'autre cas, se hasarder à conclure qu'on a appelé *pur* ce qu'on aurait dû appeler plus exactement *inconscient*, c'est-à-dire l'obscur nourriture que nos sensations et le mouvement de nos humeurs apportent à notre esprit ?

Le comique de *Dorine* n'est pas de la plaisanterie. Il est, au contraire, toujours nourri de sentiment. La colère provoque en nous une accumulation, puis une explosion de force nerveuse et musculaire; elle peut agir de façon analogue sur certains cerveaux. C'est le mot de Juvénal : *Facit indignatio versum*. Le comique « de colère », si l'on peut dire, ne serait-il donc pas un trait de la vigueur d'imagination, dont nous voyons des exemples dans toute la littérature populaire, cette vigueur qui forge perpétuellement des images neuves, et avec ces images fabrique les argots ? Cette vigueur d'imagination fleurit sur tous les terroirs sans doute, mais l'atmosphère citadine lui communique un surcroît d'agilité : Molière était de Paris, et *Dorine* est sa concitoyenne. Il y a l'éternelle gouaille de Paris dans l'insolence de sa riposte à *Tartuffe* :

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression...

Je parlais de poésie tout à l'heure, et le rapprochement n'est pas aussi fantaisiste qu'on pourrait le penser. Le comique spontané est une invention perpétuelle, un mécanisme d'imagination qui ne peut se comparer qu'à l'inspiration poétique. Celle-ci tendrait à créer des harmonies et à provoquer des émotions touchantes ou exaltantes, tandis que l'inspiration comique tendrait à faire éclater des contrastes, des dissonances — ces brusques ruptures qui déclenchent le rire.

L'invention comique n'est pas nécessairement l'apanage des esprits supérieurs. Elle serait une manière de don isolé — comme l'aptitude arithmétique, par exemple. On cite des « calculateurs » prodiges qui n'ont jamais pu s'élever aux études mathématiques; de même, on rencontre chaque jour des gens féconds en inventions comiques qui sont incapables de concevoir par eux-mêmes la plus simple idée générale. C'est l'invention comique isolée dans des cerveaux peu capables de culture qui forge les langages de la rue et les trouvailles de l'argot; dans les mêmes conditions, alliée seulement à quelques qualités physiques, elle a formé les farceurs de jadis, les pitres du café-concert d'aujourd'hui.

L'invention comique peut être aussi le signe d'un léger déséquilibre. Combien de comiques-nés furent finalement vaincus par la folie ! L'imagination, dans ce cas, se plaît à relâcher ou à couper les liens de l'expérience et de la raison. C'est le comique des fantoches de Musset, c'est une grande part du comique des clowns.

Mais enfin, elle peut n'être, cette invention comique, que l'une des facultés d'un cerveau exceptionnellement riche. Elle peut être la *folie au service de la raison*. Un esprit puissant juge, raisonne, déduit, médite, conclut, fait en un mot son métier d'esprit, mais garde encore, ayant ainsi exercé ses facultés normales, de la force en réserve. Imaginez le coureur de Marathon qui, arrivé à l'étape, se sentirait encore assez agile pour mener un ballet. Ce luxe du rire par-dessus la méditation, c'est Rabelais, c'est Molière.

Et je crois que c'est dans ce sens qu'il faut entendre le mot de Rabelais, inspiré lui-même par une définition de Platon. Si je vous cite Platon, ce n'est pas par pédanterie, c'est pour que vous n'ayez pas honte de votre rire. Certains auteurs moroses, à toutes les époques, et aussi à la nôtre, ont trop affecté de considérer le rire avec mépris. Platon, donc, avait défini l'homme : *animal doué du rire*, ζῷον γελαστικόν. Et Rabelais, en exergue de son livre, a proclamé :

Mieux est de ris que de larmes escrire :
Pource que rire est le propre de l'homme.

Chez les sots, le rire peut être signe d'infirmité d'esprit; mais chez les esprits puissants, il est au contraire la bienfaisante dépense d'un excès de force. Philosophes et moralistes de tout temps nous font admirer, chacun dans son sillon, le spectacle de la raison humaine qui patiemment chemine. Mais Molière, c'est la raison qui danse.

* * *

Molière, c'est aussi — et il ne faut jamais l'oublier — un grand cœur avide de faire battre d'autres cœurs. Ce don de l'invention comique est développé par le désir de déchaîner la gaieté, de répandre la joie.

Alphonse Willette, un jour que j'essayais, lui témoignant mon admiration, de lui dire quel prix donnait à sa gaieté ce fonds de tristesse, de douleur même parfois, qui paraissait dans ses dessins, me répondit : « Mais bien sûr que la tristesse est au fond de tout; on sourit pour que ce soit moins cruel. La gaieté, c'est une politesse... » Et la politesse, ainsi comprise, est encore un besoin du cœur. Ce besoin, chez Molière, dépassa le simple désir de plaire dont témoigne la politesse. Son besoin de faire rire, c'était encore une forme du besoin d'être aimé.

Jamais chez lui, en effet, la raillerie n'est froide, jamais le mot drôle ne sent la fabrique. Spectateurs et acteurs, nous sommes emportés par un courant irrésistible, par le torrent même de la vie. Cela est si vrai qu'aux bons jours, surtout quand le public nous aide de ses rires, cet élan de l'invention comique se communique à nous, acteurs, et nous monte un peu à la tête. Ne croyez pas, en effet, que les effets comiques se préparent à froid, dans le silence du cabinet, face à face avec le miroir. Il faut, pour qu'ils jaillissent, l'électricité mystérieuse qui circule de la scène à la salle, et qui revient de la salle à la scène. C'est cette ivresse particulière qui, à certains jours, fait que nous « inventons » à notre tour, et que nous méritons d'ajouter — pour un temps — notre cueillette au trésor de la fameuse tradition.

Je reviendrai là-dessus en étudiant quelques passages du rôle. Mais je voudrais essayer de vous faire remarquer, auparavant, la part du mouvement physique et des sonorités vocales dans cet entraînement à la gaieté. Ce courant de la vie dont je parlais à l'instant, il est matérialisé dans l'œuvre de Molière, par une rigueur de rythme qui jamais ne se relâche. Par ce rythme, Molière nous saisit et nous transporte, presque mécaniquement. Musique et danse sont toujours un peu présentes dans ses pièces, même aux scènes de pure comédie.

* * *

Tout est contrainte aux faibles; tout est stimulant aux forts. C'est peut-être de l'encombrement de la scène, de l'impossibilité de placer les acteurs avant le lever d'un rideau sans doute inexistant, que Molière a tiré ces prodigieux débuts de pièces tout en mouvement, où les personnages font irruption en se poursuivant, avant même d'avoir parlé : la dispute de Sganarelle et de Martine au début du *Médecin malgré lui*, la querelle d'Alceste à Philinte dans le *Misanthrope*. Mais son chef-d'œuvre en ce genre est le début de *Tartuffe*.

Gœthe disait justement : « L'exposition de *Tartuffe* est unique dans le monde. » Un siècle d'innovations théâtrales écoulé depuis ce jugement n'a pas apporté de quoi l'infirmer. Cette entrée de toute la famille conduite à grands pas par Mme Pernelle, qu'on s'essouffle à suivre et qui s'arrête à peine pour jeter réplique par réplique à chacun des personnages son titre dans la famille et le raccourci de son caractère, on n'a rien de plus soudain. On n'a jamais réussi à mener ainsi une exposition à une allure de crise, une première scène à une allure de quatrième acte.

Molière savait bien, en mettant un hypocrite à la scène, qu'il devrait ménager dans sa pièce de longues parties sombres et lentes; l'hypocrite ne pouvant, par définition, parler qu'avec une excessive retenue. Aussi s'est-il attaché à multiplier les reprises de mouvement, compensatrices de cette lenteur, et à lancer dès son début la pièce sur l'élan d'une attaque violente et animée.

L'apparition si tardive de Tartuffe a souvent étonné les critiques. On a été jusqu'à supposer qu'elle se faisait plus tôt dans une première version. Ce retard est cependant motivé par des raisons très simples : nécessité d'une savante préparation psychologique, d'abord. Molière l'a dit lui-même et il faut l'en croire. Mais aussi, nécessité d'équilibrer le rythme de la pièce : nécessité d'ordre

musical. Après l'*allegro* du début, à peine élargi dans la scène de Cléante (car elle était alors scène de bataille et non comme aujourd'hui scène de raisonnement), après la reprise rapide et passionnée du deuxième acte que termine le brillant *scherzo* de la scène de dépit, Molière pouvait enfin, sans risquer de faire languir sa pièce, développer le ténébreux *adagio* de la déclaration du traître, non sans l'avoir encore encadré par les quelques mesures rapides de la première scène du troisième acte et l'explosion des scènes de Damis et d'Orgon. La scène du quatrième acte qui doit passer d'ailleurs elle-même de l'*allegro appassionato*, est également encadrée, soutenue par des scènes de mouvement plus ou moins rapide et violent.

L'instinct théâtral de Molière le portait à accentuer ces retours de mouvements rapides d'autant que le fond même de la pièce était plus noir. Dans le *Malade imaginaire*, il poussera le procédé à l'extrême, puisque trois fois les danseurs et les chanteurs des intermèdes feront irruption dans la chambre encombrée de fioles et d'oreillers. Ayant si largement raillé les misères de sa vie, Molière finit en faisant un ballet de son agonie.

* * *

Précisément Toinette, au milieu de cette action du *Malade imaginaire*, semble un lutin vêtu en servante, et qui fait la liaison entre la comédie de mœurs et les évasions musicales et dansantes. La chose est indiquée par Molière lui-même. A la fin du premier acte, Toinette dit à Angélique :

Moi, vous abandonner! J'aimerais mieux de mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle; et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire, j'emploierai toute chose pour vous servir...

ANGÉLIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant; et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui, il est trop tard; mais demain, de grand matin, je l'enverrai quêrer.

Et le rideau se relève sur un intermède, d'ailleurs délicieux, qui met en scène ledit Polichinelle. De même, une très ancienne tradition fait de Toinette l'introducteur et le meneur de jeu de la cérémonie finale.

La pièce commence calmement. Argan épluche longuement la note de son apothicaire; puis il sonne sa servante. Il ne reçoit pas de réponse; il se met en colère, et la montée de son et de rythme va aller jusqu'au cri d'entrée de Toinette :

ORÇON.

...Allons, qu'on m'ôte tout ceci... Il n'y a personne. J'ai beau dire; on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici... Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds... Toinette. Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnaiss point. Chienne! Coquine! Drelin, drelin, drelin. J'enrage! Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah! mon Dieu! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

TOINETTE.

On y va!

Va-t-elle après cette entrée se conduire en personne raisonnable? Point du tout. Elle va monter, de l'aigu au suraigu et du suraigu au strident, ses cris destinés à couvrir ceux d'Orgon. Explosion bouffonne, sonore, irrésistible.

Dès ce moment, elle est en pleine fantaisie, en pleine folie, et aussi elle obéit à son destin qui semble être uniquement de mettre Argan hors de lui à toute occasion. Arrivons à la grande scène qui suit l'annonce du mariage projeté avec Diafoirus. Cette scène est en tous points semblable à la grande scène du deuxième acte de *Tartuffe*. Orgon et Argan veulent marier leurs filles à un homme qu'elles n'aiment pas; et, dans les deux cas, c'est la servante qui intervient et discute avec son maître. La scène monte de la même manière dans les deux pièces jusqu'à un paroxysme, abattu net par deux répliques identiques. Les deux servantes esquivent le soufflet qui les menace en évoquant soudainement l'idée fixe qui possède leur maître. Toinette s'écriera : « Vous oubliez que vous êtes malade »! Et Dorine : « Vous êtes dévot et

vous vous emportez! » C'est là le plus frappant exemple des variations que Molière pouvait broder sur un même canevas.

* * *

Mais Toinette est toujours conduite par la fantaisie et rien n'est trop fou pour elle. Je vous disais tout à l'heure que cette folie comique de Molière nous monte parfois à la tête. Ce premier acte du *Malade imaginaire* est peut-être un des morceaux de Molière qui entraîne le plus puissamment les comédiens. Je me rappelle qu'un jour, à cette poursuite dont Toinette se gare par : « Doucement, Monsieur, vous ne songez pas que vous êtes malade », je me suis retrouvée perchée sur un fauteuil où j'avais sauté à pieds joints sans presque m'en apercevoir. C'était vraiment la folie de Toinette qui m'avait inspirée. Le jeu de scène improvisé, presque involontaire, fit grand effet; je l'ai adopté — et vous voyez ici un exemple de la naissance, souvent fortuite, des « traditions ». (Je reviendrai longuement sur la vie — et la mort — des traditions à propos de *Tartuffe*.)

Après cet arrêt du « Doucement, Monsieur... » la scène rebondit de plus belle. Argan, la canne levée, poursuit Toinette à travers toute la chambre, c'est-à-dire à travers toute la scène. Musique et ballet. Musique des répliques qui accentuent leur montée parallèle chez Argan et chez Toinette, montée mélodique, montée de force marquée par l'articulation et le rythme, rythme qui se communique tout naturellement à tout le corps. Mais ce ballet doit garder son caractère de désordre et d'improvisation. Toinette doit inventer, réellement inventer des esquives et des dérobades pour échapper à Argan. Celui-ci n'est qu'un malade imaginaire : quand la colère le prend, il est alerte et vigoureux. Toinette n'a pas trop de toute son agilité pour lutter d'adresse avec lui. C'est une vraie partie de cache-cache, et qui doit être jouée pour de bon. Il y a quelques mois, à une matinée où le public semblait avoir repris comme nous une âme de collégien échappé, je me suis emparée du lourd fauteuil d'Argan, d'abord pour me cacher; puis je l'ai entraîné dans notre danse, le plaçant perpétuellement entre Argan et moi, dans tous les coins de la scène. Ballet à trois : Argan, Toinette et le fauteuil. Le fou-rire du public nous avait gagnés. Car le public de la Comédie-Française — du moins le public qui vient à Molière — est un des plus facilement, des plus sincèrement joyeux que l'on puisse trouver. Un certain nombre d'écrivains répètent de confiance, en se copiant les uns les autres, qu'on ne s'amuse pas à la Comédie-Française. Ils prouvent simplement ainsi qu'ils n'y viennent jamais. Je ne sais pas si nous jouons bien Molière, mais je sais que nous le jouons gaiement, et que le public participe à cette gaieté de tout son cœur, sans « chercher de raisonnements pour s'empêcher d'avoir du plaisir ».

Quand Toinette revient sur l'appel de Béline, elle semble calmée. Ce n'est qu'une apparence. Son démon va se réveiller. Remarque que Toinette est une brave fille, pleine de cœur, et que nous ne devons pas douter d'elle. Comment donc rendre vraisemblable le tour pendable qu'elle va jouer à Argan? Vous vous rappelez Béline, arrangeant cinq oreillers dans le fauteuil d'Argan :

... Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos et cet autre-là pour soutenir votre tête.

et Toinette jetant le sixième à la figure de son maître :

Et celui-ci pour vous garder du serein.

Comment retirer de ce geste sa brutalité préméditée, sans lui faire rien perdre de sa force comique? C'est encore la musique, la danse — et la folie — qui nous viendront en aide.

Un jour — peut-être le jour du ballet avec le fauteuil — je me suis mise à jongler avec ce sixième oreiller, pendant que Béline accommodait le cinquième — à jongler en chantonnant : « Et celui-ci... et celui-ci... » et, tout naturellement, le dernier « envoi » de l'oreiller a été, à toute volée, sur la figure d'Argan : « Pour vous garder du serein ».

Seul aussi, cet élan de folie peut donner à Toinette le crédit nécessaire pour la scène de la consultation au troisième acte. On s'est en vain évertué à la rendre vraisemblable : c'est une irruption de la fantaisie, un épisode du ballet. A-t-on jamais essayé de rendre vraisemblable le tutu de Carlotta Zambelli? On a cru habile de plonger l'acte dans la pénombre, en supposant que de la

sorte Argan distinguera moins nettement les traits de Toinette sous sa perruque d'emprunt. Il fera toujours assez clair pour que la ressemblance soit aveuglante, et par contre il ne fait plus assez clair pour que le public reste disposé à la gaieté. Il faudrait, au contraire, si c'était possible, ajouter pour cette scène, et jusqu'à la fin de la pièce, un éclat nouveau — et quelque peu féérique — à la lumière ordinaire du théâtre.

Avec l'achèvement de la scène de Béralde, Molière a fini de soulager sérieusement son pauvre cœur, son cœur qui compte déjà ses derniers battements. La scène de Toinette est la première entrée de masques destinée à ramener la joie. Toinette ne mène plus le ballet en dansant, mais en mimant avec toutes les ressources d'imitation, de caricature et de grimaces que peut lui apporter la vieille tradition théâtrale italienne — et que peut aussi lui inspirer l'élan pris au premier acte.

Et cette extravagante fera ce que le sage Béralde n'aura pas réussi. Elle démasque l'hypocrite Béline, elle éclaire Argan sur les mérites d'Angélique, elle mène la pièce dans une sorte de bigarrure où la vérité des sentiments éclate par la fantaisie même des situations, depuis cette scène travestie jusqu'à la parodique bouffonnerie de la cérémonie finale. C'est bien la folie au service de la raison.

* * *

Toinette est la plus aimable, la plus joyeuse folle du monde mais elle n'est que cela. Dorine est un bien autre personnage. Parmi les soubrettes de Molière, si supérieures à toutes les autres, elle se détache encore. C'est que Dorine est une part de la vie de Molière, tout comme Célimène. Les deux servantes se trouvent placées dans la même situation scénique. J'ai souligné le parallélisme de ces scènes également célèbres, mais quelle différence de langage! Quelle savoureuse sagesse chez Dorine, quelle chaleur de cœur aussi! Comme elle passe aisément des boutades les plus drues à la plus ample éloquence! Elle a peint au premier acte la goinfrerie de *Tartuffe* avec une hardiesse que Rabelais n'eût pas désavouée (et devant laquelle le XVIII^e siècle faisait la grimace) et, dans ce deuxième acte, elle va parler à Orgon de sa responsabilité paternelle avec les mêmes arguments qu'emploie Bourdaloue :

Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.

Quel est le secret de cette richesse? Il est dans la destinée même de Molière. Si Célimène est fille de sa peine d'automne, Dorine est la fille de ses belles années de jeunesse et de conquête. Célimène est son amour, — mais Dorine, est son amitié.

* * *

En 1670, Molière avait engagé pour cet emploi des soubrettes une comédienne expérimentée, mais peu sensible, douée surtout d'une imperturbable gaieté et d'un rire toujours prêt : M^{lle} Beauval. Il lui donna pour son début l'éclat de rire de Nicole, qui touche au sublime — mais remarquez, après la scène de rire, combien le personnage garde, dans la suite de la pièce, peu de consistance. Il lui donna ensuite l'éclat de rire de Zerbiniette, beaucoup moins bon — on sent que Molière l'a écrit sans grand plaisir. Enfin, après deux ans de séjour dans la troupe, elle eut droit à un vrai rôle : le rôle de Toinette. Tout cela fait déjà une belle part pour une comédienne. Mais une autre avait eu Cléanthis, la prude lyrique, Frosine qui, dans sa scène unique, atteint à l'envergure d'un Scapin femelle; Marinette, si bravement amoureuse dans sa colère, et enfin l'incomparable Dorine. Cette autre, cette privilégiée, c'était Madeleine Béjart. Nous lui devons les sommets du rôle de Dorine, comme nous devons à Armande les cruautés du rôle de Célimène.

On a bâti tout un roman pour justifier l'autorité de Dorine. Picard en fut peut-être l'auteur, vers le début du XIX^e siècle, et la tradition en fut fixée et transmise par le *Tartuffe des Comédiens*, de Régnier, qui rapporte ainsi le récit d'un des biographes de Picard :

« Dorine était, disait-il, une vieille domestique qui avait rendu à son maître, pendant la Fronde, de très grands services, que lui, M. Picard, connaissait. Il racontait comment, par son bon sens, elle l'avait tiré de plusieurs mauvais pas; c'était elle, sans aucun doute, qui avait élevé la petite Mariane. Aussi n'avait-elle aucune

crainte d'être renvoyée de la maison; de là, son franc-parler, qui, sans cela, eût été de l'impertinence. »

Il avait peut-être raison; mais ce n'était pas la peine d'aller chercher si loin l'autorité de Dorine chez Orgon, c'était tout simplement l'autorité de Madeleine chez Molière.

Diderot disait des portraits du premier acte : « Je ne croirai jamais que c'est une servante qui parle ». Mais c'était Madeleine qui parlait.

Il est d'ailleurs certain que le ton de ces couplets, qui constituent « l'entrée » du rôle, est un écueil pour toutes les comédiennes. Si ce n'étaient que des portraits :

Daphné, notre voisine, et son petit époux...

mais ils passent d'emblée aux idées générales :

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire...

Il n'est pas jusqu'à Orante, la fausse prude, premier crayon d'Arsonié, qui vit « en austère personne » mais qui n'est prude qu'à « son corps défendant », dont l'image ne soit vite transportée à toute une catégorie sociale :

Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose et ne pardonne à rien...

Pour une joyeuse suivante, c'est un début d'une magnificence un peu sévère. Avouons-le; il faut presque un peu tricher pour répandre, coûte que coûte, de la gaieté sur ces couplets vengeurs, en leur laissant leur résonance indignée. Et l'interprète de Dorine est presque scoulagée quand elle apprend, aux notes du livre, que dans la première version de *Tartuffe*, en 1664, ces deux couplets étaient dits par Cléante. Elle comprend ainsi que la servante ne soit pas tout à fait à l'aise dans l'éloquence de l'orateur.

Pourquoi Molière a-t-il passé ces couplets à Dorine? Peut-être pour ne pas affaiblir, par une apparence de médisance, la vertu de Cléante, si nécessaire à l'autorité de son attaque contre les faux dévots. Mais je crois qu'on peut trouver à ce remaniement une raison de comédien, une raison d'ordre musical. En effet, si Dorine n'avait pas prononcé ces couplets, on n'aurait pas entendu de voix féminine pendant toute la première scène, Elmire et Mariane articulant à peine quelques monosyllabes et Pernelle étant alors jouée par un homme. C'est peut-être pour ramener ainsi dans son exposition l'éclat d'une sonorité plus aiguë que Molière a donné à sa soubrette ces deux morceaux d'un ton inattendu — mais il ne l'eût pas fait si l'interprète n'eût pas été capable de les dire. Il les a donnés à Madeleine Béjart, il ne les eût pas donnés à M^{lle} Beaulieu.

Qu'était donc la créatrice de Dorine? Grande actrice, à peu près sûrement; mais pour Molière plus que pour un autre. Lorsque Molière adolescent rêvait obscurément de briller au théâtre, Madeleine Béjart était déjà célèbre. Elle était son aînée de cinq ans dans la vie, de dix ans dans la carrière. Sa beauté, son autorité resplendissaient dans les tragédies de Tristan et de Hardy. Avant d'aimer le théâtre, Molière aimait la comédienne. Le premier appel de sa vocation fut sans doute un tendre sourire de cette aimable fille. Le contrat de 1643, que le jeune Poquelin, séparé de son tapissier de père, signa avec toute la tribu Béjart, et surtout avec Madeleine, c'est quelque chose comme un aventureux contrat de mariage. Union hasardeuse, illégitime, mais serrée par tant d'espérance, d'efforts, de batailles gagnées ou perdues ensemble, par l'admiration du jeune homme pour la « vedette », par la tendresse clairvoyante de la femme qui sait tout de la vie et de son métier, pour l'amant novice, pour l'apprenti comédien qui débute sur les vieilles planches! Du théâtre et de l'amour, Madeleine a tout enseigné à Molière.

Elle savait la vie et te l'a fait connaître...

Qu'importe M. de Modène, ou d'autres? Elle fut pour Molière, orphelin depuis sa petite enfance, le premier refuge féminin, elle fut la grande camarade, l'associée, la collaboratrice. Seule son habileté féminine put réussir à détourner Molière de la tragédie, qui lui allait si mal, pour l'incliner vers le comique, sa vraie voie. Rien de plus malaisé que d'arracher un jeune acteur à la passion de la tragédie. Avec Molière, gageons que Boileau lui-même y eût perdu son latin. C'est Madeleine qui obtint de lui, dès la province, ces étincelants essais : *L'Etourdi* et *Le Dépit amoureux*; c'est elle qui trouva les protections nécessaires pour le début à Paris. Elle y ramena, avec la troupe qu'elle administrait et pour

qui, à l'occasion, elle fabriquait des pièces, son jeune grand homme, riche de souvenirs et d'expériences, lourd de chefs-d'œuvre.

Hélas, depuis le beau départ de leur jeunesse, quatorze ans avaient passé. Molière était devenu un homme, et Madeleine... n'était plus une jeune femme. Molière épousa la petite Armande. Mais Madeleine continua d'être présente, et de collaborer, et de conseiller. Au grand homme, souvent irritable, elle seule peut-être eut le droit de tout dire. C'est pourquoi, écrivant Dorine, il s'est laissé aller à lui permettre de tout dire, et de tout dire avec une éloquence presque virile. A plus d'un endroit, écoutez Dorine : c'est Molière lui-même qui parle, avec son accent de Cléante ou même d'Alceste. Il savait bien sa vieille amie encore toute mêlée à lui; il savait bien qu'elle n'aurait nulle peine à parler son langage, celle dont la gaieté, l'esprit et la décision lui avaient apporté, sur les routes du Languedoc ou du Lyonnais, la première révélation de sa poésie.

* * *

Il ne faut pas perdre de vue Madeleine quand on travaille Dorine. L'autorité de Dorine, sa colère même, doivent être perpétuellement réchauffées par une tendresse généreuse : la tendresse de Madeleine. Madeleine, bonne conseillère parfois rebuée, dut s'écrier souvent comme Dorine — et c'est la « clé » du rôle :

Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même!

Dorine doit être jouée *le cœur battant*.

C'est cette « clé » du rôle qui m'a fait en modifier quelques traditions. J'ai déjà prononcé à plus d'une reprise dans ces causeries le mot de tradition. En effet, l'histoire des efforts et des progrès d'un comédien dans un rôle classique, n'est que l'histoire — dirai-je de son combat?... non, plus exactement de son ménage avec la tradition.

A vrai dire, il faut distinguer entre : la tradition et les traditions.

Lorsqu'un débutant aborde un grand rôle, ses camarades plus anciens, certains spectateurs, aussi, ne manquent pas de lui rapporter ce que faisaient, à tel ou tel passage, ses prédécesseurs illustres. Soit manque d'imagination, soit excès de fidélité, à force de dire : « Un tel faisait ainsi », on finit par dire : « Cela se fait ainsi : c'est la tradition ».

Je pourrais sans excès d'ironie vous proposer de définir ces traditions-là : « Notation scrupuleuse des « effets » trouvés par les acteurs, cette notation étant faite en vue de provoquer la reproduction mécanique desdits effets par leurs successeurs ». Il vaudrait mieux rechercher comment les grands aînés avaient conçu leur personnage et faire son profit des vues psychologiques que leur talent savait rendre sensibles à tous. Une connaissance plus profonde des chefs-d'œuvre, n'est-ce pas le seul héritage que nous puissions réclamer d'eux?

Car il y a deux traditions : la tradition-culture — et celle-là on ne la pratiquera jamais assez. On la reconnaît à ceci qu'elle élargit l'esprit, quelle porte à mieux comprendre, à aimer davantage, à chercher toujours. Et la tradition-superstition, qui paralyse, qui ossifie, dont la routine tarit toute inspiration. Il faut vivre de la première. Il faut sans cesse dépister et extirper la seconde, qui envahit les chefs-d'œuvre comme lierre toujours renaissant.

La tradition théâtrale a presque toujours raison dans ses conceptions générales, mais elle a souvent tort dans ses détails. C'est que rien n'est moins transmissible que les trouvailles de l'acteur — et les trouvailles comiques moins encore que d'autres. Je vous disais tout à l'heure : j'ai gardé tel jeu de scène dans le *Malade imaginaire*. C'est-à-dire qu'à cet endroit, et dans une certaine mesure, je me répète moi-même. Eh bien! cette répétition s'usera comme le cuivre d'une gravure dont on tire de nombreuses épreuves. Le jeu de scène perdra sa spontanéité : il faudra que je trouve, un jour, autre chose.

Les acteurs vraiment vivants passent leur carrière à chercher chaque jour du nouveau, à se tenir perpétuellement en état d'invention, fût-ce parfois au prix d'un tâtonnement hasardeux, voire d'une interprétation manquée. Nous ne devons pas nous imiter nous-mêmes trop longtemps. Encore moins devons-nous imiter autrui dans les détails par lesquels il s'est exprimé. Ce qui était vivant chez une autre ne sera plus que froide singerie chez moi qui n'ai pas son corps, ni sa voix, ni ses nerfs, mais les miens. Au surplus, les traditions empêchent parfois de voir le chef-d'œuvre, comme les arbres masquent la forêt. Il faut remonter à la source, il faut se rapporter au texte. Gardons-nous également de ces deux

illusions : croire que tout est trésor dans le passé, croire que tout est paradis dans l'avenir. La tradition ne suit pas une pente continue, elle suit une route sinueuse, cahotée, accidentée où le bon et le mauvais se mêlent.

Pour nous en tenir à la seule interprétation des rôles de soubrettes, Dangeville, une des plus grandes comédiennes du XVIII^e siècle, jouait Dorine, toute Dangeville qu'elle fût, avec d'immenses « paniers » et un minuscule tablier de dentelle. Que son ombre gracieuse me pardonne, mais il lui était impossible, dans un tel costume, de ne pas atténuer la verdeur gauloise de Dorine. M^{lle} Devienne, sous l'Empire, et Augustine Brohan, vers 1850, — Augustine, une des plus glorieuses interprètes du rôle, une des plus intelligentes aussi, — jouaient Dorine avec tous leurs diamants. Nous avons peut-être dégénéré, mais c'est une faute cependant que nous ne commettrions plus. Préville, l'admirable Préville, demandait qu'on adoucît chez Molière ses rudesses de l'ancien temps, et M^{lle} Mars, à cause de cela, corrigeait certains vers de Célimène. Elle jouait Elmire, en 1820, avec un superbe bérêt à plumes de paradis et des manches à gigot, entre un Orgon et un Tartuffe en costumes Louis XIV.

Actuellement, presque toutes nos robes de répertoire sont trop plates, pas assez juponnées et rarement corsetées comme elles devraient l'être. Mais Rachel glissait quatre jupons empesés sous ses tuniques de tragédie... Chaque époque influence le théâtre à sa manière. La nôtre, je l'ai dit déjà, se trouve favorable à la gaieté de Molière. Prenons donc d'elle ce qu'elle a de bon. Époque rude, âpre à cueillir la joie, elle peut nous garder, dans des rôles comme Dorine, de deux excès où tombèrent tour à tour certaines interprètes d'autrefois : le bel esprit et la mauvaise humeur.

* * *

Voyons, en feuilletant la brochure de *Tartuffe*, comment le texte pourra illustrer ce que je viens de dire. Prenons, si vous le voulez bien, cette scène du deuxième acte dont nous avons vu la transposition tout à l'heure dans le *Malade imaginaire*.

Dorine entre par hasard dans la pièce où sont enfermés Orgon et Marianne, par hasard elle entend le nom de Tartuffe. Son premier mouvement est d'exciter par signes, derrière Orgon, la passive Marianne à la résistance et à la discussion. Marianne la regarde, Orgon suit le regard de Marianne, se retourne et trouve Dorine qui, pour lui donner le change, va feindre tout d'abord la sérénité la plus joyeuse. Mais elle est quasi aussi emportée qu'Orgon, et toute la scène sera le duo, tantôt alternant, tantôt simultané, de leurs deux colères.

Le parterre rit facilement d'Orgon. Il est arrivé que, pour le faire rire un peu davantage, certaines soubrettes de la fin du XVIII^e siècle ont fait à Orgon, par leurs gestes et leurs regards, une application personnelle des vers :

... Ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
À de certains maris faits d'un certain modèle.

Un molieriste de l'époque, Cailhava, le leur reproche à juste titre. À ma connaissance, aucune Dorine ne tombe dans cette faute à l'heure actuelle, et M^{me} Kolb, et M^{me} du Minil, qui jouèrent le rôle entre 1807 et 1920, n'y tombaient pas non plus.

Il arrive cependant que des critiques, et non des moindres, mentionnent de confiance cette tradition déplorable comme étant toujours suivie à la Comédie-Française; ce qui prouve simplement que la critique a ses traditions erronées tout aussi bien que le théâtre...

Ayant fait taire — pour une seconde — Dorine, Orgon profite de cette accalmie pour faire à Marianne un portrait idyllique de Tartuffe :

... Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

Dorine éclate :

Elle? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure...

Nous touchons ici à une autre difficulté des textes classiques : l'évolution du vocabulaire. Au XVII^e siècle, tout le monde comprenait d'emblée que Dorine employait le mot « sot » à la place du mot qui obsède Arnolphe dans *l'École des femmes* : cet euphémisme était alors courant. Or, il est complètement perdu. Si le public n'entend le mot « sot » que dans son sens actuel, la réplique

est affaiblie et les vers suivants inintelligibles. Seul le geste peut venir ici au secours de l'interprète. Celui qui m'est venu un jour, en scène — toujours en scène — et par lequel j'esquisse, nettement, mais très rapidement, une... coiffure symétrique, avant de dire le mot « sot », éclaire bien le texte. Mais il n'est possible que poussé par une brûlante spontanéité. Si, dans quarante ans, on répète pieusement à une jeune Dorine : « Ici, Dussane faisait tel geste... » et qu'elle s'efforce à l'imiter servilement sans y mettre sa part d'invention, cela deviendra déplorable. C'est ainsi que naissent — et meurent — les « traditions ».

Emportés par leurs colères respectives, Orgon et Dorine s'affrontent jusqu'au moment où Orgon s'élançait sur Dorine le poing levé, moment où Dorine l'arrête par le fameux :

Ah! vous êtes dévot et vous vous emportez!...

La *musique* de Molière est si impérieuse que certains passages de ses pièces ont toujours tendance à se fixer dans une sorte de chant noté. Depuis plus d'un siècle (le *Tartuffe* de Régnier en fait foi) la « tradition » était de continuer la montée du son jusque :

Ah! vous êtes dévot...

puis de ménager un temps, et de reprendre dans le bas de la voix :
... et vous vous emportez.

Dans son origine, cette « coupe » est logique et défendable. Mais le mot est célèbre, il est attendu par le public, il déclenche un effet de rire et d'applaudissement : autant de raisons pour qu'il se stérétotipe. Les comédiennes, à force de le reproduire ainsi, ne peuvent plus y mettre de pensée sincère; le public, à force de l'entendre, identique, y prend une impression de routine... Il faut que l'interprète fasse sa mémoire vide de souvenirs, et regarde la réplique avec des yeux tout neufs. Il faut qu'elle ait le courage de risquer la rupture avec les habitudes, pour retrouver la spontanéité de la vie. Et tant pis pour son « effet ». Elle essaie, elle trouve. Elle arrête Orgon par ce seul cri :

Ah!

et le tenant arrêté, perplexe, interrogatif, elle lui dit d'une seule venue, :

... vous êtes dévot et vous vous emportez!

Surprise, récompense : le fameux « effet » éclate, fidèle et rajeuni tout à la fois.

Mais cette invention-là vieillira à son tour. Un jour, on sera peut-être tout émerveillé de retrouver comme une nouveauté l'autre coupe :

Ah! vous êtes dévot — et vous vous emportez!

Non plus que dans le *Malade imaginaire*, ni l'un ni l'autre des antagonistes n'est calmé après cette trêve. Dorine « enrage », et il faut que cette rage échauffe toute ses répliques en *abarle*, et même ses ironiques réponses à Orgon :

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

Ici, autre tradition célèbre, imitée trop longtemps, justement dénoncée par la critique. Orgon ayant décidé de souffleter Dorine coûte que coûte, celle-ci ne dit plus mot. Voici l'indication scénique de Molière, chaque mouvement d'Orgon correspondant aux points suspensifs par lesquels les vers sont coupés :

(Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine; et, à chaque mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...

Croire que le mari... que j'ai su vous élire...

(A Dorine.)

Que ne te parles-tu?

Un jour, sans doute, une Dorine sentit — et elle avait bien raison — que son immobilité était trop froide. Elle fit des gestes, toujours pour exhorter Marianne à parler. Le premier geste passait inaperçu d'Orgon. Le second, elle le transformait subitement en feignant d'arranger son bonnet. Quant au troisième, comme il l'avait emportée tout près de son maître, elle n'avait plus qu'une ressource : feindre de trouver un cheveu sur son habit, de l'enlever, et de le faire envoler dans les airs. Il est absolument sûr que le jour où une comédienne trouva cela, dans l'élan de l'inspiration comique, ce dut être extrêmement plaisant. Mais ce fameux « cheveu » se fit de

plus en plus lourd, d'héritage en héritage. A cause de ce cheveu, Dorine perdait toute sa sincérité, toute sa vigueur. Ce cheveu arrêtait toute la scène, ce cheveu glaçait tout. J'ai coupé le cheveu — si j'ose dire. Lorsqu'Orgon se retourne pour la troisième fois, je me suis tant avancée vers Marianne que nous nous retrouvons, lui et moi, littéralement nez à nez. Le rire fuse, large et plein, et nous pouvons « enchaîner », sans perdre notre fureur, les répliques suivantes. Mais rien ne prouve que le « nez-à-nez » ne devra pas, à son tour, être remplacé par un autre mouvement. L'important, l'essentiel, c'est que le jeu de scène comique jaillisse du contact direct du texte avec la sensibilité de l'acteur, et qu'il ne devienne jamais machinal.

Ces quelques exemples suffiront, j'imagine, pour nous permettre de conclure : « Il ne faut pas se servir des traditions pour comprendre le rôle, mais du rôle pour juger les traditions ».

* * *

Si nous avons la joie, chacun dans notre emploi, de chercher toujours, et de trouver parfois quelques détails comme ceux que je viens de vous indiquer, c'est que le public de la Comédie-Française nous y a aidés. Il se presse à Molière et il y rit de tout son cœur — on répète assez l'affirmation contraire, pourquoi n'oserais-je pas répéter celle-ci qui est la vivante, la réconfortante vérité? Ces jours de représentations moliéresques, notre salle a vraiment une âme : parce que Molière est Molière, parce que nous le servons de tout notre cœur, et parce que ce public l'aime et nous aime. Tant pis pour ceux que cette ferveur contriste ou qui a veulent nier.

Ce n'est pas encore demain que notre temps si sombre pourra se passer du rire de Molière, ni de la contagion de sa santé. Puissent tous ceux qui sentent leurs nerfs faiblir, leur raison perdre sa souveraineté, venir à lui comme à un merveilleux médecin, puissent-ils lui demander l'aumône de sa force et de sa joie, et retrouver, grâce à lui, le secret de ce rire rejaillissant à travers nos humaines misères,

Pour ce que rire est le propre de l'homme!

BERTHE DUSSANE,
Sociétaire de la Comédie-Française.

Le cinquième et dernier entretien sur l'esthétique, de M. E. De Bruyne : LA SIGNIFICATION CULTURELLE DE L'ART, paraîtra dans notre prochain numéro.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

Gauche ou droite?

Ces mots vont être plongés bientôt dans la bataille de l'actualité. Avec la course aux urnes, il en sera fait une intempestive consommation par tous les partis, les uns craignant de paraître converser avec la « gauche », les autres terrifiés d'être accusés de la moindre connivence avec la « droite ». Qu'y a-t-il exactement en 1932, sous ces mots; cachent-ils réellement un sens, une pensée, une démarche de l'esprit ou du cœur politique, ou bien ne sont-ils plus qu'une défroque décolorée dérobant des fantômes? La réponse sera différente, il faut le prévoir, suivant qu'elle est donnée par des professionnels des jeux électoraux ou par des amateurs d'observation sociale. Pour nous, que le mystère de l'urne a souvent trouvé incrédule, nous serions enclins à première vue à un certain scepticisme qui ne manque pas de s'appuyer sur des bases réelles.

Comment cette attitude ne serait-elle pas justifiée par exemple lorsqu'on se rappelle une récente élection en Maine-et-Loire qui mettait aux prises le duc de Blacas et le prince de Polignac? Ce dernier l'emporta parce qu'il était de « gauche ». Mais quel est le comité de gauche qui vraiment considérera que M. le prince de Polignac puisse être de gauche comme M. Herriot, M. Paul Boncour ou simplement comme MM. Bérenger ou Henry Chéron! Chez nous, le parti radical est le parti de gauche par excellence avec la tendance démocratique, républicaine et anticléricale qui caractérise cette aile de l'opinion. Or, sait-on qu'en Yougoslavie, en Serbie plus exactement, le parti radical qui fut puissant durant un quart de siècle, représentait au contraire la fidélité monarchique dynastique et le culte des traditions nationales? Pour continuer cette revue des anomalies de dénomination, comment ne pas évoquer les socialistes anglais, qu'on accable d'ailleurs plus que de raison de la débâcle britannique; qu'ont-ils en réalité de commun — eux, nationalistes, royalistes, respectueux des traditions religieuses — avec l'internationalisme de Karl Marx et de certains de nos socialistes français? Je dis certains, car qui pourrait nier le patriotisme incontestable de M. Paul Boncour qui a fait pourtant toute sa carrière à l'extrême-gauche? Et nous n'aurions garde d'oublier le socialisme de M. Millerand qui finit à droite, ou celui de M. Ferdinand Bouisson qui pourrait bien finir un jour prochain à la Présidence de la République. Par opposition à ces socialistes, voici d'autres hommes politiques qu'on classe péle-mêle à « droite », comme MM. André Tardieu, Raymond Poincaré, Léon Daudet ou Louis Marin. Mais quelle commune mesure voit-on entre eux pour les ranger sous la même étiquette? Y a-t-il un homme politique plus nettement républicain que M. Poincaré, plus complètement monarchiste que M. Léon Daudet? Alors que signifie la même étiquette pour deux tempéraments aussi différents?

On perdrait son temps à chercher une signification à des mots qui n'en ont plus, si toutefois gauche et droite ont désigné à quelque moment de notre histoire politique une chose nettement définie. Pour éclairer la situation, on vient de demander à un certain nombre de personnalités, allant de M. le Maréchal Lyautey au vice-président du parti radical, « Qu'appellez-vous droite et gauche? » (1)

Les réponses réunies et commentées par l'enquêteur sont loin d'avoir épuisé la question. Elles ont du moins montré l'inanité des vocables en relevant qu'on pouvait être à la fois de gauche et de droite, à l'image de la France elle-même qui, selon un humoriste, porte le cœur à gauche et le portefeuille à droite!

Il y a une part de bonne vérité dans cette boutade. On attribue

(1) 1 vol. Librairie du Dauphin. Paris.

à la gauche les folles prodigalités de sentiments, d'embrassades internationales, d'hymnes à la liberté, d'émancipation des individus et des peuples de toute tyrannie. C'est alors qu'intervient la droite, un peu sèche, pour parler d'économies budgétaires, de sécurité nationale, de méfiance envers les créanciers douteux, de la nécessité d'une autorité forte, d'un Etat bien gouverné. La gauche est inépuisable dans ses promesses envers le peuple; la droite qui indique que le travail est la première condition de la richesse. La gauche est d'une douce indulgence pour les faiblesses humaines, la droite rétablit les droits de la morale et de la stricte justice. Ainsi va ce jeu de balance qui remplace un peu chez nous la fameuse rotation des deux partis politiques au pouvoir, du temps que l'Angleterre avait des traditions de gouvernement et que tout souriait à sa prospérité.

On a dit aussi que l'opposition était toujours à gauche et que les partis de gouvernement sont à droite, la pratique du pouvoir rendant les cœurs moins généreux : cela est aussi bien vrai, du moins dans la pratique des programmes électoraux. Comme dit l'autre, on vote à gauche par principe, trop heureux d'être gouvernés par des gens de droite! En réalité, la démarcation est presque impossible. Si vous faites du patriotisme le monopole des droites, vous trouvez aussitôt des centaines de patriotes incontestables à gauche; si vous faites du souci de l'amélioration des classes populaires une caractéristique des partis de gauche, vous êtes obligé de reconnaître qu'incontestablement les grandes lois et les grands enseignements de morale sociale sont venus de droite et même de la droite catholique. On connaît par ailleurs des démocrates chrétiens qui sont à gauche et des capitalistes anticléricaux qui sont à droite.

Si on allait au fond des choses — mais qui ose s'engager dans cette voie âpre de la vérité — on découvrirait, peut-être, qu'en dépit des apparences, c'est en réalité la conception même de la destinée de l'homme qui différencie, non seulement en France, mais partout ailleurs, les éléments politiques. Selon que cette destinée apparaît sans autre issue que le néant, ou que des croyances philosophiques ou religieuses la prolongent au delà des tombeaux, les principes de conduite politique et sociale qui en découlent changent nettement de direction. Où la confusion apparaît, et qui explique la quasi-impossibilité de définitions nettes des mots gauche et droite, c'est qu'il y a des matérialistes qui pensent et vivent peut-être comme des croyants, et des croyants qui arrêtent leur foi devant la première brioche appétissante venue!

Aussi verrons-nous dans la prochaine consultation électorale la même confusion. Tout le monde parlera de la paix, les uns l'offrant de leur cœur généreux, les autres posant les conditions de cette paix, sans qu'il soit toujours possible de démêler la sincérité des sentiments des uns et des autres. Puisse le bon sens les départager à peu près justement pour le plus grand bien de la France et de notre civilisation.

PHILIPPE DE ZARA.

TARIF DES ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg.	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	20 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger, Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur.	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays	28 belgas.

L'Europe en morceaux

Incessamment, M. Pierre Daye va faire paraître à Paris, sous le titre *L'Europe en morceaux*, une sorte d'essai qui, annonce-t-il, forme la « conclusion de dix ans de voyages à travers le monde ». Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs les bonnes feuilles d'un chapitre intitulé

La crise de l'internationalisme

L'aboutissement singulier de notre époque semble une division de l'Europe plus accentuée qu'elle ne le fut jamais. Inflation de nationalismes. Heurt des cultures.

Jadis, sur notre continent, régna une seule culture, la culture chrétienne, que l'on appellerait mieux la culture occidentale. Erasme et Juste-Lipse possédaient la somme de cette culture. Charles-Quint, empereur, régna sur des terres presque sans limites. Une foi en Dieu s'étendait sous l'autorité d'un Pape. Une langue, le latin, était comprise de tout homme instruit. Une philosophie, la scolastique, créait le lien entre tous les hauts esprits. Il n'y avait qu'une seule civilisation connue, traditionnelle, universaliste, et des cerveaux qui pouvaient mesurer l'ensemble de cette civilisation. C'était la Chrétienté. C'était le temps de l'Europe.

De nos jours, l'unité de notre continent a disparu, mais l'unité de toute la terre s'est accentuée. En Europe, la connaissance meilleure et plus grande ne provoqua point le rapprochement. A contrario, tout ce qui nous divise put s'accroître. Mais le globe entier s'imprègne de plus en plus de l'unique civilisation blanche.

Soulignons donc dès l'abord ce double et divergent phénomène qui paraît presque contradictoire : *séparatisme* grandissant en Europe; *unité* grandissante du monde dans le triomphe de la race européenne, de sa culture, c'est-à-dire ni plus ni moins que dans le triomphe de la civilisation chrétienne.

Car, qu'on le veuille ou non, les centaines d'années durant les quelles notre civilisation se forma furent pétrées de la pensée chrétienne (catholique, protestante, orthodoxe...). Si l'influence directe de l'Eglise s'est effacée depuis quelques siècles, il n'en rest pas moins que l'Evangile a imprégné nos mœurs publiques et privées. Les hommes de chez nous qui songent le moins à la religion vivent cependant d'une vie qui, au cours de deux millénaires a été modelée par elle. Les socialistes occidentaux eux-mêmes ne purent pénétrer avec tant de profondeur en notre continent que dans la mesure où, inconsciemment, ils émirent des idées d'essence chrétienne et acceptèrent la civilisation chrétienne. Les Bolchevistes russes, qui voulurent détruire tout ce qui a subi l'influence évangélique, se rendirent, de ce fait, inacceptable au début. Depuis lors, eux-mêmes ont dû faire des concessions et se plier à des influences qu'ils entendaient nier.

Reste à décider si la race rapproche le plus les hommes, ou bien la culture. Un prêtre m'a dit : « Si l'Europe devenait bolcheviste je considérerais l'Europe comme la peste du monde. Je m'entendrais bien mieux, moi visage pâle, avec un prêtre chinois ou un caté chumène congolais qu'avec un bolcheviste européen ».

Le courant des idées qui a triomphé sur toute la terre, c'est donc le courant européen, autrement dit la culture occidentale d'origine chrétienne.

Des idéologies, semblables dans le fond quoique différentes dans leurs manifestations, s'imposent maintenant partout. Elles relient les plus grands esprits. Il ne me sera pas interdit d'affirmer que l'on peut découvrir une même ligne qui, à travers la superficielle diversité des lieux et des circonstances, rattache Wilson, Sun Yat Sen, Mussolini et Gandhi.

Mieux connue, arrachée à l'immensité, pénétrée en tous sens la terre roule dans une trame de théories, d'aspirations, de tentatives velléitaires sans solution de continuité. Cependant, de hommes se détestent et se battent, souvent même ceux qui sont les plus voisins, qui se peuvent le mieux connaître, qui ont été nourris des fruits du même arbre.

* * *

L'Europe commença à se diviser en elle-même, au cours de siècles, depuis le jour que l'humanisme et le retour à la culture

antique préoccupèrent son esprit. Mais c'est le schisme qui provoqua le déclin de la Chrétienté d'Occident. L'esprit de dissocation, antérieur à la Réforme, se trouva fructifié par elle. Le développement des idées philosophiques, au XVIII^e siècle, et des théories que la Révolution répandit, au cours du XIX^e siècle, le rationalisme, le positivisme accentuèrent ce démembrement des esprits et des territoires. Les peuples devinrent individualistes comme les hommes.

Dès avant la Réforme, cependant, la France fut le premier pays qui, sous la volonté des rois, voulut établir sa pleine indépendance, en dehors même de la communauté chrétienne, ou de cette « république chrétienne » que l'on appelait l'Empire et dont, après François I^{er}, elle acheva de se séparer, jusqu'à la tentative de Napoléon I^{er} (1). Ainsi la division des Etats se marqua de plus en plus. Le principe des nationalités, prôné par Napoléon III, acheva de s'épanouir au XX^e siècle et prit son ampleur définitive au commandement de celui-là même qui, dans la sincérité de son cœur, voulait réaliser l'union des peuples : le président Wilson.

Paradoxe des théories lorsqu'on les mène jusqu'à l'extrême réalisation : souvent elles se retournent contre elles-mêmes. L'esprit encyclopédique aboutit à la fragmentation, comme la Démocratie ne triompha que pour voir plus aiguës les luttes entre les hommes, comme les principes wilsoniens eurent pour premier résultat de faire surgir cent petits conflits de minorités qui vont s'aggravant chaque jour.

Est-ce à dire qu'il faille désespérer ? « Oh ! que non. La notion de l'Europe est ressuscitée dans la guerre de 1914. Malgré toutes les divisions survenues, des liens originels et moraux continuaient à nous réunir à notre insu. Notre vieille culture nous rassemblait : Qu'est-ce qui rapproche un Espagnol catholique d'un Balte orthodoxe ou luthérien ? Mais précisément que l'un comme l'autre est issu de la religion du Christ, qu'ils ont les mêmes mœurs privées et publiques, le même sentiment de l'honneur, de la foi jurée, de la délicatesse, qu'ils pratiquent également la monogamie, qu'ils parlent, en un mot, la même langue morale. Hors de cela, point de solidarité profonde entre les hommes. Les enfants de Dieu ne sont les enfants de Dieu que dans le Décalogue.

Wilson, pour une grande part, pour ce qui concernait tout au moins l'Europe, avait raison. Un jour, nous lui rendrons justice. Son erreur, moindre que celle de tant de gens qui aujourd'hui se gaussent — les stupides — de son idéologie, fut de croire à la réalisation immédiate ou prochaine du grand rapprochement des peuples. L'œuvre d'union (car le règlement pacifique des conflits, si l'humanité ne cesse pas de progresser, se perfectionnera de façon certaine) mettra des siècles à s'accomplir au milieu de transformations et de crises que nous ne pouvons encore prévoir. Ces crises, nous venons d'en connaître une, qui fut la guerre et tout ce qui s'ensuivit de haines et de luttes plus ou moins graves. Car la guerre existera tant que les hommes resteront des loups pour l'homme, c'est-à-dire tant qu'il n'y aura pas un seul troupeau et un seul pasteur, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles. Mais on la peut rendre moins fréquente, moins cruelle. Et telle apparaît la tâche qu'à l'exemple de Wilson doivent poursuivre nos bonnes volontés.

En dépit de tous les pactes d'alliance, il semble utopique de rêver que la paix universelle puisse être assise demain. Sans préalable amélioration morale, elle ne constitue qu'une orgueilleuse illusion. Attacher désormais l'importance première à cette paix désirable, ne serait-ce pas d'ailleurs attacher à la vie humaine un prix qu'elle ne possède pas, ou qu'elle ne possède qu'aux yeux de ceux qui, oubliant les valeurs morales, ne songent qu'au renforcement des satisfactions d'ordre matériel ?

Il semble puéril de croire qu'il aurait été possible de passer directement du système d'unification chrétienne, telle qu'elle existait au Moyen âge, à l'union politique du continent, du continent qui ne vit plus seul mais en étroit contact avec d'autres continents dans lesquels ont triomphé nos propres idées. La dissocation causée par la Réforme, les luttes qui la suivirent depuis plusieurs siècles formèrent sans doute une étape indispensable.

Tout est autre ; tout est nouveau. Wilson, Lénine et Mussolini ne représentent peut-être pas tant des politiques que de sidéologues par la voix desquels cherche à s'exprimer la nouvelle pensée humaine. Dans les masses, grâce à eux, ont pénétré des idées inconnues, qui suscitent d'après discussions, des enthousiasmes,

(1) A Saint-Hélène, Napoléon répétait : « Il faut que les nations comprennent que la fédération de l'Europe est l'œuvre nécessaire de l'avenir. »

des sarcasmes et des indignations, et qui, par cela même, transformant le champ des esprits et jettent des graines fécondantes dans ce sol bouleversé. Le particularisme des fascistes italiens ne me paraît, au surplus, pas représenter l'avenir : il ne constitue qu'un épisode transitoire, qu'une manifestation des plus vives de ce vieil esprit séparatiste — ou nationaliste — qui, ainsi que je l'indiquais, s'épanouit en Europe depuis Luther et Calvin.

Ce sont les jeunes générations, celles âgées aujourd'hui de vingt-cinq à quarante ans, qui, contenant les personnalités les plus excessives, sentent le mieux la valeur de ces transformations. Un certain nombre d'entre nous, dans tous les pays, cherchent à concilier le respect de ce qui est national chez les autres avec l'établissement de contacts qui n'auraient pas pour seule base et seule limite la patrie.

Jamais, en aucun temps, un tel réseau ne s'est établi, au-dessus des divisions des hommes, entre tous les points du monde. Le cosmopolitisme — qui représente un pas vers l'internationalisme — en se développant, nous a donné la notion de l'espace et de la multiplicité des forces. Tout en respectant celles-ci, en nous basant en quelque sorte sur elles, nous voulons découvrir une commune mesure, chercher ce qui a uni jadis l'Occident et pourrait servir à l'unir encore. Ainsi, dans une même famille, des membres fort dissemblables par le caractère, par le physique ou par la fortune, se sentent cependant rattachés par des liens de solidarité qu'ils aiment, en certaines circonstances, à préciser et à resserrer, tout en conservant ce goût d'émulation nécessaire à chacun dans ses entreprises particulières.

Telles aspirations nouvelles, tel désir d'un monde conçu autrement, sont, semble-t-il, choses assez inattendues.

Des siècles s'écoulèrent, durant lesquels l'humanité n'entrevoit pas qu'elle pût modifier quoi que ce fût aux règles établies. Elle progressait selon la voie tracée, qui lui paraissait la seule raisonnable, en dehors de toute discussion.

La conséquence logique des périodes de crise est de suggérer des inquiétudes collectives. « Les générations, a écrit Guglielmo Ferrero, travaillent dans les ténèbres. Elles ne connaissent l'œuvre de leurs mains. C'est seulement quand une histoire est terminée, quand les hommes peuvent se retourner et la regarder du dehors qu'ils commencent à la comprendre. Sans le savoir, l'humanité travaille depuis quatre siècles à la plus gigantesque de ses œuvres : la conquête et l'unification de la terre. Cette conquête a commencé vers la fin du XV^e siècle, lorsqu'un grand Italien s'aventura, avec quelques navires, sur l'océan et découvrit l'Amérique. Jusque-là, l'humanité ne se connaissait pas elle-même, et elle ne connaissait pas non plus la planète qui lui avait été assignée pour demeure... »

Oui, sans partager toutes les idées de Ferrero, l'on peut, en ceci, penser avec lui que l'humanité marche vers son unification. L'uniformité dans une certaine « démocratisation » s'opère à la fois « par l'Evangile et par l'épée, par la fraternité et l'extermination, par un échange de services et un échange de coups de canon ».

PIERRE DAYE.

Le catholicisme en Egypte

« Il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur. »

Rien ne paraît à première vue plus difficile que de voir clair dans la situation des catholiques d'Egypte — surtout lorsqu'on vient de nos pays du Nord où l'Eglise a un statut simple et hiérarchisé.

On reste étonné par la diversité des rites, des costumes, des usages, plus encore par le nombre des églises et par celui des évêques et on est franchement surpris quand on apprend que derrière cette brillante façade se cache un troupeau de moins de 100.000 catholiques.

La première grande division à opérer — après l'élimination des chrétiens hérétiques et schismatiques — lorsqu'on ne se trouve plus en présence que de chrétiens professant la religion

catholique et obéissant au Saint Siège — est de classer les catholiques en occidentaux et orientaux.

Les catholiques occidentaux sont appelés « latins » et comprennent aussi bien les Anglais, Belges, Allemands, Polonais, Croates et Slovènes que les Français et les Italiens.

Ce sont des prêtres réguliers, principalement des franciscains, qui mènent spirituellement tous ces catholiques.

Ils ont de nombreuses églises, tant en province qu'au Caire et à Alexandrie, et trois évêques dirigent leurs efforts (évêchés d'Égypte, du Canal, du Delta).

Comme les fidèles latins sont tous des Européens et que les Européens jouissent tous des privilèges capitulaires, les pouvoirs des autorités religieuses latines sont moins étendus que ceux des autorités catholiques orientales. En effet, celles-ci ont des pouvoirs assez étendus en matière de statut personnel (mariage, divorce, filiation, succession), tandis que les Européens relèvent, en ces matières, de leurs autorités consulaires.

Il n'y a pas de patriarcat latin en Égypte.

* * *

Les catholiques orientaux sont :

- 1° Les Coptes catholiques.
- 2° Les Grecs catholiques;
- 3° Les Maronites;
- 4° Les Syriens catholiques;
- 5° Les Arméniens catholiques;
- 6° Les Chaldéens catholiques.

Il est d'abord à noter que tous ces groupements sont divisés en communautés que séparent de véritables cloisons étanches. Chaque communauté a son chef, sa hiérarchie, ses coutumes, ses privilèges.

Pour les petites communautés, le chef habite parfois hors d'Égypte. C'est cependant lui qui commande et non le diocésain catholique d'une autre communauté habitant dans le voisinage.

Les Coptes catholiques

Les Coptes catholiques sont environ 30.000, répandus principalement dans la Haute-Égypte. Ils sont dirigés par un patriarche aidé de deux évêques (Hermopolis et Thèbes).

Les fidèles sont uniquement des sujets égyptiens, de race égyptienne.

Les Coptes catholiques prétendent remonter à saint Marc, qui, suivant la légende, fut l'évangéliste de l'Égypte. Ils ne peuvent toutefois prouver que depuis l'origine de l'Église il soit resté en Égypte un noyau d'Égyptiens fidèles au Pape, malgré le schisme de l'Église d'Égypte et l'absence complète de relations avec Rome.

En 1442, le patriarche copte d'Égypte se soumit au Saint-Siège, mais cet accord ne dura pas longtemps et toute l'Église d'Égypte redevint schismatique.

À la fin du XVII^e siècle, malgré la présence de prêtres latins, il n'y avait en Égypte qu'une poignée de catholiques. En 1687 fut fondée la vice-préfecture de la Haute-Égypte pour intensifier la propagande. En 1742, l'évêque copte de Jérusalem se convertit et fut placé à la tête de la petite communauté catholique avec le titre de vicaire apostolique.

En 1893, les franciscains abandonnèrent aux indigènes la propagande en Haute-Égypte. En 1895, Léon XIII fonda trois diocèses coptes catholiques. En 1899, le même pape rétablissait le patriarcat copte. En 1897, il n'y avait que 4.630 fidèles coptes catholiques pour toute l'Égypte.

Les Grecs catholiques ou Melkites catholiques

Ce sont les descendants des schismatiques des trois patriarchats d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie qui se sont unis à Rome au cours des siècles (à l'exception des Coptes, car les Coptes qui se sont ralliés à Rome sont devenus les Coptes catholiques).

Les Grecs catholiques sont de race syrienne. Ils vivent dispersés dans la Syrie, la Palestine, l'Égypte et l'Amérique.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, certains patriarches d'Antioche se montrèrent favorables à un rapprochement de leurs patriarchats avec le Saint-Siège, mais le schisme perdura.

Le pape envoya en Syrie des missionnaires jésuites et capucins. Au début du XVIII^e siècle, on fut près de l'Union, les patriarches Cyrille V et Cyrille VI ayant fait leur soumission au pape. Cependant tout le clergé ne suivit pas le patriarche. Il y eut bientôt deux communautés chrétiennes en Syrie : les Melkites orthodoxes et les Melkites catholiques.

Au début, les autorités turques ne reconnurent pas la communauté catholique et les catholiques durent rester soumis aux évêques orthodoxes pour tous les droits civils. Ce n'est qu'en 1837 que le patriarcat melkite catholique devint indépendant.

Le patriarche melkite catholique, ordinairement appelé patriarche d'Antioche, (son titre officiel est beaucoup plus grand), administre les patriarchats de Jérusalem et d'Alexandrie et la métropole de Damas. Sa résidence devrait être Damas. Cependant il réside parfois à Beyrouth et parfois en Égypte.

En Égypte, il y a environ 10.000 Grecs catholiques ou Melkites catholiques, tous de langue arabe, de race syrienne, presque tous de nationalité égyptienne. Ils ont plusieurs évêques et des prêtres réguliers et séculiers. La langue rituelle des Melkites catholiques est le grec (l'Évangile et l'épître sont lus en arabe). Leur liturgie est la liturgie byzantine.

Les prêtres portent le même costume que les prêtres grecs orthodoxes mais n'ont pas les cheveux longs. Ils sont souvent mariés.

Les Maronites

Comme les Melkites et les Syriens catholiques, les Maronites sont des Syriens, plus précisément des Libanais. Ils ont un rite à eux, ayant modifié le vieux rite syrien d'Antioche. Les Maronites emploient l'ancien araméen dans leurs offices mais avec de grandes ajouts d'arabe. Leur rite est un mélange des rites syriens et du rite latin. On pense que les Maronites tirent leur nom du couvent de Saint-Marion, créé en souvenir d'un nom *Maron*, vieux solitaire qui vivait près de la ville de Tyr au début du V^e siècle. Les moines et fidèles de Saint-Marion luttèrent contre le monophysisme. Par contre, ils furent ardemment monothélites. C'est ce qui provoqua la rupture de l'Église maronite avec Rome pendant cinq siècles (les monothélites prétendaient qu'après l'union hypostatique, il n'y avait qu'une seule volonté en Notre-Seigneur, la volonté divine).

Les Maronites font remonter l'organisation de leur Église et le titre de patriarche d'Antioche, que porte leur chef, à un moine du couvent de Saint-Marion au VII^e siècle nommé Jean Marion dont ils font un saint. Cependant, Jean Marion ne fut jamais patriarche catholique d'Antioche et il est même probable que ce personnage n'a jamais existé.

Il est plus vraisemblable que le couvent de Saint-Marion, ayant pris de l'importance, s'éleva en évêché et qu'il conserva une indépendance très grande, grâce à sa situation dans les montagnes du Liban. Ses fidèles furent bientôt seuls à défendre le monothélisme.

Au XII^e siècle, les Maronites se rapprochèrent du patriarche catholique d'Antioche et ils abjurèrent le monothélisme en masse. Au XIII^e siècle, il y eut encore des velléités de retour au monothélisme. Au XV^e siècle les Maronites de Chypre étaient toujours monothélites. Enfin au XVI^e siècle, tous les Maronites devinrent catholiques et depuis l'union n'a jamais été rompue.

C'est le seul exemple d'un retour en masse, sans scission, dans l'histoire de l'Église d'Orient.

Le patriarche maronite réside au Liban.

Les Maronites sont, en Égypte, au nombre d'environ 15.000.

Les Syriens catholiques

Quoique les Grecs catholiques, les Maronites, les Chaldéens catholiques soient, eux aussi, à la fois des Syriens et des catholiques, ils ne font pas partie de l'Église syrienne-catholique.

Les Syriens catholiques sont les descendants des Syriens jacobites ou monophysites qui se sont ralliés à Rome par la suite. Chez eux, la langue liturgique est le syriaque ou dialecte araméen occidental (toutefois les prières publiques, épître et Évangile se font en langue arabe).

L'Église jacobite de Syrie est née au milieu du V^e siècle, beaucoup de Syriens n'ayant pas voulu se soumettre au Concile de Chalcedoine dans les décisions duquel ils voyaient, à tort, la condamnation de saint Cyrille.

Comme les Coptes, ils étaient surtout monophysites en paroles, repoussant comme eux les erreurs d'Eutychès. Ainsi qu'en Egypte, le mouvement jacobite eut une cause plus politique que religieuse: l'opposition à la centralisation de Constantinople.

Il y eut tout d'abord, et suivant les caprices de la politique impériale, des patriarches, tantôt monophysites, tantôt orthodoxes.

Au VI^e siècle, sous Justin et Justinien, le monophysisme faillit périr, mais l'impératrice Théodora le fit ressusciter. Jacques Baradaï fut le vrai fondateur de l'Eglise jacobite de Syrie. Les Jacobites de Syrie, comme ceux d'Egypte, furent très puissants au début du règne des Arabes, qu'ils accueillirent fort bien, en haine des Byzantins.

Au X^e siècle, il y eut tentative d'Union avec Byzance et aux XIII^e, XV^e et XVI^e siècles, avec Rome. Au XVII^e siècle se fonde une Eglise catholique, les capucins ayant réussi à convertir presque toute la population d'Alep. Il y eut une lutte acharnée des jacobites, aidés par des Turcs, contre les catholiques. Pendant presque tout le XVIII^e siècle, les Syriens catholiques restèrent sans patriarche. En 1783, rétablissement du patriarcat. En 1830, la séparation entre les catholiques et les jacobites est admise par les autorités turques. Le patriarche syrien-catholique porte le titre de patriarche d'Antioche.

En Egypte, les Syriens catholiques sont quelques centaines. Ils ont à leur tête un vicaire patriarcal.

Les Arméniens catholiques

Ils ont un rite national ayant certaines analogies avec le rite latin. L'arménien est la langue liturgique.

C'est saint Grégoire l'Illuminateur qui convertit les Arméniens au III^e siècle. Après avoir relevé de l'archevêché de Césarée, l'Arménie se proclama religieusement indépendante vers le IV^e siècle.

L'Arménie fut monophysite au V^e siècle et elle ne se soumit pas au concile de Chalcedoine. Plusieurs fois cependant, elle se rapprocha de l'Eglise universelle. Malgré les efforts de Photius, au IX^e siècle, elle refusa de se soumettre au patriarcat de Constantinople. Au temps des Croisades, les Arméniens se rapprochèrent de Rome (royaume de Cilicie ou Petite Arménie) mais en 1375 une nouvelle séparation eut lieu. Lutttes intestines. Un petit noyau, aux mains de prêtres latins, reste catholique.

C'est en 1740 que les Arméniens-catholiques se constituèrent en Eglise. Ils élirent un catholico ou patriarche pour la Cilicie. Les autres Arméniens catholiques dépendaient au point de vue religieux du vicaire apostolique latin de Constantinople. Au point de vue civil, tous dépendaient du patriarche arménien-gégorien. Une grande confusion s'ensuivit. En 1867, il y eut enfin une seule autorité religieuse pour les Arméniens catholiques; mais de nouvelles discussions surgirent, provoquées surtout par l'intrusion de laïques dans les affaires religieuses.

Le patriarche arménien catholique porte le titre de patriarche de Constantinople et catholico de Cilicie.

Les Arméniens catholiques sont 6.000 environ en Egypte.

Les Chaldéens catholiques

Ce sont les descendants des Chaldéens de l'empire perse qui sont restés fidèles au christianisme. Ils prirent souvent le nom de Syriens pour se distinguer de leurs compatriotes païens. Ce sont, en effet, les Syriens orientaux de l'Eglise primitive. C'est en Chaldée, dans l'ancien Empire assyrien, dans l'actuel royaume d'Iraq, que vivent surtout les Chaldéens catholiques; mais il en a aussi en Perse, en Syrie et en Egypte. D'autre part, il y a un groupe sur la côte de Malabar, aux Indes anglaises.

Les chrétiens de Mésopotamie et de Chaldée, instruits à Edesse, suivirent les erreurs de Nestorius. De là vient le nom de Nestoriens qu'on donne aux Chaldéens non unis.

A partir de la fin du V^e siècle, la rupture fut complète entre l'Eglise de Perse et l'Eglise universelle. Des causes politiques, l'opposition à Byzance, ne furent pas étrangères à ce schisme.

Au XIV^e siècle après l'invasion de Tamerlan, les Nestoriens se tournèrent vers Rome dans un désir d'Union, mais l'Union ne se fit pas. Les Nestoriens subirent de nombreuses persécutions de la part des Perses, des Turcs et des Kurdes. Leur nombre a considérablement diminué.

Leur chef s'appelle catholico. Cette dignité est héréditaire dans la même famille.

C'est au XVI^e siècle que se fonde en Mésopotamie une Eglise catholique par des fidèles fatigués de voir la dignité patriarcale occupée toujours par la même famille. Le siège en fut à Diarbékir. Au XVII^e siècle, Joseph, archevêque nestorien, se fit catholique sur le conseil des missionnaires capucins et obtint du pape, Innocent XI, la dignité de patriarche de Babylone.

Il y avait donc deux patriarches Chaldéens catholiques. En 1828, le pape supprima le siège de Diarbékir et ne laissa plus subsister que celui de Babylone avec siège à Mossoul.

Il y eut, au XIX^e siècle, de graves démêlés entre le Saint-Siège et le patriarche de Babylone, mais sous le patriarche Elie XII (1878-1894), la soumission du patriarcat chaldéen catholique fut complète.

Le rite chaldéen est fortement influencé par le rite latin. Le nombre de fidèles chaldéens catholiques est inférieur à 100.000.

En Egypte, il n'y en a que quelques centaines.

M. DE WEE.

Juge aux Tribunaux mixtes du Caire.

LA ROYALE BELGE

Société anonyme d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

Fonds de garantie : plus de 300.000.000 de francs

VIE — ACCIDENTS — VOL

Adresse télégraphique :
Royabellaa

Téléphones :
12.30.30 (5 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

68, RUE DES COLONIES, 68
BRUXELLES

Régie Autonome de "PATRIA"

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

23 rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :

17 34 00 et 17 51 21

Bureaux :

de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. Vaste HALL avec buffet

400 m²

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification par disques de phonographe (pick-up).

4. Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc. ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

SOUFFLAGE DU VERRE

JULES COPPEE

16 Rue du Grand-Hospice
8 Rue de l'Infirmier
COPIE CHEQUES POSTAUX 85374
TELEPHONE 44 47 19

APPAREILS
 POUR LES SCIENCES
 CHIMIE
 PHARMACOLOGIE
 ANALYTIQUE
 ARTICLES
 POUR LA MÉDECINE
 AMPOULES
 SÉRUM CHLOROFORME
 INFUSIONS HYGIÉNIQUES
 TUBES À ÉCHANTILLONS
 APPAREILS MÉDIQUES

Maison Ern. THILL

Spécialité de Cartes Postales Illustrées
157, rue Potagère - BRUXELLES
Adresse télégr.: Thill 17.93.88 Bruxelles
Téléphone: 17.93.88 - Reg. de Comm. Bruxelles 414

Fournisseur de la majorité d'institutions religieuses,
:: pédagogiques et philanthropiques du pays ::
Prise des clichés par opérateurs spécialisés
:: Devis sans engagement sur demande ::

BANQUE
DE
l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME
Longue rue Neuve, 107-108-111, Anvers
Succursales
38, Longue rue Loobroek - 2, rue Th. Roucourt, Berchem
93, Chaussée de Turnhout, Borgerhout

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
Caisse d'Épargne Location Coffres-forts

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 408,000,000

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.